





Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
988/A





Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
988/A



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
988/A



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
988/A

ab.

X. xx. 80

988
A
P



42
48
4

cat
43

Bibliothèque Monastérij S. Amandi. 48434

RELATION
DE LA NOUVELLE
MISSION DES PERES
DE LA COMPAGNIE DE IESVS,
AU ROYAUME DE LA
COCHINCHINE.

TRADVITE DE L'ITALIEN DV PERE
*Christofle Borri Milanois, qui fut vn des
premiers qui entrerent en ce Royaume.*
PAR LE PERE ANTOINE DE
la Croix, de la mesme Compagnie.



A R E N N E S,

Chez JEAN HARDY, Imprimeur &
Libraire, rue Saint Germain.

M. DC. XXXI.

Avec privilege du Roy, & Approbation.



A MONSEIGNEVR,
MONSEIGNEVR
DE BOVRNEVE
Cheualier, Seigneur de Cus-
sé & d'Orgères &c. Conseiller
du Roy en ses Conseils d'Estat
& premier President en son Par-
lement de Bretaigne.

MONSEIGNEVR,

*Souffrez, s'il vous plaist, que ce-
ste Histoire estrangere, qui vient
d'apprendre à parler nostre langage
en ceste ville, se donne la hardiesse*

de paroistre sous vostre nom, & que publiant par tout les bontez dont vous obligez incessamment ceux qui la vous offrent, elle fasse autant de tesmoins des sentiments qu'ils en ont, qu'elle trouuera de personnes qui auront à gré de la lire. Faveur que nous vous demandons, à ce que ceux qui n'ignorent pas vostre singuliere affection pour nous, puissent voir au front de ce liure, qu'encore que vos bienfaits soyent infiniment au dessus de nos merites, & de tout ce que Dieu nous à donné de pouuoir, nous n'en serons iamais neantmoins ny mēcognoissants, ny ingrats. Car quoy que quelques uns loient hautement encores auourd'huy, le compliment de cet ancien, qui se voyant redeuable, à un grand homme de son temps, d'un bienfait

extraordinaire, s'auisa de luy dire,
pour remerciement, qu'il l'auoit reduit
à la neceſſité de viure, & de mourir
ingrat. Qui examinera bien quelle fut
ſa repartie, mal ayſement la gouſtera
il, ains il la condamnera ſans doute,
comme peu conſiderée, & merueilleu-
ſement froide. Et en effet puis qu'il n'y
a que le deſaut non point de puissance,
mais de bonne Volonté, qui nous rende
coupables d'ingratitude, il euſt tous
les torts du monde, de ſe donner luy
meſme ce blame dans l'eſprit, de ſon
bien-facteur. C'eſt pourquoy nous vous
proteſtons qu'autant par inclination,
que par toutes ſortes de deuoirs, & pour
euitier ce ſale, & honteux reproche,
nous ſommes bien deliberez de viure,
& de mourir memoratifs, & reco-

gnoissants deuant Dieu, & deuant les
hommes de la bien-ueillance, qu'il
vous plaiſt d'auoir.

MONSEIGNEVR,

Pour vos tres-humbles & tres-
obeyſſants ſeruiteurs les Reli-
gieux du College de Rennes,
de la Compagnie de I. E. S. V. S.

A NOSTRE TRES-SAINT PERE
le Pape VRBAIN VIII.

TRES-SAINT PERE,

Je n'ay iamais pensé que ce mien petit narré de
ces pays de la Cochinchine, meritaist d'estre présenté à
vostre Sainteté, laquelle est occupée au gouvernement
spirituel de tout le monde comme Vicaire de IESVS-
CHRIST. Toutesfois par ce qu'il y est parlé de la
conuersion des ames dont le soin a esté commis à Vo-
stre Sainteté, & qu'elle mesme m'a tesmoigné qu'elle
prendroit plaisir à le voir, c'est pourquoy ie le vous
viens offrir me prosternant à vos pieds en toute humi-
liée en vous demandant vostre Sainte Benediction.

C'est

Pere Tres-saint

Vostre tres-
humble seruiteur,

CHRISTOPHE BORRI.

PERMISSION DV REVE-
rend Pere General.

CESTE Relation de la nouvelle mis-
sion des Peres de la Compagnie de
IESVS en la Cochinchine, composée
par le P. Christoffe Borri, qui fut vn
des premiers Peres qui entrerent en
ce Royaume, se peut mettre en lumiere
sous le bon plaisir de Monseigneur le
Reuerendissime Vicegerent, & de Re-
uerendissime Pere le Maistre du sacré
Palais. Fait a Rome ce 21. Ianuier 1631.

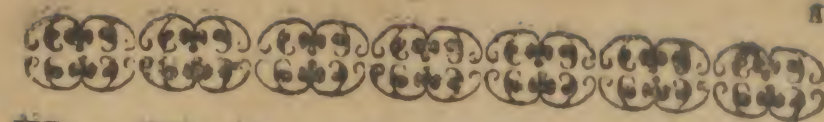
Au lieu † du cachet.

Mutio Vitelleschi General,
de la Compagnie de IESVS.

Imprimatur, si videbitur Reuerendiss. Patri
Magistro Sacri Palatij Apostolici.

A. Episc. Bellicastren. Viceg.

Imprimatur.
Fr. Nicolaus Riccardus Sacri Palatij Apostolici
Magister.



RELATION

DE LA COCHINCHINE

DIVISÉE EN DEUX

parties.

EN LVNE DESQUELLES IL SE
traite de l'estat temporel de ce Royaume,
& en l'autre de ce qui concerne
le Spirituel.

PREMIERE PARTIE.

De l'estat temporel du Royaume
de la Cochinchine.

CHAPITRE I.

Du nom, situation, & grandeur de ce Royaume.



A Cochinchine ainsi nommée
des Portugais, s'appelle en la
langue des originaires du pays
Anam, qui vaut autant à dire
comme quartier Occidental, ce Royaume eu

A

esgard à la Chine tirât véritablement du costé de l'Occident. C'est pour ce mesme sujet que les Japonois luy ont doné le nom de *Coci*, qui en leur langue naturelle, signifie le mesme que *Anam* en langue Cochinchinoise. Mais les Portugais s'estants introduits dans *Anam*, pour y trafiquer, sont ceux qui de ce mot Japonois *Coci*, & de celuy de Chine, ont fait, & composé ce tiers nom de Cochinchine, l'appropriants à ce Royaume, comme qui diroit Cocin de la Chine, pour le mieux distinguer de Cochin Cité de l'Inde, hantée aussi des Portugais. Et quant à ce que dans les mappemondes, la Cochinchine se trouve ordinairement marquée sous le nom de Cauchinchine, ou Cauchine, ou autre semblable, cela n'est point prouvenu d'ailleurs, qu'ou bien de la corruption du nom propre, ou pource que les Auteurs de ces Cartes ont voulu donner à entendre, que ce Royaume estoit l'entrée & commencement de la Chine.

Ce Royaume du costé de Midy, confine à celuy de Chiampa, en elevation d'unze degrez du Pole Arctique: du costé du Septentrion, vn peu deuers Northest, il touche le Tunchin. A l'Orient il a la mer de la Chine: & à l'Occidet, sur le Maestral ou Northouest,

COCHINCHINE.

le Royaume des Lays.

Quant à sa grandeur, ie parle seulement icy de la Cochinchine, qui est vne partie du grand Royaume du Tunchim, possédée par vn Roy grand Pere de celuy, qui tient à present la Cochinchine, & qui se reuolta contre le grand Roy dudict Tunchim. D'autant que iusques à present les Portugais n'ont negocié qu'en cette Prouince, & que c'est la seule où les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé iusques à present, pour y establir le Christianisme. Bien est vray qu'on nous escrit que depuis mon retour en Europe le Pere Alexandre de Rhodes natif d'Auignon, & le Pere Pierre Marquez Portugais y sont entrés & y gaignent vn grand nombre d'ames à Dieu, sous la faueur du Roy, qui les voit de fort bon œil.

La Cochinchine s'estend donc plus de cent lieuës au long de la Mer, commençant depuis le Royaume de Chiampa en la susdite eleuation d'vnze degrez du Pole Arctique, iusques au Golfe d'Aniam en eleuation d'environ dix-sept degrez, ou commence l'estat du Roy du Tunchim. Sa largeur n'est pas de grande estendue, se trouuant reserré dans l'espace d'environ vingt mille d'Italie tout de plat pays, borné d'vn costé de la mer, & de

A ij

4 RELATION DE LA
autre d'une grande file & traînée de mon-
tagnes habitées des Kemoïs, nom qui signifie
sauuages : Car quoy qu'ils soient Cochin-
chinois, si ne veulent ils recognoistre le Roy,
ny luy obeir en chose quelconque, se canto-
nants & tenants forts dans leurs montaignes
presque inaccessibles.

La Cochinchine se diuise en cinq Prouin-
ces. La premiere ou le Roy fait son sejour,
& qui touche le Tunchim, s'appelle Sinuua.
La seconde, à nom Cacciam, & en celle cy
reside le Prince fils du Roy, en qualité de
Gouuerneur. La troisieme se nomme Quam-
guia. La quatrieme, Quignim, à laquelle les
Portugais ont donné le nom des Pulucambis.
La cinquieme tout ioignant le Royaume de
Chiampa, est dite Renram.

CHAPITRE. II.

DU CLIMAT ET QUALITEZ du pays de la Cochinchine.

CE Royaume estant, ainsi comme il a esté
dit, entre l'unzieme & dix-septieme
degré d'elevation du Pole Arctique : de la

COCHINCHINE.

S'en suit consequemment que le pays est plus chaud que froid. Mais quoy que cela soit bien vray, si n'est-il pas pourtant si chaud comme est l'Inde, encore qu'il soit en mesme eleuation de Pole, & sous la Zone torride. La raison de ceste difference vient, de ce que dans l'Inde, il n'y a distinction aucune des quatre saisons de l'année. Pour autant que l'Esté y dure l'espace de neuf mois continus, sans qu'en tout ce temps-là, on se puisse apercevoir d'une seule petite nuée dans le Ciel, ni iour, ni nuit: de façon que l'air demeure tousiours embrasé par la reuerberation des rais du Soleil. Les autres trois mois s'appellent d'huyuer, non qu'ils manquent de chaleur: mais à raison des pluyes continuelles, qui se font pour l'ordinaire iour & nuit en ceste saison: Et nonobstant qu'il semble que naturellement parlant, ces pluyes ainsi continuelles, deuroient vn peu rafraichir l'air. Neantmoins comme elles tombent durant les mois de May, Iuin, & Iuillet, lors que le Soleil est en son plus haut point, & au Zenith de l'Inde, n'y ayant pour lors aucuns vents qui tirent, qui ne soient fort chauds, l'air reste si tres fort estouffé, que telle fois les chaleurs, y sont moins tolerables, qu'au milieu de l'Esté mesme, durant lequel pour la

A iij

pluspart du temps, viennent de la mer des vents gracieux, pour le rafraichissement de la terre. Et sans cela, & si Dieu n'y eust pourueu en ceste sorte, par vne prouidence tres-particuliere, ces pays seroyent tout à fait inhabitables.

Il n'en est pas ainsi de la Cochinchine, laquelle iouyssant des quatre saisons de l'année encore qu'elles n'y soient pas si parfaitement réglées qu'en l'Europe, elle en demeure beaucoup plus temperée: Nonobstant qu'en son Esté, qui comprend les trois mois de Iuin, Iuliet, & Aoust, elle ait de grandes chaleurs, comme estant aussi située sous la Zone torride, & pour auoir le Soleil en ces mois là, au plus haut point d'elevation qu'il puisse estre sur leur teste. Neantmoins en Septembre, Octobre, & Nouembre, qui font leur Automne, les chaleurs cessent, & l'air reste fort temperé, à raison des pluyes continuelles qui ont coustume de choir en ces temps-là sur les montaignes des Kemoïs: D'où viennent des eaux en telle abondance qu'elles inondent tout le Royaume, & se ioignants avec la mer, on diroit que ce n'est qu'une mesme chose. Au demeurât ces deluges d'eau viennent ordinairement de quinzaine en quinzaine & leur durée est de trois iours par chaque fois.

COCHINCHINE.

7

Le bien qu'ils font, c'est non seulement de rafraichir l'air : mais aussi d'engraisser la terre, la rendant plus fertile, & abondante en toutes choses : & sur tout en ris, qui est la meilleure manne, & plus commune nourriture de tout le Royaume. Ez autres trois mois de l'hyuer, qui sont Decembre, Januier, & Feurier, il souffle des vents Septentrionaux, qui amainent des pluyes si froides, qu'elles suffisent pour distinguer l'hyuer, des autres saisons de l'année. Finalement aux mois de Mars, Avril, & May, se voyent les effects d'un agreable Prin-temps, tout se monstrant vert & fleury.

Au surplus, combien que desia nous ayons parlé de ces inondations, si ne veux ie pas finir ce Chapitre, sans remarquer au prealable quelques curiositez qui s'y rencontrent.

La premiere sera, qu'elles sont vniuersellement desirées de tous, non seulement parce qu'ils en ont un air plus frais, & plus doux : mais bien d'auantage à cause de la Fertilité, qu'en retire leur terre. D'ou vient, que si tost qu'ils les voyent, le plaisir, & contentement, qu'ils en ont, est tel & si grand, qu'ils le font asses paroistre : s'entreuisitans, & festoyans & s'estrenans les vns les autres, criants tous d'alegresse, & repetans par plusieurs fois

Daden Lut, Daden Lut, c'est à dire voila des-
fia l'eau venue, la voicy desfia venue. Au reste
il n'y a personne de quelque qualité qu'il soit
qui ne prene part à la feste, iusques au Roy
mesme.

Et d'autant que ces inondations viennent
tant à coup, & à l'improuiste, que souuent il
arriuera, que sans qu'au soir ils y ayent pen-
sé, ils s'en trouueront au matin inuestis de
toutes pars, & enfermez dans leurs maisons,
& cela par tout le pays. De la naist, que sou-
uent ils y perdront leur bestial, qui n'aura
pas eu loisir de se refugier aux montagnes, &
lieux plus esleuez.

A cette occasion, il y a vne loy fort gra-
tieuse en ce Royaume, qui porte que les
Bœufs, Cheures, Pourceaux, & autres bestes,
qui seront noyées dans ces eaux, soient per-
dues pour leurs maistres, & appartiennent de
bon droit, à qui le premier s'en pourra saisir.
Ce qui est encore vn sujet de grand, & singu-
lier plaisir: d'autant qu'à l'arriuée du *Lut*, ils
se iettent tous dans des barques, à la chasse
& à la queste du bestial noyé, dont par apres
ils font leurs festins & banquets.

Les ieunes enfants, y ont pareillement
leurs jeux, & esbats proportionnez à leur âge
pour ce que ces grandes plaines couuertes de

ris. fourmillâts en rats & souris, l'eau remplissant leurs tanieres, force leur est d'en sortir à la nage, & se sauuer sur les arbres, si qu'il y a vn plaisir incomparable, de voir leurs branches toutes chargées de souris au lieu de fueilles & de fruiçts. Sortent la dessus à l'enuy dans leurs barquerotes les bandes de petits garçons à la secousse des arbres, pour en detascher & noyer ces animaux. D'où vient outre leur esbat & passetemps enfantin, vn grand bien à toute la terre, qui demeure par ce moyen déchargée & repurgée de ceste vermine, qui autrement petit à petit feroit vn merueilleux degast dans ces larges & vastes campagnes.

Pour derniere commodité qu'apporte quāt & soy le *Lut*, & qui ne doit pas estre mise au rang des moindres, c'est que chacun fournit & pouruoit sa maison de tout ce qui luy est necessaire: Car dans ces trois iours elle rend le pays nauigable de tous les endroits, & avec tant d'aisance & de facilité, qu'il n'y a rien quine se puisse mener & transporter d'une ville à l'autre. Et aussi pour ce sujet remet-on à ce temps-là les foires & marchez plus celebres, qui soient au Royaume: ou alors le concours est bien plus grand qu'en tout le reste de l'année. C'est encore durant ces iours-là qu'ils font amas de

bois pour leur chauffage, & pour leurs bastiments, s'amenant des montaignes sur leurs barques, qui passent aisement par les rues, & vont même iusques dans les maisons, qui sont à cet effet montées sur des rangs de colonnes fort haut esleuées pour donner à l'eau l'entrée & l'issue fort libre. Chacun se retirant cependant au plus haut estage de sa maison iusques ou, ce qui ne se peut assez admirer, jamais ne monte le *Lut*, pour ce qu'ils prennent si bien leurs mesures, dans la longue experience qu'ils ont, de la hauteur des eaux, qu'ils ne les appréhendent pas, estants bien certains, qu'elles demeureront tousiours au dessous de leurs bastiments.

CHAPITRE III.

DE LA FERTILITE' DE LA TERRE.

ENCORE qu'on puisse aisement iuger de la fertilité de la Cochinchine, par les profits que luy apporte le *Lut*, ainsi que nous venons de dire, si ne laisserons nous pourtant d'en dire quelque chose plus en particulier.

La terre demeure si grasse & si feconde de ce *Lut*, ou desbordement d'eau, qui l'arrouse si a point, que trois fois tous les ans on y re-

cueille du ris, & ce en si grande quantité, & abondance, qu'il ne se trouue personne, qui vueille trauailler pour gagner sa vie, chascun ayant dequoy se nourrir plantureusement.

La quantité & varieté des fruiets y est grãde toute l'année, & d'autant d'espèces quen l'Inde: aussi la Cochinchine est elle en mesme climat. Elle a toutesfois en particulier des Oranges bien plus grosses, que celles que nous auõs dans nostre Europe, & fort succulentes. Elles ont l'escorce fort deliée, tendre, & sauoureuse: de maniere qu'elle se mange aussi bien que le dedans, qui en est agreable, & de pareille saveur, que les limons en Italie. On y voit encore certains fruits nommez des Portugais Bananes, & des autres figues d'Inde, quoy qu'assez mal à propos à mon iugement, pour ce que ny l'arbre qu'en l'Inde on appelle figuier, ny celuy de la Cochinchine, n'a rien de commun avec nos figuiers, ny en son bois, ny en son fruiet. Et quant à l'arbre, il est semblable à la plante, que nous appellons blé de Turquie, bien plus haut toutesfois: & les feuilles en sont si longues, & si larges, que deux seulement, seroient bastantes de couvrir vn homme de pié en cap, & l'environner de toutes parts. De la est venu que quelques vns ont voulu dire, que ce fut l'arbre du Paradis ter-

restre dont Adam prist les fuëilles, pour cou-
rir sa nudité. Cet arbre pousse tout au haut
de sa tige vne grappe de vingt, trente, ou qua-
rante fruiçts, attachez ensemble, chascun des-
quels ressemble, tant en sa forme, qu'en sa lō-
gueur, & grosseur aux communs citrons d'i-
talie. Quand le fruiçt n'est point encore par-
uenü à sa maturité, l'escorce en est verte, &
par apres elle iaunist, ne plus ne moins que les
citrons. On n'a pas besoin de couteau pour
ouuir & peler ce fruiçt : mais son escorce se
leue avec la meisme facilité, que nous leuons
celle des feues nouuelles. L'odeur en est fort
agreable, il a la mouelle ou chair de dedans
toute iaune, & assez ferme, comme celle d'une
poire de bergamotte bien meure, qui se fon-
droit en la bouche. D'oü se voit, que cet arbre
n'a rien de nostre figuier, que la saueur &
douceur. Il se trouue aussi vne autre espee
de ces fruiçts, qu'on ne mange que rostis &
mis dans le vin. La plante se seiche tous les
ans, apres auoir donné son fruiçt, laissant au
pié vn reietton, qui croist par apres pour l'an-
née suiuaute. Celuy au reste qu'en Italie nous
appelons figuier d'Inde, n'a rapport quel-
conque, ny avec la plante, ny avec le fruiçt
de ces Bananes, dont nous parlions mainte-
nant, de maniere que ce n'est non plus celuy,

COCHINCHINE

13

qui se trouue en ces quartiers, & que nous nommons figuier d'Inde.

Ce fruit au surplus est commun à toutes les Prouinces de l'Inde: Mais dans la Cochinchine s'en voit vne sorte, qu'on ne trouue point ni dans la Chine ny dans toute l'Inde. Il est de grandeur esgale aux plus grands citrons que nous ayons en Italie, & de telle grosseur, qu'il n'en faut qu'un pour rassasier vn homme, ils ont la chair au dedans fort blanche, & sont pleins de force petits grains, noirs, & ronds, lesquels estants machez ensemble avec la chair, sont fort agreables au goust, & tres-salutaires pour les cours de vêtre.

Il y a encore dans la Cochinchine vn autre fruit, que ie n'ay veu nulle autre part dans l'Inde, ils le nomment *Can*, il ressemble pour la forme & nature de l'escorce à nostre grenade: mais il a au dedans vne moüelle vn peu liquide, qui se prend, & mange avec la cueillier, a la faueur aromatique, & est de couleur presque semblable à vne nefle bien meure.

Dauantage ils en ont aussi qui semblent à nos cerises, sinon que leur goust est comme celui du raisin, en leur langage ils luy donnent le nom de *Cnoo*.

Ils ne manquent pas de melons, mais qui ne sont pas si bons que les nostres, & ne se man-

gent qu'avec le sucre, ou le miel. Les concombres ou melons d'eau, comme les autres les nomment, y sont fort grands & tres excellents.

Il y naist encore vn fruit appelé Gyaque qui est commun ailleurs en l'Inde; mais non pas si beau à beaucoup pres, qu'en la Cochinchine, il vient sur vn arbre de la hauteur du noyer, & du chataignier, & à les espines beaucoup plus longues. Ce fruit esgale en grosseur les plus grâdes citrouilles d'Italie, & n'en faut qu'un, pour faire la charge d'un homme. Au dehors il a la forme d'une pomme de Pin, mais le dedans est tendre & mol. Il est plain de certains espics jaunastres, dont les grains sont plats & ronds, comme un lule d'Italie ou un teston, & au milieu de chascun grain se trouue l'os, qu'on iette quand on le mange. Ce fruit est de deux sortes l'une appelée des Portugais *Giaca barca*, & quitte le noyau, la chair en est ferme: l'autre ne le quitte point & n'a pas la chair si ferme: mais plustost molasse, & comme de la colle. La saueur de celuy la, & de ce dernier encore, approche fort de ce fruit si delicieux qu'on appelle Durion, duquel nous allons parler.

Le Durion est vn des excellents fruits qui soit au monde, il n'y en a point ailleurs qu'à Malacca, Borneo, & autres Isles circonuoisi-

COCHINCHINE.

nes. Il n'y a gueres à dire entre l'arbre qui le porte, & la Giaque. Son fruit mesme ressemble encore à l'exterieur, aussi bien qu'à la Giaque, à nostre pomme de Pin, tant en sa grosseur, qu'en la dureté de son escorce. La chair tient à l'os comme colle, & est merueilleusement blanche, & sa saveur & douceur reuient au blanc-manger des Italiens. Ceste chair au reste, & ceste liqueur, est distribuée au dedans de la pomme en dix ou douze petites cellules, chascune desquelles contient son blanc-manger au tour de son os, qui est de la grosseur d'un gros marron. Et faut sçauoir qu'en la rompant, & ouurant, on est serui d'une odeur fort desagreceable, comme pourroit estre celle d'un oignon pourri & gasté: encore que le dedans ne s'en ressentent aucunement, & soit tres-agreceable au goust. Auquel propos ie raconteray vne histoire arriuée en ma presence. Quelqu'un eust enuie de faire goustier de ce fruit à vn Prelat, venu de nouueau à Malacca, & sans y penser autrement, l'ouurit deuant luy, d'où il sortist vne odeur si forte, & si desagreceable, que ce Prelat en prist vn tel degoust, qu'il ne luy fut iamais possible de se resoudre à en taster. Mais comme il se fut mis en table pour disner, entre les autres seruices, luy fut presenté vn plat, où il n'y auoit que le dedans de ce

fruiçt qui en odeur & en saueur, est si sèblable au blac-manger, qu'il fut aisè au Prelat de s'y tromper, comme à tout autre qui ne l'auroit veu apprestier. Comme donc il y eust porté la main, au premier morceau qu'il en prist, il le trouua d'un goust tant exquis, qu'en s'estonnant il demâda, qui estoit le cuisinier, qui scauoit faire vn blanc-manger si delicieux. A quoy celuy qui le traittoit en sa maison respondit en sousriant, qu'autre cuisinier n'y auoit mis la main, que le grand Dieu qui auoit pourueu ce pays d'un si rare fruiçt, qui n'estoit autre que le Durion, dont il auoit pris d'abord telle horreur. A ce mot le Prelat demeura merueilleusement estonné, & en mangea de si bon apetit qu'il ne s'en pouuoit saouler. Or ce fruiçt est si excellent, qu'à Malacca mesme où il vient, il se vendra par fois vn escu la piece.

La Cochinchine foisonne encore en vne autre certaine sorte de fruiçts, que les Portugais appellent Ananes. Et jaçoit qu'il n'y ait rien de plus commun en toute l'Inde, & au Braül : toute-fois pource que ie ne les trouue assez bien descrits à mon gré par ceux qui en ont parlé i'ay pensé d'en dire vn mot. Ce fruiçt ne croist point sur les arbres, ny ne vient point de semence,

COCHINCHINE.

17

de semence mais de racine, comme nos artichauts. La tige & la feuille est tout a fait pareille à celle des cardes & artichauts. Il est de figure ronde, en forme d'une colonne de neuf pouces de long, & gros en sorte, que c'est bien tout ce qu'on peut faire si on l'empoigne des deux mains. La charnure de dedans en est ferrée & comme celle des raues, mais l'écorce en est vn peu plus dure, & est faite en escailles, qui ressemblent a celles des poissons. Quand il est meur, il est iaune au dedans, & par dehors il se nettoye avec le couteau, & se mange tout crud. Il est d'un goust aigré-doux & pris en sa maturité, il a la delicateffe de la poire de bergamotte.

Se voit aussi en la Cochinchine vn autre fruit, qui luy est particulier, les Portugais le nomment Areca. Il a le tronc tout droit, comme la palme, il est creux au dedans, & ne jette ses feuilles que tout au haut seulement, semblables à celles du palmier: Au milieu d'elles, naissent de petits rameaux, ou pendent le fruit, qui est de la forme, & grandeur des noix: la couleur en est verte comme l'est aussi l'écorce des noix, & la motelle toute blanche, & dure comme la chastaigne. & n'a ny goust ny saueur aucune. Ce fruit ne se mange pas tout seul, mais couuert de quelques feuille-

B

les de Betlé, plante fort connue dans toute l'Inde : dont les feuilles sont comme le lierre de nostre Europe, & la plante avec, qui s'attache aux arbres, comme le lierre. On decoupe ces feuilles par petites pieces, & dans chacune d'elles, se met vn morceau d'Areca, tellement que de chasque fruit, on en fera bien quatre ou cinq morceaux. On met encore avec l'Areca de la chaux, qui se fait en ce pays la, non de pierre comme en Europe, mais d'escailles dh'uistres. et comme icy en chasque maison, il y a des personnes destinées pour faire la cuisine, la despence, & les autres offices : ainsi en la Cochinchine, en chasque maison, il y a vne personne, qui n'a autre mestier que d'envelopper ces morceaux d'Areca avec le Betlé, & les officiers qu'on employe à cela, qui pour l'ordinaire sont des femmes, s'appellent Betleres. Ces morceaux ainsi apprestez se mettent dans des boettes, & en vont marchant tout au long du jour, non seulement quand il demeurent au logis, mais allants & venants par la ville, en parlant mesme, en tout lieu, & en tout temps : mais apres les auoir long temps maschez & pourmenez dans la bouche, sans les aualler, on les crache, n'en gardats que la seule odeur, & qualité qui conforte merueilleusement l'estomach. Ce fruit

ainsi preparé par morceaux, est tellement en usage, que quelqu'un allant en la maison d'un autre, pour le visiter, il en porte avec soy une boette toute pleine, & en presente aussi tost à celuy qu'il visite, qui le met soudain en la bouche. Et deuant que celuy qui rend la visite prene son congé, celuy qui est visité, commande à la Betlere de sa maison, de luy bail-
ler une boette, qu'il offre à celuy, qui l'estoit venu voir, comme pour rendre la courtoisie qu'il en a reçu. De maniere que par necessité il en faut faire sans cesse, & si grand est le profit, qui se tire de cest Areca que le plus grand reuenu de ce pays, consiste à auoir des champs plantez d'Areca, comme parmi nous de vignes, & d'oliuiers, l'usage du Tabac, ou Petun y est aussi, mais non pas si frequent, que de leur Betlé. Il y a encore des courges de toutes sortes en abondance : aussi bien que des cannes de sucre. Les fruiets de nostre Europe ne sôt point encore venus iusques à ceste heure en la Cochinchine. Je crois toutesfois que la vigne, & le figuier y prendroient fort bien. Nos herbes comme les laitües, la chicoree, les choux, & autres semblables viennent en la Cochinchine, comme en toute l'Inde: Elles ne produisent cependant que des fueilles sans porter aucune semence, & quand on en veut

semer de nouveau , il en faut faire venir d'Europe.

La chair y est en tres grande abondance, tant pour le nombre-tres grand des bestes à quatre piez , qu'on y nourrist dans les maisons , comme vaches , cheures , pourceaux , Buffles, & autres semblables, & de sauvages, comme de cerfs, beaucoup plus grands qu'en Europe , sangliers , & plusieurs autres : qu'à raison encore de la volaille, comme poules, domestiques , & sauvages, dont les campagnes sont conuertes, de tourterelles, de pigeons, de canars, d'oyes, & de grues qui se trouuent fort agreables au goust , & en fin de plusieurs autres sortes, que nous n'auons point en Europe.

La pesche y est encore fort foisonnante, & le poisson qu'on y prend est d'un goust si exquis, & relché, qu'apres auoir trauersé tant de mers , que j'ay fait , & couru tant de pays, il me semble qu'en aucun autre endroit ie n'en ay point trouué, qui puisse estre comparé à celui de la Cochinchine. Et d'autant que comme il a esté dict, le pays s'estend le long de la mer, il y a vn si grand nombre de barques pour la pesche, & si grande quantité de chasse-marees qui portent le poisson par tout le Royaume, qu'en toute verité il fait bon voir ces longues files de personnes , qui de la mer

menent si souvent du poisson iusques aux montaignes, qu'infailiblement des vingt-quatre heures du iour les vingt pour le moins y sont employees. Et bien qu'il soit vray, que les Cochinchinois facent plus de cas du poisson, que de la chair: toute-fois ce qui fait principalement qu'il s'adonnent tant a la pelche, c'est l'enuie qu'ils ont de se pourvoir d'une certaine sausse, qu'ils appellent *Balaciam*, qui se fait d'un poisson salé ramolli, & d'estrempé dans l'eau. C'est au demeurant vne liqueur mordante, assez semblable a la moustarde, chascun en pourroit sa maison en si grande quantité, qu'ils en remplissent les tonneaux, & les cuues, de mesme façon qu'en plusieurs endroits de l'Europe, se font les provisions de vin. Ceste viande prise a part toute seule, ne vaut rien a manger: mais elle leur sert pour donner goust, & resueiller l'appetit a manger leur ris, qu'ils trouueroient fade & sans saueur s'ils n'y apporteroient ceste sausse. Le ris estant donc la plus commune, & ordinaire nourriture de la Cochinchine, il est besoin de faire de ce *Balaciam*, sans lequel ils n'y auroient aucun goust, en vne prodigieuse quantité, & par consequent que la pesché soit continuelle. Il n'est pas moins abondant en coquillages, huîtres, & autres fruits de la mer,

& principalement d'une certaine sorte, qu'ils appellent *Cameron*.

Mais sur tout ce qui a esté dict la providence de Dieu les à priuilegiez d'un certain manger rare, & exquis, qui à mon auis, ne peut estre mieux comparé qu'à la manne, de laquelle fut nourry le peuple choisi dans le desert, & ce manger est si particulier à la Cochinchine, qu'il ne se retrouue nulle autre part. Ce que i'en diray ne sera point par ouir dire, & sur le rapport d'autrui, mais par la propre experience que i'en ay, en ayant veu, & mangé souvent. Se retrouue en ce pays un petit oyllillon semblable à l'Arondelle, le quel attache son nid aux escueils, & rochers, ou se rompent les flots de la mer. Ce petit animaillon prend avec son bec de ceste escume de la mer, & avec une certaine humeur, qu'il tire luy mesme de son estomach meslant l'un avec l'autre, il en forme une ie ne sçay qu'elle bouë, ou bitume, dont par apres il se sert pour bastir son nid: qui s'estant depuis desseiché, & endurcy, deuiant transparent, & d'une couleur meslee de iaune & de vert. Or ces nids sont ramassez par ceux du pays, qui estants amolis, & defaits dans l'eau, seruent d'assaisonnement aux viandes, soient de chair, de poisson, d'herbe, ou de quelque autre sorte, & leur communique une telle diuer-

COCHINCHINE.

2;

fité de goust, & si propre à chacún, qu'on diroit qu'ils auroient esté apprestez, avec poivre, canelle, clous de giroffles, & toute autre sorte d'espicerie, si bien que ce seul petit nid, peut suffire à assaisonner toute sorte de viandes, sans qu'il soit besoin d'y employer ny sel, ny huile, ny lard, ny autre assaisonnement quelconque. Ce qui m'a fait dire, qu'il ressembloit veritablement à la manne, qui auoit de soy le goust de tous les plus sauoureux mangiers, sinon que celuy cy n'est que l'ouurage d'un petit oyseau, ou l'autre estoit pestri des mains des Anges du grand Dieu. Et il s'en trouue en telle quantité, que moy mesme i'ay veu charger iusques à dix petites barques de ces nids ramassez le long des rochers, dans l'espace de moins d'une demie lieue. Mais d'autant que c'est vne chose si exquise, il n'y a que le Roy qui en trafique, ils luy sont tous reseruez & le plus grand debit qu'il en fait est pour le Roy de la Chine, qui les a en tres grãde estime.

Ils ne se seruent nullement de laitages, tenants à grand peché de traire les vaches, & autres animaux, donnants pour raison du scrupule qu'ils font en cela, que le lait est destiné de la nature, pour la nourriture des petits. Côme si celuy a qui appartiennent les petits, ne pouuoit disposer de l'aliment qui leur est deu.

Ils mangent de certaines choses, que nous auons en horreur parmy nous, & que nous tenons pour venimeuses, comme des cameleons, qui sont vn peu plus grands, que ceux, qui dessechez, apportez des pays estranges, se voyent frequemment en Italie. l'en ay veu acheter par vn mien amy quelques vns, liez, & empaquerez, qu'il ietta sur la braise, & leur lien s'estant bruslé, ils marchoiert tout bellement à leur mode sur ces charbons ardents, iusques à ce qu'ils sentirent la force du feu, à laquelle ils resisterent pour vn peu de temps, comme estants grandement froids, mais en fin ils s'y rostirent, & grillèrent. La dessus ce mien amy vous les tire, & raclant avec vn couteau ceste peau bruslée, la chair se trouua parfaitement blanche, qu'il broya par apres, & les fist cuire avec vne certaine sausse, reuenant au beurre: & les mangea, comme vne viande tres-excellente, en m'inuitant d'estre de la partie, mais ie me contentay bien de la veüe.

Pour ce qui touche le reste de l'entretien de la vie humaine, la Cochinchine en est pareillement tres bien pourueüe. Premièrement, parlant des habits, il y a si grande quantité de soye que les manœuures & gens de peu s'en seruent à tous les iours. D'où vient que i'ay pris plus que d'vne fois tres-grand plaisir, de

voir les hommes, & les femmes traualier à porter des pierres, de la terre, de la chaux, & autres choses semblables, sans le soucier le moins du monde de prendre garde à ne point deschirer ni souiller les beaux, & riches habits, dont ils sont couverts. Et cecy ne semblera point estrange, à qui sçaura que ces hauts meuriers, dont les feuilles nourrissent les vers à soye, se sement dans de larges plaines comme icy le chanvre, & ne mettent pas plus de temps à croistre. De maniere que dans peu de mois les vers en sortent, & s'en nourrissent à l'air, filent en leur temps la soye, & forment leurs petits blots & pelotons, en si grande quantité, & abondance que non seulement les Cochinchinois en ont assez pour leur besoin, & necessite particuliere: mais en pouuoient aussi le Japon, & en enuoyent au Royaume des Laos d'où apres elle est encore d partie au Thibet. Car bien que cette soye ne soit pas si fine, & delicat, elle est neantmoins plus forte, & solide que celle de la Chine. Pour leurs bastimens & edifices quoyqu'ils ne soient que de bois, si n'ont ils de quoy porter enuie pour ce regard à aucune autre Prouince: puis que sans aucune exaggeratio, le bois de ce pays est le meilleur qui soit au reste du monde, au iugement de ceux qui ont esté sur les lieux. Dans le tres grand no

bre, & tres-grāde diuersité d'arbres qu'ils ont, il y en a deux, qui sont employés plus communement aux bastimens, & sont de telle façon incorruptibles, qu'ils ne s'endommagent ny dans l'eau, ny sous la terre, & sont si solidés, & si pesants, qu'ils ne nagent nullement sur l'eau, & seruent d'ancre aux nauires. L'un de ces bois est noir, non pas tant toute-fois que l'Ebene: l'autre est roux, & tous deux estants pelez demeurent si polis & lissez, qu'ils n'ont pas besoing de rabot. Ces arbres s'appellent Tin, & possible que celuy ne se tromperoit gueres, qui diroit que ce fut de ceste sorte d'arbres incorruptibles, dont se seruit le Roy Salomon pour la structure de son Temple, veu que desia nous sçauons par l'escriture sainte, qu'ils s'appelloient d'un nom fort approchant de ceux cy, *Ligna Thyina*. Les Montaignes de la Cochinchine sont routes couvertes de ces arbres, extremement droits, & d'une hauteur si desmesurée, qu'on diroit que de leur sime ils touchent les nuées, & de telle grosseur, que deux hommes ne les sçauroient embrasser. C'est de ces arbres que les Cochinchinois bastissent leurs maisons, estant permis à tout chascun d'en prendre sur les montaignes tant que bon luy semble. Toute la structure de leurs maisons, se porte sur

des colonnes fort hautes, solides, & bien appuyees: dans lesquelles s'enchaissent des planches, qui s'ostent & se mettent, comme ils veulent, pour les pouuoir changer avec des treillis de cannes, & de roseaux, qu'ils entrelaissent curieusement pour donner passage à l'air, durant les chaleurs: en partie aussi pour laisser l'entrée, & l'issue libre à l'eau, & aux barques, au temps des inondations, comme nous disions cy dessus. Il font en outre mille petites gentilleses, & inuentions d'esprit pour enliouer leurs maisons, ouurageants, & elabourants leurs ais, ce qui les pare à merueilles.

Et puisque nous sommes desia sur le discours des arbres, deuant que passer outre, i'adiousteray quelque chose d'un bois, qui est la plus pretieuse marchandise, qui se puisse tirer de la Cochinchine pour estre portée aux pays estranges. C'est ce tant renommé bois Aquila, & Calamba: qui sont mesme chose pour le bois, mais bien diuers, quant à l'estime, qu'on en fait, comme aussi en leur vertu.

Il se trouue quantité de ces arbres, particulièrement sur les montaignes des Kemoïs, qui sont, & fort gros, & fort hauts. Que si ce bois se coupe d'un ieune tronc, c'est l'Aquila, dont il y a asses grande quantité, & tout

chascun en emporte tant qu'il peut. Mais quand le bois est pris d'une bien vieille souche, c'est le Calamba, qui seroit fort difficile à recouurer, si la nature mesme, n'y auoit pourueu, faisant naistre ces arbres à la sime la plus haute & la plus roide des plus difficiles montaignes, ou ils ont tout loisir de se vieillir, sans qu'il leur soit fait aucun tort. Il en tombe de temps en temps quelques branches, qui se rompent & deprenent d'elles mesmes du tronc, ou par trop de seicheresse, ou par trop grande vieillesse, & partant on les trouue toutes cariées, & vermoulues: & celluy cy est le tant prisé & renommé Calamba qui surpasse notablement en vertu, & en suavité d'odeur, l'Aquila commun. Tout chascun vend l'Aquila comme il luy plaist, mais le trafic du Calamba est reserué au Roy seul, à cause de l'excellence de son odeur, & de la vertu. Et certainement il est sur les lieux ou il se recueille, si doux, & si odorant, qu'en ayant voulu esprouuer quelques pieces qui m'auoient esté données, ie les enseuelis sous terre à la profondeur de plus de cinq piez & nonobstant se faisoient sentir, & connoistre par leur odeur. Le Calamba pris ou il s'amasse, vaut cinq ducats la liure, mais sur le port de la Cochinchine, ou le commerce

s'en fait, il se vend bien davantage, & ne l'auroit on pas à moins de seize ducats la liure, transporté au Japon la liure en vaut deux cens ducats. Mais si on en rencontre vne piece de telle grosseur, qu'il puisse seruir à faire vn oreiller, ou trauersin de lit, les Japonois l'achètent au prix de trois cens & quatre cens ducats la liure. Et cela vient de ce qu'ils ont expérimenté que mieux vaut pour la santé d'auoir en dormant quelque chose de dur sous la teste, qu'un oreiller de plume, mal sain, & maladif, pour l'ordinaire ils se seruent d'une piece de bois, que chascun selon ses moyens veut estre du plus pretieux, qu'il peuuent recouurer. Et si c'est du Calamba c'est vn cheuet digne seulement d'un Roy, ou de quelque bien grand Seigneur. L'Aquila bien que moins estimé, & de moindre prix que le Calamba, est bien tel cependant, qu'il ne faut qu'un nauire chargé d'Aquila, pour rendre un marchand riche, & opulent pour toute sa vie. Et la meilleure recompense que puisse donner le Roy au Capitaine de Malacca, c'est de luy permettre vne traicte d'Aquila. Car les Braehmanes & Banians de l'Inde, ayants coustume de brusler les corps de leurs morts avec ce bois, tres odorant, sont cause qu'il s'en depesche aussi tost vne infinie quantité.

Enfin la Cochinchine a quantité de minieres des plus pretieux metaux, & d'or principalement. Et pour comprendre en peu de mots ce qui meriteroit bien d'estre estendu plus au long touchant la fertilité de ce pays. Je concluray ce chapitre avec ce qu'en disent les Marchands Europeens qui y vont, que les richesses de la Cochinchine sont plus grandes, que celles de la Chine mesme, que nous savons toutefois estre si riche, & opulente en toutes choses.

Il faudroit adiouster en cet endroit quelque chose des animaux, que nous avons desia dit estre en grand nombre en la Cochinchine: mais pour ne me point trop espancher, ie veux seulement parler des Elephants, & Abades ou Rinoeros, qui se trouuent en ces pays la principalement, & beaucoup de choses bien curieuses s'en peuvent dire, que plusieurs n'auront possible iamais ouy.

CHAPITRE. IV.

DES ELEPHANTS ET ABADES.

IL y a force Elephants dans les bois de la Cochinchine, dont ils ne se seruent pas, pour

n'auoir l'adresse de les prendre, & de les approprier. Ainsi les amene-on desia tous dressés, & disciplinez de Cambogia, qui est vn autre Royaume voisin. Ceux-cy sont deux fois plus grands que ceux de l'Inde. Le pas, & vestige, qu'ils laissent apres eux, n'a pas moins d'un pié & demi de diametre. Les dents qui leur sortent de la bouche, desquelles se faict l'yuoire ont bien souuent treize à quatorze piez de longueur aux males, les femelles les ont de beaucoup plus courtes. D'où il est aisé de iuger, de combien plus grands sont les Elephants de la Cochinchine, que ces autres, qu'on va menant, & monstrant par l'Europe: les dents desquels ne passent pas plus de deux piez & demi de long.

Ils vivent longues années, & comme vne fois i'eusse demandé quel âge auoit vn que ie voyois, son conducteur me respondit, qu'il en auoit soixante de Cambogia, & quarante de la Cochinchine. Et parce que i'ay voyagé plusieurs fois sur des Elephants par ce Royaume, i'en pourray rapporter plusieurs choses, qui auront de la nouveauté, mais qui sont neantmoins tres vraies.

L'Elephant porte d'ordinaire treize ou quatorze parsonnes, qui s'y accommodent en ceste façon. Tout ainsi comme nous mettons

vne selle sur nos chevaux, ainsi ils agencent sur leurs Elephants vne certaine machine, en la forme d'une grande litiere, en laquelle sont quatre sieges, & elle se lie avec des chaines sous le ventre de l'Elephant, comme la selle d'un cheval avec ses langles. La litiere a deux entrées sur les costez, ou sont six personnes, rangées trois à trois, & vn autre au derriere, ou se placent deux autres personnes, & finalement le Nayre, qui est comme le carrossier qui se met sur la teste de l'Elephant, pour le regir & gouverner. Il ne m'est pas seulement arrive de voyager par terre en la façon susdite, mais encore plusieurs fois par eau, passant en cette sorte quelque bras de mer esloigné de la terre de plus d'une demy-lieue. Et a dire le vray c'est vne chose merueilleuse, à qui ne l'a jamais esprouvé, de voir vne si grande, & vaste masse de chair, chargée d'un si grand fais, aller nageant à trauers les eaux ressemblant a vne barque poussee de ses rames. Bien est-il vray qu'il faisoit assez paroistre qu'il souffroit beaucoup, tant a raison de la peine qu'il auoit à porter sa grande masse de corps, que pour la difficulté de la respiration, tellement que pour se soulager & rafraichir en cestahen, il prenoit l'eau avec sa trompe, & la rejettoit si tres-haut en l'air, qu'on eust dit que

dit que c'estoit vne Baleine qui nattoit dans l'Ocean.

A raison mesme de ceste si grande corpulence, il a vne difficulté extreme à se courber. Et quoy qu'il soit necessaire qu'il le face pour la commodité des voyageurs qui ont à sortir ou entrer dans la litiere, il ne le fait pas neantmoins sans le commandement du Nayer, & si pendant qu'ils se tient courbó quelqu'un s'amuse vn peu trop, soit pour faire des compliments à ses amis, soit autrement, il se dresse sur ses piez d'impatience qu'il a de plus attendre, tant il luy est violent de se tenir en ceste posture.

Il n'y a pas moins de quoy s'estonner, de voir qu'au commandement du mesme Nayer, il fait de son corps, pour ainsi dire, comme vne eschelle, pour la plus grande commodité de ceux qui doiuent entrer dans la litiere. Pour premier eschelon il donne le pié, qui est assez esleué de terre. Pour le second, il presente le haut du pasturon, qui en est assez esloigné, & pour le troisieme, il plie le genouil. Le quatrieme est l'os du flanc, qui se iette vn peu en dehors à cet effect, & de la il vous reçoit sur sa trompe, & vous porte, a vne chaine attachée à la litiere.

D'icy se voit bien etuidamment combien

C

ceux la se sont mespris qui ont dit & laissé mesme par escrit, que l'Elephant ne se pouuoit ny courber ny coucher, & que pour le prendre l'vnique moyen estoit, de lier l'arbre contre lequel il se deuoit appuyer pour dormir, parce que tombant à la cheute de ce soustien trompeur, il luy estoit force de demeurer la, sans se pouuoir releuer, & que par ce moyen la proye demeueroit assuree au Chasseur qui la poursuiuoit. Tout cela n'est qu'une fable, encores qu'il soit hors de doute que pour dormir, il ne se couche iamais, ceste situation luy estant si incommode & violente comme il a esté dit. Et pourtant il dort tousiours debout avec vne continuelle agitation de teste.

Aux occasions de guerre & de bataille on oste le ciel de la litiere, d'ou comme d'une tourelle les soldats combattent avec fleches & mousquets, & par fois encore avec pieces de campagne: les forces ne manquant pas à l'Elephant pour les porter estant vn animal grandement fort, s'il y en a aucun autre. Et i'en ay veu moy mesme vn lequel avec sa trompe portoit des fardeaux excessifs: vn autre qui enleua vne grosse piece d'artillerie: & vn autre aussi qui tout seul tira dix galiozes l'une apres l'autre, les prenant entre ses

COCHINCHINE.

81

dents avec vne merueilleuse dexterité, & les iettant dedans la mer. l'en ay veu d'autres arracher de gros arbres avec aussi peu de peine que nous pourrions faire vn chou, ou vne laitue. Avec la mesme facilité ils iettent par terre, & renuersent les maisons, abbattants les ruës entieres quand cela luy est commandé en guerre, pour endommager l'ennemy & en paix pour couper chemin aux flammes en cas de feu & d'incendie.

La trompe est longue par proportion à la hauteur du reste du corps, de sorte que sans se pancher ou courber il peut aisement prendre à terre ce que bon luy semble. Elle est composee de plusieurs petits nerfs liez, & enchainez l'un avec l'autre, en sorte que d'un costé ils la rendent tellement flexible & maniable qu'il l'estend comme il veut pour prendre les choses les plus petites, & d'autre part dure & forte comme nous auons dit.

Tout le corps est couuert d'une peau rude, & aspre, de couleur de cendre, le chemin qu'il fait ordinairement est de douze lieux par iour. Son mouuement à qui n'y est accoustumé, cause la mesme incommodité qu'experimentent quelques vns, peu faicts aux voyages de Mer par le bransle du nauire.

Pour la docilité de l'Elephant, j'en diray

C ij

choses plus merueilleuses que ce qui s'en raconte d'ordinaire : qui feront bien voir qu'avec raison vn certain à dit que *Elephanto bel-luarum nulla prudentior*, veuque il fait des choses qui feroient croire iustement qu'il opere avec intelligence & avec prudence. Premièrement encore que le Nayre se serue d'un instrument de fer long de quatre palmes, qui par vn bout à vn crochet avec lequel il le bat & le pique, à ce qu'il s'esueille & se rende attentif à ce qui luy est commandé, avec tout cela cependant d'ordinaire il le gouuerne & regit de parolle, de façon qu'il semble qu'il entende bien son langage, & s'en trouue quelques vns qui en sçauent trois ou quatre tres-difficiles selon les diuers pays, & Royaumes dans lesquels ils ont vescu. Ainsi sembloit-il que celuy sur lequel i'ay voyagé entendist la langue de Cambogia, d'ou il estoit venu, & celle de la Cochinchine où il seruoit. Mais qui ne s'esmeruilleroit de voir le Nayre deuiser avec son Elephant, l'informer de son voyage, & des chemins qu'il doit prendre, par ou il doit passer, en quelle hostellerie il s'est resolu de loger, ce qu'il y trouuera à manger, & en fin luy raconter par le menu tout ce qu'il deura faire ceste iournée la : Et que l'Elephant execute ce qui le regarde

avec autant de punctualité , que le pourroit faire vn homme de bon & sain iugement. Tellement qu'apres que l'Elephant semble auoir bien entendu le lieu ou il doit aller, il s'y porte tout droit par le plus court, sans s'amuser à chercher le chemin le plus battu, & sans s'estonner au rencontre, ny des fleuves, ny des bois, ny des montaignes, mais s'imaginant fort bien qu'il passe aisement par tout, il prend son chemin & le poursuit, passant par dessus toutes sortes de difficultez. Et s'il a vne riuere à trauerser, ou il la guée, ou il s'en tire à la nage. S'il luy faut aller au trauers de quelque bois, il met en pieces les branches qui l'empeschent, arrache les arbres entiers avec sa trompe, & tranche les autres avec vn fer bien affilé, fait en guise de faux, qu'on attache à cet effet sur le deuant de la litiere, & quand l'occasion s'en presente, il tire premierement les branches à soy puis il vous empoigne ce fer & les coupe & abbat, se faisant par tout vn chemin large & aisé, donnant le gäst aux forests pour fortes & espaisles qu'elles puissent estre, si qu'on s'apperçoit bien que l'Elephant y a passé, & s'y est ouuert son chemin. Et tout cela pour executer le commandement du Nayre, avec autant de facilité que de promptitude & sou-

daineté. Vne seule chose incommode fort cet animal, & luy donne bien de la peine, c'est quand quelque espine, ou chose semblable luy blesse la plante du pié, qu'il à merueilleusement tendre & sensible, & pourtant il va avec grande circonspection, & pas mesurez, quand il passe par des lieux dangereux pour tels rencontres. Je me suis trouué vne fois dans vn voyage, ou il y auoit sept ou huit Elephants qui marchotent tous de compagnie, lors que i'ouys les Nayres qui auisoient chascun le sien, qu'ils se prissent bien gardes ou ils mettoient le pié, d'autant qu'une demy-lieuë durant ils deuoient passer par certaines sablonieres, dans lesquelles ont coustumes de naistres des espines. A cet aduis les Elephants baissèrent la teste, & ouurant bien, & beau les yeux, comme quand on est en peine de trouuer quelque petite chose qui se seroit esgarée, ils alloient pié à pié avec attention, autant que dura ce chemin, iusques à tant qu'estants aduertis, qu'ils n'auoient plus que craindre, ils haussèrent aussitost la teste, & continuerent leur chemin comme deuant. Arriuez qu'ils furent le soir à l'hostelerie, les Nayres commanderent aux Elephants d'aller pasturer dans vn bois, sans leur ôster la litiere de dessus le dos, & comme

se leur demandois, pourquoy ils ne les deschargeoient point, ils me respondirent que les Elephans se païssoient de troncs d'arbres, & qu'afin qu'il les peussent tailler à leur poste, avec la faux que nous auons dit il estoit necessaire de leur laisser leur litiere. Le iour suivant ayants à gister en vn lieu, où il n'y auoit point de bois chasque Nayre y porta vn fagot de troncs verds & assez gros pour son Elephant. Je m'entretins avec vn singulier contentement à en considerer vn qui prenoit ces branches avec sa trompe plus habilement que les autres, les peloit avec les dents, & puis le mangeoit aussi viste, & avec autant d'appetit, que nous mangerions vne figue, ou quelque autre fruiet. Me trouuant le iour d'aprez à deuiser avec les autres voyageurs qui estoient bien vne vingtaine: ie leur dis le singulier plaisir que i'auois pris à voir la gentillesse de cet Elephant à manger ces branches d'arbre. Sur l'heure le Nayre par commandement du seigneur de cet Elephant, l'appella à haute voix par son nom de *Gnin*, & comme il estoit vn peu à l'escart, il haussa soudain la teste pour prester l'oreille, à ce qu'il luy vouloit dire. Ressouuiens toy, dit le Nayre, de ce Pere passager, qui te regardoit hier manger, avec plaisir, prens tout à cet heure vn tronçon comme

ecluy que tu auois, & viens-ten en sa presence faire comme tu faisois. Le Nayre n'eust pas plustost parlé, que voila l'Elephant venu deuant moy, tenant de sa trompe vn tronc d'arbre, & me remarquant entre tous les autres, me le presenta, le pela, & le mangea, puis m'ayant fait vne profonde reuerence, il se retira quasi comme en se riant, avec des signes d'aile, & de resiouyffance: Et moy ie restay fort estonné, de voir en vn animal tant d'aptitude à cognoistre, & à faire ce qui luy estoit commandé. Il n'obeit pourtant qu'au Nayre, ou à son Maistre, & ne peut voir que personne autre le monte, & si quelqu'un l'enterprenoit, & que l'Elephant s'en apperceust, il seroit bien à craindre qu'il ne ietast sa litiere contre terre, & ne le tuaist avec sa trompe. C'est pourquoy quand quelqu'un le doit monter, le Nayre luy couure les yeux de ses oreilles, qui sont fort grandes, & difformes. Quand il se montre retif à ce qui luy est commandé, & qu'il ne le fait si promptement qu'il deuroit, le Nayre ayant les deux piez sur sa teste, le bat, & chastie fort, & ferme, & luy descharge de grands coups de baston sur le milieu du front. Et cōme vne fois nous estions plusieurs de compagnie sur vn Elephant qui nous portoit, le Nayre le bastonnant en la façon que nous ve-

nous de dire, à chaque coup qu'il receuoit on eust dit, qu'il nous alloit tous ietter par terre. On luy donne d'ordinaire six ou sept coups dans le milieu du front: mais avec tant de vehemence, que l'Elephant en tremousse tout: ce que toutesfois il endure avec beaucoup de patience.

Il n'y a qu'un seul rencontre, auquel il refuse d'obeyr au Nayre, & à qui que ce soit, qui est quant à l'improviste, il entre en rut: car pour lors comme estant tout hors de soy, il ne souffre personne, & prend la litiere avec sa trompe, & tous ceux qui sont dedans massacrant, fracassant, & mettant tout en pieces. Toutefois le Nayre s'en apperçoit ordinairement un peu auparavant, par certains signes, & mettant soudain pié à terre avec toute sa compagnie, il le descharge aussi de sa litiere, & le laisse tout seul à l'escart, iusques à tant que sa chaleur soit passée. Apres laquelle s'auisant de ses desordres, & comme ayant honte de soy-mesme, il va la teste baissée recevoir les bastonnades, qu'on luy doit donner, luy semblant qu'ils les a bien meritées.

On s'en seruoit autre fois fort vtilement en guerre, & les armées qui sortoient en campagne, avec de bonnes bandes de ces animaux estoient à craindre. Mais depuis que les Por-

rugais trouuerent l'inuention de leur ietter au nez, des torches & brandons de feu, ils deuiendrent plustost dommageables qu'autrement. Pource que ne pouuants souffrir ces flammes allumées, qui leur donnoient dans les yeux, ils se mettoient furieusement en fuite, & iettoient leurs propres armées en defroute, tuants & bouluersants, tout ce qui se presentoit en leur chemin.

L'Elephant priué ne combat que deux animaux, qui sont l'Elephant sauuage, & l'Abade ou Rinoceros, cestuy-cy, il le surmonte: mais de l'autre, ordinairement il est vaincu.

L'Abade est vn animal qui à quelque chose du bœuf, & du cheual, gros pourtant comme vn petit Elephant. Il est tout couuert d'escailles, dont il est armé comme de plastrons. Il n'a qu'une seule corne au beau milieu du front, toute droite en forme de pyramide, & a les piez & les ongles comme le Bœuf. Comme i'estois à Nouiocmon, ville de la Prouince des Pulucambis, le Gouverneur sortit vne fois pour aller à la chasse d'une Abade, qui estoit dans vn bois proche de nostre demeure. Il s'estoit accompagné de plus de 100. hommes, qui alloient avec luy, partie à pié, partie à cheual, & auoit avec cela huit ou dix Elephants. L'Abade sort du bois, & à la veüe de tant d'en

nemis, non seulement, elle ne donna aucun signe d'apprehension, mais s'estant ramassée ses forces elle s'en vint furieusement contre eux tous, la dessus la compagnie se diuise & fend en deux ailes, au trauers desquelles passa l'Abade à la course, & arriua à l'arriere garde, ou estoit le Gouverneur qui l'attendoit pour la tuer, monté sur vn Elephant, lequel tascha de l'empoigner avec sa trompe: mais il n'en peut iamais venir à bout, tant elle faisoit de sauts & de bonds, ains elle s'efforçoit d'enferrer l'Elephant avec sa corne. Le Gouverneur scachant tres bien qu'elle ne pouuoit estre offensée que au defaut de ses escailles, & s'il ne luy donnoit dans le flanc, attendit qu'en sautant, elle luy descouurit le ventre, & alors prenant son à point, avec vne merueilleuse dextérité, il vous luy lança vn dard, & la transperça de part en part, avec les acclamations, & cris d'allegresse de tous ceux de sa bande. qui sans attendre autre chose, firent sur le champ vn grand amas de bois, auquel on mit le feu, & tandis que les escailles de cet animal se brusloient, & qu'il se rostissoit, ils balloient, & sautoient tout à l'entour, en tranchant chascun l'un après l'autre sa carbonnade, à mesure que le rosti se cuisoit, & les mangeoient ioyeusement. Cela fait ils ouurirent l'Abade, pour en tirer le cœur, le

foye, & le cerueau, dont ils firent vn plat plus honnesté, qu'ils presenterent au Gouverneur, quis'estoit tiré vn peu à l'escart, en vn lieu assez esleué, prenant son plaisir, & passetemps à regarder ceieu. Et moy qui me trouuay present a ceste deffaite, i'eü pour ma part les ongles, que i'obtins du Gouverneur, lesquelles ont, à ce qu'on tient, les mesmes vertus, & proprieté que celles de l'Elant. La corne aussi en est souueraine contre les poisons, ne plus ne moins que celle de la Licorne.

CHAPITRE. V.

DU TEMPERAMENT, MOEURS
& Coustumes des Cochinchinois, de leur façon
de viure, vestir, & se medecamenter.

LES Cochinchinois ne different gueres pour la couleur du visage des Chinois, & ont tous le teint oliuastre, parlant de ceux qui sont plus voisins de la mer: car pour les autres, qui sont plus auant dans la terre iusques au Tunchin, ils sont aussi blancs que les Europeans. Pour les traits de visage ils retiennent encore aux Chinois, ayants comme eux

COCHINCHINE.

le nez plat, les yeux petits, & quant à leur stature, elle est mediocre, ie veux dire, qu'ils ne sont, ny si petits que les Iaponois, ny si hauts que les Chinois. Mais en force & disposition du corps, ils les surpassent les vns & les autres, & en courage & valeur, ils deuantent les Chinois, seulement les Iaponois les surmontent en vne chose, qui est le mespris de la vie, dans les perils & combats. Car les Iaponois n'en font point de cas, ne craignants la mort en façon quelconque. Le Cochinchinois est plus doux, & plus courtois en sa conuersation, qu'aucun autre peuple d'Orient, & quoy que d'un costé ils se prise beaucoup de sa valeur, si tient il d'autre part à grande infamie de se laisser transporter à la cholere. Et la ou toutes les autres nations Orientales tiennent les Europeans pour gens profanes, & que naturellement ils les ayent en horreur, tellement que quand nous abordons à quelque vne de leurs terres, ils se mettent tous en fuite. Le contraire se fait toutes-fois dans la Cochinchine, ils nous accostent à l'enuy, ils nous font mille demâdes, nous prient de mager avec eux, bref ils vsent de toutes sortes de courtoisie, ciuilité, & priuauté en nostre endroit. Ainsi m'arriua il, & a mes autres compagnons, à nostre premiere entrée en ce pays, ou'on eust

dit que nous estions parmy nos plus grands amis, & qu'on nous y cognoissoit de longue main. Qui est vne belle porte ouuerte aux Predicateurs de IESVS-CHRIST, pour y prescher le sainct Euangile.

De ce naturel qu'ils ont si complaisant, & de cette facilité de mœurs, s'ensuit pareillement vne grande vnion, & bonne intelligence qu'ils ont par entre eux, traittants par ensemble les vns avec les autres, avec autant de franchise, & de candeur, comme s'ils estoient tous freres, nourris, & esleuez en mesme maison, encore qu'ils ne se soient iamais veus ny cogneus. Et seroit estimé grande vilenie parmy eux, que quelqu'un mangeast quelque chose pour petite qu'elle fust, sans en faire part à ceux qui sont avec luy, donnant à chacun son morceau. Ils sont d'inclination liberaux, & bien faisans aux pauvres à qui ils ont coustume de ne iamais refuser l'aumosne, qu'ils demandent : & penseroient auoir bien fort manque à leur deuoir, s'ils la leur auoient desuiee, comme s'y tenants obligez par iustice. De là est que quelques estrangers s'estants vne fois saueuz d'un naufrage en vn port de la Cochinchine, & n'ayants aucune cognoissance de la langue pour pouuoir demander ce qui leur faisoit besoin, il ne leur

fallut apprendre que ce tout seul mot, *Doij*, qui veut dire iay faim. Car tout aussi tost qu'ils entendirent ces estrangers se plaindre de cette sorte, & s'en aller criants aux portes de leurs maisons *Doij*, ils fortoient tous à l'enuy touchez de compassion, & leurs donnoient à manger, si bien qu'en moins de rien ils amasserent tant de prouision, qu'un nauire leur ayant esté depuis accordé du Roy, pour retourner en leurs pays, il ne s'en trouua pas vn qui voulut se resoudre à prendre ceste commodité, tant ils s'estoient affectionnez à vn pays, ou ils auoient trouué des personnes, qui leurs fournissoient si liberalement de quoy s'entretenir, sans trauailler. Si bien qu'il fut necessaire que le Capitaine du nauire les contraignist à grand coups de baston, & de plat d'espée à s'embarquer, comme ils firent, chargeants leur nauire du ris qu'ils auoient recueillis, allants seulement crians par les portes, iay faim.

Mais autant que les Cochinchinois se montrent prompts & liberaux à donner, autant & plus le sont ils à demander tout ce qu'ils voyent : aussi n'ont ils pas plus tost ietté les yeux sur les choses, qu'ils pensent estre rares & curieuses, qu'ils leur en prend enuie, & vous disent aussi tost *Sin mecaï*, qui veut dire

RELATION DE LA

donnez-moy vne de ces choses la. Et tiennent à si grande discourtoisie, qu'on leur refuse vne chose, bien que rare, & pretieuse, & que l'on n'ait que celle la, que quiconque leur fera ce refus, il sera aussi tost pris pour vn vilain. Si que il est besoin, ou de cacher ce qu'on a, ou d'estre prest à le donner, à qui le demande.

Vn marchand Portugais ne prenant pas plaisir à ceste façon de faire, si extraordinaire, comme il y en a bien peu qui s'y plaisent, & se voyant tous les iours importuné en ce pays, de donner ce qu'on luy voyoit de beau entre ses mains, s'aduifa vn iour de se gouverner de mesme façon avec eux. Il s'approche à ce dessein, de la barque d'un pauvre pescheur, & mettant la main à vn grand panier, qu'il auoit plein de poisson, luy dist en langue du pays *Scin mocai*, donnez-moy cela, le bonhomme sans autre discours luy bailla le panier, tel qu'il estoit pour l'emporter, comme fit le Portugais, en sa maison, non sans s'estonner, & s'emerueiller, de la liberalité des Cochinchinois. Bien est vray qu'ayant pitié du pauvre pescheur, il luy paya depuis, ce que pouuoit valoir son poisson.

Les termes d'entretien, courtoisie, & civilité, sont à plus pres les mesmes que ceux des Chinois. Les inferieurs traitants avec beau-

coup

coup d'esgard avec leurs superieurs, comme aussi les esgaux entre eux, pratiquants toutes les petites punctualitez, & menus complimens, que nous sçauons estre tous particuliers aux Chinois: & specialement ce grand respect qu'ils rendent aux plus vieux, preferants tousiours les plus agez en toutes choses, en quelque degre, & condition qu'ils soient, & donnants à la vieillesse toute sorte de preeminence par dessus les ieunes. Et par ainsi quelques vns de ces seigneurs, nous estants venus plusieurs fois visiter en nostre maison, encore qu'ils eussent esté aduertis par l'interprete, qu'un bon Pere, plus age que les autres, n'estoit pas nostre Superieur, il ne leur fut pas toutefois possible de s'abstenir de saluer le vieillard devant le Superieur, qui estoit beaucoup plus ieune. Dans toutes les maisons des Cochinchinois pour pauures qu'elles soient, on garde trois manieres de se seoir. La premiere & moindre de toutes, se fait sur vne natte estendue à platte terre, & c'est de la sorte, que s'asseyent les personnes qui sont de mesme qualite. La seconde sur certaines cordes, ou sangles tendues, & reuestues de natte bien plus fine, & delicate que l'autre, ou se mettent les personnes plus honorables. La troisieme est sur vne tente, esleuee de terre d'en-

viron deux piez & demy, dressée en forme de
lict, & qui se presente aux Gouverneurs seu-
lement, & Seigneurs du lieu, ou aux personnes
dediées au service divin, aussi y font ils tous-
jours seoir nos Peres.

De ceste gentillesse & agreable humeur des
Cochinchinois, naist l'estime, qu'ils font des
estrangers, auxquels ils donnent la liberté de
viure chascun selon sa loy, & de se vestir com-
me bon leur semble. Ains ils loient leurs fa-
çons de faire, admirent leur doctrine, & la pre-
ferent librement à la leur: tout au contraire
des Chinois, qui ne font estat que de leur pays,
façons de faire, & doctrine.

Pour ce qui est de leurs habillemens, nous
avons desia dit, que la soye est si commune en
la Cochinchine, que tous en vont vestus. Re-
ste seulement de parler de la façon qu'ils y
gardent. Et pour commencer par les femmes,
il faut aduouer que leur habit m'a tousiours
semblé le plus modeste de toute l'Inde, puis-
qu'elles ne pourroient souffrir qu'aucune
partie de leurs corps fut descouuerte, non pas
mefme durant les plus grandes chaleurs. Elles
portent cinq ou six taffetas, l'un sur l'autre,
& sous de différentes couleurs. Le premier
est tendu surques à terre, & elles le font traîner
avec telle gravité bien-seance, & majesté,

COCHINCHINE.

31

qu'on ne peut mesme apercevoir le bout de leurs piez, suit apres le second plus court que le premier de quatre ou cinq doits, puis le troisieme plus court, que le second, & ainsi du reste, avec proportion de l'un à l'autre. De maniere que toutes les couleurs, s'y voyent dans leur variété. C'est là l'habit que portent les femmes de la ceinture en bas: Car pour le corps elles le courent de certains corps de cote, faits en eschiquier, tous diuersifiez en couleur, iettans par dessus vn voile si fin, & delié, qu'on voit aisement à trauers, toute ceste bigarreure, qui represente vn riant & gracieux printemps, mais accompagné de beaucoup de grauité, & de modestie.

Elles portent leurs cheueux espars, & flottans sur les espaules, & les laissent croistre à telle longueur, qu'ils battent iusques en terre, & plus ils sont longs, plus sont ils trouuez beaux. Elles ont sur la teste vne grande capelle, qui à les bords si larges, qu'elle leur cache tout à fait la face, sans qu'elles puissent porter la veüe plus loin, que trois ou quatre pas deuant elles. Et ces capelles sont entretissuës de soye, & d'or selon la qualité des personnes. La courtoisie n'oblige les femmes à autre chose, quand il faut saluer ceux qui les rencontrent, que de hauffer leurs

D ij

chapeaux, autant qu'il suffit pour se faire voir en face.

Les hommes au lieu de hauts de chausses, s'envelopent d'une piece d'estoffe toute entiere, se suruestant pareillement cinq ou six habits longs & larges, tous de fine soye de différentes couleurs, avec de grandes & larges manches, comme pourroient estre celles des Peres de S. Benoist. Ces habits de la ceinture en bas font tout autour tailladez & deschiquez a belles mouchetures. Si bien qu'allants par la ville, ils font parade de toutes ces couleurs meslées ensemble: que si quelque doux ventelet vient à donner dedans, qui les enlève, & face voltiger, on diroit proprement que ce sont autant de Paons qui font la rouë, & estallent la varieté de leurs plumes.

Ils nourrissent vne longue perruque comme les femmes, laissant tomber leurs cheveux iusques aux talons, & ont aussi leurs capelines. Ceux qui ont de la barbe qui sont assez rares, ne se la coupent iamais, se conformants en cela aux Chinois, aussi bien encore qu'à laisser croistre les ongles de leurs doigts, que les nobles ne roignent iamais, les gardants pour marques de noblesse, & pour se distinguer du menu peuple & des artisans, qui ne les peuuent auoir longues, à cause

qu'ils en seroient empeschez dans les mestiers qu'ils exercent : la ou les caualiers les ont si longues qu'ils ne peuvent rien serrer dans le poing. Ils ne peuvent goulter nostre façon de couper les cheueux, & roigner les ongles, leur estant auis qu'ils ont esté donnez de la nature pour l'ornement de la personne. Ainsi comme on parloit vne fois des cheueux, ils firent vne obiection à laquelle ils ne fut si aisé de respondre du commencement. Si, disoient ils, le Sauueur du monde, à qui vous faites estat de vous conformer en toutes vos actions, portoit les cheueux longs, & vne perruque à la Nazareene, comme vous l'asseurez vous mesmes, & nous le faites voir en vos peintures, pourquoy ne faites vous pas le mesme. Adioustants à cela, pour plus grande force, que le Sauueur du monde s'estant seruy d'une longue perruque, donnoit bien à cognoistre que ceste façon estoit la meilleure. Ils se contenterent neantmois quand nous leurs dismes que l'imitation ne consistoit pas en l'accoustrement.

Les gens de lettres & Docteurs s'habillent vn peu plus grauement, sans tant de couleurs & deschiquetures, ains ils couurent toutes les autres d'une robe de damas noir; ils portent en outre vne forme d'estolle qu'ils pen-

dent à leur col, & au bras vn manipule de soye bleüe, se couvrants ordinairement la teste de certains bonnets, à la façon d'une mitre pontificale. Les hommes aussi bien que les femmes ont tousiours entre les mains vn esuantail fort semblable à ceux d'Europe, qu'ils portent plus par contenance qu'autrement. Au lieu que nos Europeans durant le deuil ont coustume de se vestir de noir, ils prennent la couleur blanche. Quand ils faüent quelqu'un, iamaïs ils ne se descouurent la teste, tenant cela à discourtoisie en quoy ils ont mesme sentiment que les Chinois, qui tiennent ceste action si peu sortable à gens d'honneur, & tant pleine d'irreuerance, que pour s'accommoder en cela à leur sentiment, il fut besoin que les Peres de la Compagnie obtinsent de nostre S. Pere le Pape Paul cinquième permission de pouuoir celebrer le S. sacrifice de la Messe en ces quartiers là, teste couuerte.

Les Cochinchinois en fin ne se seruent point du tout, ny de chausses, ny de souliers, prenant tout au plus, pour se garantir la plante des piez, de ce qui la pourroit offenser, vne semelle de cuir reteuë, & reliée au dessus du pié, de quelques boutons, & rubans de soye, en façon de sandales, n'estimants, non plus qu'il soit con-

tre la bië-seance, d'aller tout à fait déchaux. Et quoy que marchants de ceste sorte, aussi bien chaufiez, que déchaufiez, ils se erottent les piez, à bon escient, ils ne s'en mettent guere en peine, ayants à cet effet, en toutes leurs mailons à l'entrée de la sale vn bassin d'eau bië nette, dās laquelle ils se lauent les piez : & ceux qui se seruent de sandales les y laissent pour les reprendre au sortir, n'en ayants pas besoin au logis, ou le pauemēt estant couuert de natte, ils ne doiuent apprehender de se salir.

Nos Peres qui sont en ces quartiers la ont delia cela, que les Cochinchinois n'estants si fort attachez à leurs façons de faire, qu'ils mesprisent celles des estrangers comme les Chinois, ils n'ont pas sujet de changer la forme de leur habit, qui ne differe en rien du commun de toute l'Inde. Ils portent vne sottane de cotton bien delié, qu'ils appellent *Ebingou*, & qui est pour l'ordinaire de couleur bleue, & marchent ainsi en public, sans autre robe ny manteau. Ils ne se seruent point toutesfois de souliers, soit de la façon d'Europe, soit de celle du pays : car de ceux-la, ils n'en peuuent auoir, n'y ayant là personnes qui les sçache faire, & quant à ceux-cy, ils ne s'en peuuent aider, estants fort incommodes à ceux qui n'y sont pas accoustumez, ains ils

leur font beaucoup de mal, pource que les boutons qui les reserrent escartent les doigts des piez, & les separent par trop l'un de l'autre, & par ainsi ils ayment mieux aller piez déchaux, & s'exposer aux choliques continues, que cela leur apporte, spécialement ez commencements, tant à cause de l'humidité de la terre, que pour n'y estre encore faits. Bien est vray qu'en bien peu de temps la nature s'y habitué, & la peau s'endurcit de telle sorte, qu'on n'y sent plus aucune peine, encore qu'il faille marcher par des chemins pleins de pierres, & au trauers des espines. Pour moy i'y estois tellement fait, que retourné que ie fus à Macao, i'auois bien de la peine à endurer des souliers, qui me sembloient grandement pesants & fort embarrassants à mes piez.

La nourriture plus ordinaire des Cochinchinois est le ris, & c'est vne chose estrange que ce pays foisonnant en toute sorte de chair, volaille, poisson, & en fruits de tant d'especes, que cependant leur meilleur repas, soit de ris, dont ils s'emplissent au commencement de la table, & puis vont esflaurant & goustant comme par ceremonie de toutes les autres viandes. Si que leur principale nourriture est le ris, comme à nous autres le pain, qu'ils mangent tout seul sans sauce ny façon

quelconque, de peur de s'en degouter à la langue, ainsi ils n'y mettent ny beurre, ny sel, ny huile, ny sucre. Mais ils le font cuire avec de l'eau simple, & encore n'en mettent ils qu'autant qu'il en faut, pour empescher qu'il ne s'attache au pot, & qu'il ne se brulle. C'est pourquoy les grains en demeurent tous entiers, n'estants qu'un peu ramollis & humectez. Ils experimentent en outre que n'affaisonnant point leur ris, il s'en digere bien plus aisement, d'où vient que ceux qui en vivent par tout l'Orient, ont coustume d'en manger pour le moins quatre-fois le iour, & en grande quantité, pour fournir au besoin qu'en a la nature.

Les Cochinchinois mangent assis par terre, & les piez croisez, ayants deuant eux vne table ronde, esleuée à la hauteur de l'estomac, fort ioliment trauaillée, & dont la bordure sera argentée, ou dorée selon la qualité, & les moyens des personnes, qui s'en seruent. Ceste table n'est pas fort grande, la coustume estant, que chascun aye la sienne à part, de maniere qu'autant qu'il y a de conuiez à vn banquet autant faut il dresser de tables, ce qui se garde mesme quand ils mangent en leur particulier, si ce n'est que par fois le mary & la femme, le Pere & le fils s'aydent d'une mesme table.

Ils n'ont ny couteaux, ny fourchettes sarrable, n'ayants aucunement besoin ny de l'un, ny de l'autre: non de couteaux, pource qu'on leur tranche leurs morceaux à la cuisine, & qu'au lieu de fourchettes, ils ont de petits ballons bien polis, qu'ils mettent entre leurs doigts, dont ils se seruent avec tat d'adresse, & d'habilité, qu'il n'y a rien qu'ils ne prennent avec. Ils n'ont non plus besoin de seruiettes, ne se salissant du tout point les mains, ne les mettant jamais à la viande sans ces ballons.

Les banquets sont fort frequents parmy eux entre les voisins, dans lesquels ils seruent beaucoup de viandes fort diuerses, de celles que nous auons dites iusques icy. Ils n'y seruent point pourtant de ris, supposants que chascun en a chez soy. Et pour pauvre que soit celuy qui traite, on ne croit pas qu'il ait fait honnestement, si chascun des conuiez n'a pour le moins sa table couuerte d'une centaine de plats. Et pource qu'ils ont coustume d'inviter à ces banquets tous leurs amis, parens, & voisins, jamais banquet ne se fait, où il n'y ait trente, quarante, cinquante, par fois cent, & mesme deux cens personnes, & ie me suis vne-fois trouué à vn de ces plus solennels festins, où les conuiez n'estoient pas moins de deux mille. Aussi faut il que tels banquets

se facent à la campagne, à ce que le lieu soit assez grand pour loger tant de tables. Personne ne doit trouuer estrange que les tables estant peu capables, comme nous auons dit, on y serue cependant pour le moins cent plats, d'autant qu'en ces occasions par vn merueilleux artifice, il vous mettent sur la table vn chastelet, ou dressoir de cannes de sucre à diuers estages, sur lequel ils arrangent & entassent de fort bonne grace tous ces plats, lesquels doiuent auoir de tout ce que le pays produit, soit de chair, soit de poisson, volailles bestes à quatre pié, tant domestiques que sauuages, avec toutes les sortes de fruits, qui se rencontrent en la saison. Autrement si vne seule espece y manquoit, ce seroit vn grand reproche à celuy qui traite, & on ne daigneroit pas donner à ce repas le nom de banquet. Les maistres mangent les premiers, & se font seruir par les plus honorables de leurs domestiques, puis quand les maistres se sont leuez de table, ces plus honorables seruiteurs prennent leur place, seruis par d'autres valets de moindre consideration, qui leurs succedent aussi à leur tour. Et pour ce qu'ils ne peuuent fournir à déconfire tout ce grand appareil, & que selon la coustume, tous les plats se doiuent vuider, saoulez que sont ceux

sy, vient vn autre table de valets de plus bas estage, qui en mangent tant qu'ils peuvent, & mettent le reste dans certains bissacs, qu'ils destinent à cet effet, & le portent à leur maison pour en festoyer les ragasches, & souillons de cuisine qui en font gaude chere, & la se termine toute la ceremonie.

La Cochinchine n'a point de raisins, & partant au lieu de vin, ils se seruent pour boisson d'un ris distillé par l'alambic, qui a le goust d'eau de vie, à laquelle il est semblable en couleur, de mesme acrimoine, subtilité, & viracité. Ils en ont si grande abondance que tous en boient communement, tant qu'ils veulent, & ne s'en enyurent pas moins qu'on feroit de vin en ces quartiers. Les personnes neantmoins plus considerables, ont coustume de tremper cette boisson d'un autre, distillé, qui se fait du Calamba, qui luy communique vne odeur tout à fait agreable, & ils en font vn meslange tres parfait.

Sur iour ils ont coustume de boire d'une certaine eau bien chaude, en laquelle se cuit la racine d'une herbe nommee Chia, qui donne le nom à cette boisson, laquelle est fort cordiale, & n'aide pas peu à deslacher les mauvaises humeurs de l'estomac, & a faciliter la digestion. Les Iaponois & Chinois en vient

aussi, excepté qu'en la Chine, au lieu de la racine ils y font cuire les feuilles de l'arbre, & au Japon on les puluerise, mais les effets en sont les mesmes, & le tout s'appelle Chia.

C'est vne chose incroyable que nous autres Europeans, parmy vne si grande quantité de viandes, & abondance de tout, nous souffrions cependant beaucoup de faim, & de soif, non tant à faute de viandes, que pour n'estre accoustumez à semblables aliments, la nature patissant beaucoup de se voir priuée tout d'un coup du pain, & du vin. Et ie crois que les Cochinchinois experimenteroient le mesme, s'ils venoient en Europe, ou ils n'auroient plus leur ris, encore qu'ils y eussent plusieurs autres viandes exquisés en abondance. Je raconteray à ce propos ce qui nous auint avec vn Gouverneur de la Cochinchine. Celuy-cy cōme nostre amy intime, fut inuité de nous de prédre son repas en nostre maison, & pour luy tesmoigner avec plus d'affection l'amitié que nous auions pour luy, nous taschâmes de luy faire plusieurs seruices apprestez à la façon de nostre Europe. Il se met donc en table, & au lieu que nous esperions, qu'il nous scauroit bon gré de nostre bonne volonté, qu'il la loueroit, & nous remercieroit de ceste grande nouveauté, attendu que nous n'y auions point

espargne nostre peine, essayé qu'il eust tous les plats l'un apres l'autre, il n'y en eust pas vn, duquel il luy fut possible de manger, quel effort qu'il se fit par courtoisie & honnesteté. De maniere, qu'il fut necessaire de luy apprester d'autres viandes à la façon du pays, du moins mal que nous peûmes, desquelles il mangea par apres avec bien de l'appetit, à son contentement, & au nostre. La diuine prouidence ne laisse pas de soulager en mille manieres la peine de ses seruiteurs à publier son S. Euangile, n'ayant pas faute de moyens de recompenser meisme des ceste vie, ce qu'ils endurent pour son amour. Ainsi qu'il arriue en ce qui est du viure, comme aussi bien en ce que nous auons dit d'aller nuds piez, la nature s'accoustumant peu à peu à ceste forme de vie du pays, à laquelle elle s'apprend, & fait si bien, que sa premiere nourriture luy semble par apres plus estrange, quand il luy faut reuenir. Ce que i'ay experimenté en moy-mesme, depuis mon retour de ces pays là: car ie n'eusse désiré autre chose, que le ris de la Cochinchine, duquel ie me trouuois mieux, que de tout ce qu'on me pouuoit presenter icy.

Quand aux Medecins, & à leur façon de traiter les malades, i'ay à dire qu'il y en a grand nombre, tant Portugais, que naturels du pays.

Et on voit souvent que beaucoup de maladies incogneues, & sans remedes aux Medecins d'Europe, ont esté decouvertes, & aisement gueries par ceux du pays. Et telle fois arrive que les Medecins Portugais, auront abandonné vn malade, le tenant pour expedie, qu'il sera aisement gueri par vn Medecin du pays, si on vient à l'appeller.

La methode que tiennent ceux-cy est, qu'entrez qu'ils sont dans la chambre de leurs malades, ils s'arrestent quelque temps aupres de leur list, pour se rasseoir de l'emotion, qu'ils ont contracte en venant. Puis ils luy tastent le pouls avec vne grande attention, & circonspection: Apres cela ils luy disent, vous avez telle maladie; & si le mal est incurable, ils luy diront sincerement, ie n'ay point de medecine pour ce mal, qui est vn signe que le malade n'en peut réchapper. Que s'ils iugent que la maladie soit telle, qu'elle se puisse guerir par leurs remedes, ils vous diront, i'ay dequoy vous guerir, & en tel temps, qu'ils disent, ie vous mettray sur pié. Sur cela ils conuiennent du salaire qu'aura le Medecin en cas que le malade guerisse, lequel ils mesurent & proportionnent à la qualité & grandeur de la maladie, & telle fois arrivera qu'ils en passeront vn contract entre eux. Apres ce-

Ja le Medecin compose luy mesme la Medecine, sans recourir aux Apotiquaires, aussi n'y en a il point, ce qu'ils font de peur de manifester le secret de leurs remedes, qu'ils cachent tant qu'ils peuvent, en partie aussi pour ce qu'ils ne s'osent pas fier à personne des ingrediens qu'ils prescrivent. Si le malade recouvre sa sante au temps prefix dans le marche, comme il arrive ordinairement, il est obligé de donner le prix dont ils s'estoient accordez par ensemble: si aussi il ne se guerit, le Medecin perd & sa peine, & sa medecine.

Les Medecines qu'ils donnent à leurs malades, ne sont pas comme les nostres qui donnent du degoust, ramollissent, & laschent le ventre, mais sont aussi agreables que le portage, & sont avec cela nourrissantes, sans qu'il soit besoin, de prendre d'autre aliment. D'où vient qu'ils en donnent plusieurs fois le jour au malade, comme nous ferions des bouillons de temps en temps. Et ces Medecines n'alterent point la nature, mais aydent seulement les fonctions ordinaires, desseichant les humeurs peccantes, sans travailler le malade aucunement. Il se presente icy une chose digne d'estre rapportee, en cet endroit. Vn Portugais tombé malade, fit appeller des medecins d'Europe, qui apres l'avoir traité

traitté quelque temps le laisserent pour mort, sans le retourner voir. On appelle vn Medecin du pays, qui luy promet de le guerir dans certain temps, luy recommandant tres estroitement que durant qu'il le traitteroit, il s'abstint des femmes, ou autrement que c'estoit fait de luy, & qu'il ne voyoit aucun remede en sa Medecine pour le pouuoir guerir, & le tirer du danger ou il estoit, qu'a ceste condition. Ils arrestent leur marché le Medecin se fait fort de le guerir au bout de trente iours. Le malade prend la Medecine qu'il luy auoit ordonné, & dans peu de iours se trouua si bien remis, qu'il n'apprehende nullement de faire ce que le Medecin luy auoit si expressement defendu. La dessus le Medecin vint visiter son malade, & du changement qu'il remarqua au pouls, s'apperçoit bien de son incontinence, & l'aduertit de se disposer à la mort, parce qu'il estoit hors de tout espoir & qu'il ne sçauoit plus aucun remede pour luy fauuer la vie. Que cepedant il nelaiassst pas de luy payer l'argent, qui luy estoit deu par le marché, & que s'il mouroit ce n'estoit point sa faute. On plaida l'affaire, arrest donné, que le malade payeroit le Medecin, sur quoy il se mourust.

Ils ont encore l'usage de la saignée, mais

E

ils espargnent vn peu plus le sang qu'on ne fait en Europe, & ils ne se seruent point de lancettes communes: mais ils ont plusieurs plumes d'oye, dans lesquelles ils agencent de petites piéces de porcellaine fort aiguës, & faites en forme de dents de scie, les vnes plus grandes les autres plus petites. Et quand il est question d'esuenter la veine, ils appliquent vne de ces plumes, qui soit porportionnée à sa grandeur, & donnants dessus vn petit coup du doigt, ils ouurent la veine, la porcellaine n'y entrant qu'autant que besoin est. Mais ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant tiré du sang suffisamment, ils n'ont que faire ny de bande, ny de compresse, ny de ligature quelconque: mais mouillants le poulce avec de la salive, ils le pressent sur l'ouverture, & font reuenir la chair en sa place, le sang s'arreste tout soudain, & la playe se referme. Ce que j'attribue à leur façon d'ouurer avec la porcellaine endantée, qui fait que la veine se rejoint & reprend plus aisement.

Ils ne manquent pas de Chirurgiens, qui ont de merueilleux secrets. Je n'en veux donner autre preuue, que ce qu'ils ont pratiqué sur moy mesme, & sur vn de nos freres mon compagnon. Estant tombé d'vn lieu fort

haut, j'allay donner de l'estomach contre vn quartier de pierre, aussi tost ie commence à ietter le sang par la bouche, & mesme la poitrine m'en demeura entamée. La dessus on me donne quelques remedes à nostre mode d'europe, sans que j'en ressentisse aucun allègement. Mais arriue à ces entre-faites vn Chirurgien du pays, qui prist quantité d'une certaine herbe, semblable à la Mercurialle, & en faisant vn emplastre, me l'appliqua sur l'estomach, puis il fit bouillir de ceste herbe avec de l'eau, pour m'en faire boire, & m'en fit encore manger de toute crüe, & dans peu de iours me voila gueri parfaitement. Pour en faire moy mesme l'experience de nouveau, ie fis rompre la iambe à vne poule en diuers endroits, & apres faisant vne emplastre de ceste herbe, ie la fis appliquer sur les ruptures de la iambe, & en peu de iours elle fut remise saine & entiere.

Vn Scorpion auoit mordu au col vn de nos freres, que j'auois pour compaignon, qui est vne morsure mortelle en ce Royaume, aussi, tout incontinent la gorge luy enfla, & nous estions pour luy donner l'Extreme-Onction, quand on appelle vn Chirurgien, lequel fit sur l'heure cuire vne potée de ris avec de l'eau simple. Et puis mettant le pot aux piez de

nostre frere, il l'envelopa de ses draps à ce que la vapeur, & fumee chaude ne se perdit pas. D'où s'ensuiuit qu'aussi tost qu'elle fut montée iusques au lieu de la morsure, ce bon frere sentit la douleur s'allegger, sa gorge se desenfia, & se trouua aussi gaillard, que si iamais il n'eust eu aucun mal.

On pourroit adiouter plusieurs autres choses semblables : mais ie diray seulement que les medicaments ont bien plus de force en ces quartiers là, qu'ils n'en ont icy. Et ie peux dire en particulier, que i'apportoys avec moy de la rhubarbe, dans vn petit baril, qui estoit de la plus excellente qui fut, quand i'arriuai en Europe apres deux ans de voyage, ie trouuai ma rhubarbe si changée, que ie ne la cognoissois plus, tant les simples perdent de leur vertu au transport de ces pays là, aux nostres.

CHAPITRE VI.

DU GOUVERNEMENT POLITIQUE, & Civil, des Cochinchinois.

I'En diray briefuement ce qui suffit, pour en estre instruit succinctement. Parce que si ie

se voulois d'aduire bien au long, en m'estendant par trop, ie m'esloignerois du dessein que i'ay pris en ce mien court narré. En general leur Gouvernement à quelque chose de celuy, qui est garde au Japon, & de celuy de la Chine. Et pourtant comme les Japonois prisent beaucoup plus les armes que les sciences, tout au contraire des Chinois, qui font vn estat nompareil des sciences, sans tenir beaucoup de conte des armes. Les Cochinchinois ne s'esloignants pas tout à fait des vns, pour prendre le party des autres, tiennent le milieu, & portent esgalement l'esprit de leurs peuples, à s'affectionner aux armes, & aux sciences selon les occasions. A cest effet ils recompensent, & esleuent aux charges, & dignitez du Royaume, tantost les Docteurs tantost les soldats, preferants & postposants tantost ceux-cy, tantost ceux-la, selon qu'il leur semble estre pour le mieux.

La Cochinchine a bon nombre d'Vniuersitez, dans lesquelles il y a des lecteurs des escoles, & des degrez ausquels on monte par voye d'examens, ainsi qu'il se pratique dans la Chine, enseignant les mesmes sciences, se seruants de mesmes liures, & Autheurs sçauoir du Zinfu, ou Confus, ainsi que parlent les Portugais. Autheur d'aussi sublime,

& profonde doctrine, & autorité chez eux, comme seroit parmy nous Aristote, & en effet il est plus ancien. Ces liures sont pleins d'erudition, de rares histoires, de graues sentences, de prouerbes, & choses semblables, toutes concernant les bonnes mœurs, comme seroient entre nous Seneque, Caton, & Cicéron. Il se passe plusieurs années deuant que de pouuoir apprendre la propriété de la phrase, caracteres, & hieroglyphes, avec lesquels ils sont escrits. La piece cependant dont ils font plus grand cas, & qu'ils ont en plus grande estime, c'est la Philosophie morale comprenant l'Ethique, l'Oeconomique, & Politique. Et c'est vne chose fort belle à voir & entendre quand ils estudient dans leurs salles, lisants & prononçants leurs leçons à haute voix, en maniere de chant. Ce qu'ils font pour s'accoustumer, & habituer à donner à chasque parole son propre accent, dont ils ont grand nombre, & avec lesquels ils signifient plusieurs choses, & fort diuerses, d'ou il appert que pour pouuoir s'entretenir avec eux, la est de besoin de sçauoir les principes de la Musique, & du Contrepoint.

Le langage qu'ils parlent ordinairement, est bien diuers de celuy, avec lequel ils enseignent, & qu'ils lisent en leurs estudes, & au-

quel sont escrits leurs liures. Comme encore parmi nous, autre est nostre langue vulgaire, qui nous est commune à tous, autre la Latine qui n'a son cours, que dans l'Escole. En quoy ils different des Chinois, lesquels s'ils sont ou lettrez ou nobles, ne parlent iamais qu'un mesme langage, qu'ils appellent des Mandarins, c'est à dire des Docteurs, Iuges & Gouverneurs. Et les caracteres dont ils se seruent pour escrire comme aussi pour imprimer leurs liures, passent le nombre de quatre vingt-mille tous differentes les vns des autres. C'est pourquoy les Peres de la Compagnie de Iesvs, demeurent les huit, & bien souuent dix années en l'estude de ces liures, deuant que de s'en rendre maistres, & deuenir capables de traiter avec eux. Mais les Cochinchinois ont reduit ceste grande multitude de caracteres, au nombre de trois mille tout au plus, dont ils se seruent ordinairement pour coucher leurs discours, leurs lettres, leurs suppliques, memoriaux, & autres telles choses, qui ne regardent point les liures imprimez, qui de necessité doiuent estre composez en caracteres Chinois. Les Japonois ont esté encore plus ingenieux, lesquels encore bien qu'ils taschent en tout ce qui concerne les liures escrits, & imprimez, de se conformer aux

Chinois, ont si bien fait cependant, que pour ce qui concerne l'estat des affaires ordinaires, ils ont inuenté quarante huiet lettres par la combinaison desquelles ils expriment, & declarent tout ce qu'ils veulent, ne plus ne moins que nous autres avec nostre A, B, C. Cependant avec tout cela les caracteres Chinois, sont encore en telle estime dans le Iapon, que ces quarante huiet lettres, quoy que plus commodés pour exprimer leurs pensées sont peu prisées à comparaison, tellement que par mespris on les appelle lettres de femmes.

Ceste belle, & tout à fait ingenieuse inuention de l'Imprimerie fût pratiquée en la Chine & Cochinchine, deuant que nous en eussions cognoissance en nostre Europe, encore bien que ce ne soit, avec tant de perfection. Pour autant qu'ils ne ioignent pas les lettres, avec les lettres, ou caracteres, avec caracteres: mais avec vn poinçon ou burin ils grauent, & taillent sur vne planche leurs formes, tout de mesme qu'ils les veulent imprimer dans leurs liures. Puis ils appliquent leur papier sur ceste table ainsi grauée, & entaillée, & le mettent sous la presse, tout de la mesme façon qu'on fait encore en Europe, quand on imprime sur vne lame de cuiure, ou autre chose semblable.

Outre ces liures que nous auons dit qu'à

traient de la morale, ils en ont encore d'autres contenant, ainsi qu'ils parlent, des traites des choses sacrées, comme seroit de la creation, & commencement du monde, des ames raisonnables, des demons, des idoles, & de leurs diuerfes sectes, ces liures s'appellent d'eux *Sayc, Kim*, à la difference des autres profanes qu'ils nomment *Sayc, Chiu*. Nous parlerons de la doctrine sacrée, qui est comprise en ces liures en la seconde partie de ceste relation, ou le discours en sera plus à propos.

Bien que le langage des Cochinchinois, soit en cela semblable, à celui des Chinois, que comme eux, ils ne se seruent que de paroles d'une syllabe proferées, & prononcées avec diuersité de tons, & accents, si est-ce qu'ils different grandement en ce que les Cochinchinois sont en outre plus feconds, & abondans en voyelles, & partant plus doux, & plus agreables : plus riches en accents, & en tons, & partant plus melodieux & harmonieux. De façon qu'ils ont l'oreille née à la Musique, & propre pour distinguer la variété des tons, & des accents.

La langue Cochinchinoise, à mon sentiment, est la plus facile de toutes, parce qu'elle n'a ny coniugaisons de verbes, ny declinaisons de noms : mais avec vne seule voix ou

parole, y adioustant vn aduerbe ou pronom, elle fait cognoistre le temps passé, present ou futur, le nombre singulier, ou plurier, & supplée en somme à tous les mœurs, & à tous les temps, & à toutes les personnes, comme aussi à la diuersité, tant des nombres que des cas. Par exemple ce mot, Avoir, qui en langue Cochinchinoise, s'exprime par celuy de Co, sans autre variation, qui adioustant vn pronom, seruira à tous vsages, & ainsi ce que nous dirions en coniugant, j'ay, tu as, il a. Eux se contentants du pronom, sans varier le verbe, diroient, le auoir, tu auoir, luy auoir. De mesme maniere pour supplier la diuersité des temps, ils diroient au present, ie maintenant auoir, pour le passé, ie desia auoir, pour le futur ie apres, ou à l'aduenir auoir, & ainsi de l'un à l'autre, sans iamais chager leur Co. D'ou il est aisé à voir combien ceste langue se peut apprendre aisement, comme en effet en six mois que i'y fus, i'en appris autant qu'il m'en falloit pour traiter avec eux, & mesme entendre leurs confessions, quoy que ie n'en eusse vne si parfaite cognoissance: car à dire le vray, pour s'y rendre excellent, il faudroit bien quatre ans entiers.

Mais pour reprendre le fil de mon histoire, ie disois que la coustume des Cochinchinois

estoit de ne faire pas seulement grand cas des hommes de lettres, recompensants leur grand sçauoir, en les esleuant à de hauts, & honorables degres de dignité, leur assignants de bonnes rentes, & appointements : Mais qu'ils auoient encore en singuliere estime les personnes de courage, valeureuses, & excellentes aux armes. Ils s'y gouuernent cependant tout d'une autre façon, qu'on n'a pas accoustumé de faire icy. Car au lieu de donner à leurs grands, & genereux Capitaines, comme on fait en ce pays vne terre, vn Conté, vn Marquisat, pour recognoistre leurs merites. Eux les recompensent, en leur sousmettants, tant de personnes, & vn nombre determiné de sujets & vassaux du Roy mesme, lesquels en quelque lieu du Royaume qu'ils soient, sont obligez de recognoistre pour leur Seigneur, celuy à qui le Roy les a donnez, avec obligation de le seruir de leurs armes, en tous les rencontres, où il en auroit besoin, comme aussi de luy payer tous les devoirs, qu'ils souloient auparauant payer au Roy mesme. Et ainsi au lieu que nous disons, vn tel est Seigneur de telle place, Conte ou Marquis de tel lieu. Eux disent, celuy-cy est vn personnage de cinq cens hommes, cet autre de mille: le Roy a accru le nombre de cestuy-cy

d'autre mille, de celuy la de deux mille, augmentant de beaucoup leur grandeur, dignités, richesses, & commoditez, en leurs donnant de nouveaux vassaux. De leurs guerres nous en parlerons au chapitre suiuant. Reste à present de dire quelque chose plus digne d'estre sçeuë, touchant leur gouuernement civil. Premièrement ils expedient les affaires plus promptement, ainsi qu'on fait dans les armées, & comme on dit *more belli*, que nō pas dans les longueurs du barreau par voye de Iuges, Notaires, & Procureurs, avec toutes leurs procedures. Les Vice-Roys, & Gouverneurs des Prouinces suppleants à tous ces offices, lesquels donnent tous les iours Audience publique, quatre heures durant par chascun iour, dans vne belle, & grande court, au dedans de leurs propres Palais, deux heures le matin, & deux heures de releuée. La s'en vont tous ceux qui ont procez, représenter leurs pretensions, & leurs plaintes, & le Vice-Roy ou Gouverneur appuyé sur vne fenestre entend les griefs de chascun l'un apres l'autre. Et d'autant que ces Gouverneurs sont pour l'ordinaire, personnes de bon iugement, bien entendus, & experimentez dans les affaires, questionnants les parties à propos, & remarquants principalement, le sentiment des

Assistants, qu'ils coniecturent de leur con-
tenance, & de l'approbation dont ils favori-
sent, ou le demandeur, ou le defendeur, ils
rencontrent aisement la verité de l'affaire, &
sur le champ, sans autre delay prononcent la
sentence à haute voix, qu'on execute aussi-
tost sans appel, ou autre forme de proces, soit
qu'elle soit de mort, ou de bannissement, ou
de fouet, ou d'amende pecuniaire: chastians
le delit de chascun selon les peines portées
par les loix.

Les crimes dont ils s'accusent pour l'ordi-
naire, & qui se chastient severement parmy
eux sont en grand nombre. Mais sur tout ils
punissent avec tout plein de rigueur, les faus-
saires, les larrons, & adulteres. Quand les pre-
miers se trouuent convaincus d'avoir chargé
quelqu'un à faux, d'un crime dont il n'est pas
coupable, il est condamné sans mercy, à subir
le supplice qu'auroit mérité l'autre, s'il avoit
fait ce dont on l'accuse. Et si le crime
qu'on luy mettoit sus, demandoit la mort, ce-
luy qui luy a imposé à tort, sera mis à mort.
Et de verité la pratique fait voir que cette fa-
çon de juger est bien la meilleure, pour tirer
la cognoissance certaine d'une verité. Les
larrons sont chastiez à proportion de leur lar-
recins: car s'ils ont desrobé quelque chose

notable, on leurs coupe la teste, si vne chose de moindre consequence, comme par exemple vne poule on leur conpe vn doigt de la main, pour la premiere fois, s'ils y retournent, on leur en coupe vn autre, s'ils y sont surpris, pour la troisieme on leur couppe l'oreille, si pour la quatrieme le col.

Les adulteres tant hommes que femmes indifferamment, pour chastiment de leur crime sont exposez aux Elephants, qui les tuent en la maniere qui s'ensuit. On conduit le criminel hors de la ville dans vne plaine, & en presence d'une infinité de personnes, qui y sont accourués, on le met au milieu de la place poings & piez liez proche d'un Elephant, auquel on lit la sentence de celuy qui doit estre supplicié, à ce qu'il l'execute de point en point. Et dont voicy l'ordre. Premièrement qu'il le faisisse, l'empoigne, & l'estreigne avec la trompe, & le tienne ainsi suspendu en l'air le monstrant à tout le monde, puis qu'il le iette en haut avec violence, attendant à le recevoir sur la pointe de ses dents, à ce que tombant de roideur, emporté de son poids, il s'y enferme, & que tout d'un mesme coup il le rejette contre terre, & qu'en fin il le foule & pestrisse aux piez. Ce que fait l'Elephant sans y manquer d'un seul petit point, au grand

estonnement, & terreur de tous ceux, qui y sont presens, qui du supplice qu'ils voyent endurer à autrui, aprennent la fidelité qui se doit garder entre personnes mariées.

Il ne sera point hors de propos puisque nous sommes sur le discours des mariages, d'en dire icy quelques particularitez, avant que fermer ce chapitre. Il ne s'est iamaïs veu que les Cochinchinois, quoy que gentils ayent contracté des mariages dans les degrez qui sôt defendus par les loix diuines, & naturelles ny aussi peu dans le premier degré de la ligne collateralle de freres & sœurs. Es autres degrez le mariage est permis, à qui que ce soit moyennant qu'il n'ayt qu'une femme. Bien est vray que les plus riches, à tiltre de grandeur, & de liberalité, ont coustume d'avoir plusieurs concubines, taxants d'avarice & taquinerie ceux, qui n'en nourrissent autant que leurs rentes le peuvent permettre commodement. Celles cy s'appellent seconde troisieme, quatrieme femme, selon l'ordre de chacune, qui sont toutes suiivantes de la premiere, qui est estimée, & est veritablement & réellement leur femme, & c'est à elle de choisir les autres à sa fantaisie, & les donner à son mary. Leurs mariages ne sont pas pourtant indissolubles, les loix de la

Cochinchine permettant le divorce , quoy que non pas simplement à la seule volonté & plaisir de l'une, ou l'autre partie. Estant nécessaire pour cet effet , qu'ils prouvent premierement ce pourquoy ils se veulent quitter, y ayant plusieurs crimes determinez, lesquels estant bien auerez, il est loisible de se retirer du premier mariage , pour en contracter vn autre de nouveau. Ce sont les maris qui portent le doüaire , lesquels aussi quittent leur propre maison, pour aller demeurer en celle de leurs femmes , des moyens desquelles ils sont entretenus, n'y ayant qu'elles qui mesnagent seules toutes les affaires de la maison, portants le fais du gouvernement de la famille, tandis que le mary se tient au logis , sans rien faire, & sans se mettre en peine, s'il y a vn seul denier , se contentant d'estre pourueu de ce qui luy fait besoin pour sa table , & pour se couvrir.

CHAPITRE VII.

DES FORCES DV ROY DE LA
*Cochinchine, & des guerres qu'il à dans
son Royaume.*

La este dict des le commencement de ceste
histoire, que la Cochinchine estoit vne
Prouince desmembrée du grand Royaume
du Tunchim, que s'vsurpa iniustement le
grand Pere du Prince qui regne aujourd'uy,
qui en ayant eu le gouvernement, se rebella
contre le Roy du Tunchim. A quoy faire
il ne se trouua pas peu enhardy, quand il se
vit muni en bien peu de temps de diuerses pie-
ces d'artillerie, recouertes, & recueillies du
naufage, & debris de plusieurs nauires, &
galeons, tant Portugais que Hollandois con-
tre ses escueils, lesquelles furent peschées de
ceux du pays, dont il s'envoit encore aujour-
d'huy, dans le seul palais du Roy, bien soixan-
te pieces, & des plus grandes. Les Cochin-
chinois s'estant rendus si adroits & experi-
mentez à les manier, qu'ils surpassent en cela
les Europeans mesmes, aussi ne faisoient il,

F

quasi autre chose, que tirer tous les iours au blanc dont ils deuinrent si fiers, & si glorieux, & telle fut l'opinion qu'ils conceurent de leur valeur, que soudain qu'ils voyoient aborder à leurs ports les nauires de nostre Europe, aussi tost les canoniers du Roy se presentoient pour les deffier, mais les nôtres cognoissants desia qu'ils ne leur estoient pas comparables, esquiuoient tant qu'ils pouuoient ceste lice, sçachants tres-bien par experience, qu'il sont plus asseurez de donner, ou ils veulent avec leur artillerie, que d'autres ne feroient pas avec vne Arquebuzé, qui est vn baston, duquel ils s'aident encore fort bien pour autant qu'ils sortent à toutes heures à la campagne à grandes bandes, pour s'exercer & accoustumer à bien tirer. Ce qui ayda encore beaucoup à le faire resoudre à ceste reuolte, & à le bander contre son Prince fut de se voir cent galeres & dauantage, au moyen desquelles s'estant rendu puissant sur mer, comme il l'estoit desia sur la terre, à raison de son artillerie, il luy fut ayse de conduire à chef son dessein & entreprise contre le Roy du Tunchim son Seigneur. Ioint que le commerce continuel avec les Iaponois, auoit apporté dans le pays vne grande quantité de coutelas ou cimeterres, de la façon de

Japon, dont la trempe est tres excellente. Davantage le pays luy fournissoit grand nombre de cheuaux, lesquels encore que petits, sont toutefois bons & genereux, & sur lesquels ils combattent avec des dards, en quoy ils ne cessent de s'exercer tous les iours. La puissance de ce Roy est telle que quand bon luy semblera, il pourra mettre sur pié quatre vingt-mille combattants. Avec tout cela cependant, il ne laisse pas de craindre tousiours le Roy du Tunchim, dont les forces sont quatre-fois plus grandes. Aussi pour demeurer d'accord, & se tenir en bone intelligence avec luy, il luy paye vn tribut de tout ce qui se peut tirer de son Royaume, pour la commodité de celuy du Tunchim, & particulierement d'or, d'argent, & de ris, luy fournissant en outre des ais, & autre bois pour bastir des galeres. Et le seul sujet qui le fit résoudre de faire ligue, avec le fils du desunt Roy, qui a aujourd'huy le Gouvernement de la derniere Prouince du Tunchim, qui touche la Chine, fut que celuy-cy demeurant vainqueur, & se faisant maistre de tout le Tunchim, la Cochinchine demeureroit deschargée de son tribut.

Or pour mieux entendre ce qui en est, il faut sçauoir que du temps que i'estois en la

Cochinchine, ce n'estoit pas le fils du feu Roy du Tunchim, qui prist possession du Royaume, mais son Oncle, des mains duquel ce ieune Prince se desroba pour sauuer sa vie, & se refugia dans la derniere Prouince du Royaume, qui confine à la Chine. Ou ayant esté recogneu pour ce qu'il estoit, sçauoir est fils du Roy defunt, ces peuples le choisirent pour leur Prince, & par son bon gouuernement, il auoit desia si biē gaigné les cœurs, que le Roy du Tunchim, son oncle entra en de tres grandes apprehensions, qu'il ne se ligua avec le Roy de la Cochinchine, qui possedoit l'autre bout de ses terres, pour l'enfermer entre eux, & deposseder du Royaume qu'il s'estoit iniustement vlsuré. Sur ces defiances il continua tous les ans de leuer vne grosse, & puissante armée, pour aller contre ce Prince, & le defaire, mais ce fut tousiours en vain. Car son armée ayant à marcher par necessité durant cinq ou six iournées, par des chemins ou ne se rencontroit autre eau, à boire que de certains fleues, qui descendoient du pays de l'ennemy. L'armée trouua que l'eau en estoit empoisonnée par les gens du Prince, avec vne certaine herbe. Si bien que venants à en boire hommes & cheuaux mouroient, dont force luy fut de se retirer, ayant fait vne grande

despense, & pris bien de la peine sans effet.

La discipline militaire, & la façon de se gouverner en guerre, est presque la mesme qu'en Europe. Ils gardent les mesmes ordres à dresser leurs etquadrons, aller aux escarmouches, à l'assaut, & faire les retraits. Et ce Roy a d'ordinaire la guerre en deux endroits de son Royaume. Pourceque premierement, il faut qu'il se tienne tousiours sur la defenſive du costé du Roy du Tunchim, lequel comme nous disions le menace incessamment, & luy donne tousiours quelque attaque sur les confins. C'est pourquoy le Roy de la Cochinchine fait sa demeure, en Sinuua derniere Prouincine de son Royaume, pour se tenir plus prest à porter ses forces sur la frontiere du Tunchim, qui est l'entrée d'une Prouince fort puissante, & qui d'ordinaire est pourueue de Gouverneurs de longue experience, & bien entendus au fait de la guerre.

Il est en second lieu tousiours en alarme du costé d'Occident, au dernier endroit de son Royaume dit *Renram*, contre le Roy de Chiampa les efforts, duquel il repousse bien aisement, pour n'estre si puissant que luy & n'y a besoin d'autres forces, que de celles de la Prouince mesme: le Gouverneur avec ses soldats suffisants pour la defendre.

En outre il est en de continuels armemens, & levées de gens pour le secours du Roy de Cambogia, qui a espousé vne sienne fille naturelle, luy fournissant des galeres, & des gens contre le Roy de Siam. Si bien que de tous costez aussi bien par mer que par terre se fait retentir le nom glorieux, & la reputation des armes des Cochinchinois.

En mer ils font la guerre sur des galeres, comme il a esté dit, chascune desquelles à ses piéces de canon, & est bien fournie de mousqueterie. Et ne trouuera-on point tant estrange, d'entendre que le Roy de la Cochinchine, à tousiours plus de cent galeres, bien équipées, & en bon ordre, quand on sçaura en quelle sorte, il y pouruoit.

On doit donc sçauoir que les Cochinchinois, n'ont pas la coustume d'auoir des chiormes de delinquants ou autres forçats, sur leurs galeres. Mais quand ils sont pour se mettre actuellement sur mer pour combattre, ou pour quelque autre sujet, à l'heure ils les fournissent d'autant de gens, qu'il faut en la maniere qui suit. On fait sortir sourdement force Sergeants, & Commissaires, qui à mesme tēps, sans qu'on y pense, vont partout le Royaume, & avec des mandemens qu'ils ont du Roy mettent aussi tost la main, sur le collet, & se fai-

fissent de tout autāt de personnes qu'ils trou-
uent propres à manier la rame , & les meinent
indifferement aux galeres, n'estoit qu'a raison
de leur extraction noble, ou pourquelque au-
tre consideration, ils en fussent exempts, & pri-
uilegiez. Et ne faut pas penser que cela soit si
difficile qu'on se l'imagine d'abord, d'autant
que premierement ils sont aussi bien traittez
dans les galeres qu'autre part, & mieux payez.
De plus leurs femmes, & enfans, & toute leur
famille est entretenue aux despens du Roy, de
tout ce qui leur est necessaire, selon leur con-
dition, & qualite, pour tout le temps que
leurs maris, sont absents de leurs propres mai-
sons. Et ces personnes ne seruent pas seule-
ment pour ramer, mais encore pour en venir
aux mains, quand il en est question, & com-
battent valeureusement. A cet effet on donne
à chascun son arquebuse, ou mousquet, avec
des dards, coutelas ou cimeterres: & comme
les Cochinchinois ne se feignent point, sont
hardis, & valeureux à l'abord, & aux aproches
avec leurs rames, mousquets, & iavelots, ils
ne le sont pas moins au choc, & à la meslée,
où ils font de rares preuues de leur valeur.
Leurs galeres ne sont, ny si grandes, ny par-
ticulierement si larges, que les nostres. mais
elles sont si lestes, & si bien releuees d'or &

d'argent, qu'il les fait extrêmement beau voir. La prouë nommement qu'ils tiennent estre le lieu plus honorable est toute d'or. C'est la place du Capitaine, & des personnes plus considerables, & la raison qu'ils en donnent, est celle-cy, que le Capitaine se deuant tousiours trouuer le premier aux occasions qu'il est bié raisonnable qu'à ceste fin, il soit en teste, & au lieu le plus hazardeux de la galere.

Entre autres armes defensives, dont ils se seruent aux combats sont certains petits boucliers ou rondaches en forme d'ouale, toutes creuses, & de telle hauteur, que commodement elles peuuent couvrir tout vn homme, & si legeres qu'ils s'en seruent sans peine, & sans en estre aucunement incommodez. Sert aussi grandement, pour la deffense des villes de ce Royaume, leur façon de bastir les maisons, qui n'estants que d'ais, & appuyées seulement sur des colonnes de bois, comme nous auons dit, s'il arriue que l'ennemy vienne avec tant de forces, qu'ils se resoluent à ne point tenir contre luy. Chascun prend son petit menalge, & s'en court refugier aux montaignes, mettants le feu à leurs maisons, & n'y laissant autre chose que les restes d'un lamentable incendie. Si bien que ne demeurant rien ou les ennemys se puissent fortifier,

& maintenir, ils sont contraints de se retirer, dans leurs pays : & eux retournants dans leur terre, rebâtissent d'autres maisons, en fort peu de temps, & remettent la ville tout de nouveau comme elle estoit auparavant.

CHAPITRE VIII.

DU COMMERCE ET DES PORTS DE *Mer de la Cochinchine.*

LA Cochinchine estant si abondante, comme nous auons dit cy-deuant, en toutes sortes de commoditez pour la vie humaine. Ce la fait que son peuple se montre moins curieux, & enclin à voyager ailleurs, pour y trafiquer, aussi ne font ils iamais leurs voyages sur mer si longs qu'ils perdent de veüe, les costes & riuages de leur chere, & bien aymee patrie. Ils sont nonobstant fort faciles à donner entrée en leurs ports aux estrangers, & prennent vn singulier plaisir à voir qu'on vienne, pour trafiquer en leur terre non seulement des Royaumes, & Prouinces voisines, mais aussi des pays plus reculez. A ce sujet ils ne leur est pas besoin d'vser de grâds artifices, les estrangers y estants suffisamment allechez par

la fertilité du pays, & portez par le desir des richesses qui y regorgent. Et pource non seulement ceux du Tunchim, de Cambogia, de Cinceos, & autres lieux voisins, s'y transportent: mais encore on y voit arriuer tous les iours des Marchands des contrées, les plus esloignées, comme de la Chine, de Macao, du Japon, Manille, & Malacca, portants tous de l'argent en la Cochinchine pour en rapporter des marchandises du pays. Lesquelles ne s'achètent point, mais s'eschangent avec le mesme argent qui se debite comme marchandise, rehaussant ou diminuant de prix, selon qu'il y en a en plus grande, ou en moindre quantité, ne plus ne moins que la soye, & les autres denrées.

La monoye dont on achete toutes choses est de leton, & toute de mesme valeur comme seroit d'environ vn double, dont les cinq cens feroient vn escu, ceste monoye est parfaicte-ment ronde, empreinte & marquee du coing, & des armes du Roy, & chascue piece est percée au beau mitan, par ou elles s'enfilent par milliers, chascue liasse ou cordon valant deux escus.

Les Chinois & Iaponois sont ceux qui font le principal negoce de la Cochinchine en vne foire, qui s'assemble tous les ans en vn de ses

ports, & dure environ quatre mois. Ceux-la y apportent sur leurs ioncs, la valeur de quatre ou cinq millions en argent: & ceux cy sur certains vaisseaux qu'ils nomen des sommes vne infinité de soyes fines, avec d'autres marchandises propres de leurs pays. Le Roy tire vn gros reuenu de ceste foire pour les daces & imposts qu'il y met, & tout le pays en reçoit vn gain indicible. Et comme d'vn costé les Cochinchinois n'ont nulle sorte d'ouurages, & manufactures, pour ne s'adonner aux arts mechaniques dans l'oyssiueté, ou les plonge l'abondance, & fertilité du pays: & que d'ailleurs ils se prennent aisement des curiositez, qui viennent des autres endroits, il arriue de la qu'ils les prisent beaucoup, & qu'en faisant estat ils les veulent acheter à quelque prix que ce soit, & n'espargnent pas l'argent pour auoir des choses, qui de soy ne sont pas de grād prix, comme par exemple des peignes, des aiguilles, des bracelets, des pendants d'oreille de verre, & d'autres babioles, & mesnage de femmes. Et me souuiens d'vn Portugais, qui ayant apporté de Macao en la Cochinchine, vne boette pleine d'aiguilles, qui ne luy pouuoit auoir cousté plus de trente ducats, en gaigna plus de mille, vendant vne reale la piece en la Cochinchine, ce qui ne luy auoit pas cousté vn

double à Macao. En fin ils achètent à l'enuy l'un de l'autre, tout ce qu'ils voyent pourueu qu'il soit nouveau & vienne de loing, à quoy ils déboursent l'argent sans difficulté. Ils sont desirieux à toute reste de nos chapeaux, de nos bonnets, ceinturons, chemises, & de tous nos autres habits, pour estre grandement diuers des leurs. Mais sur tout ils prisent bien fort le corail.

Quant aux ports c'est asseurement chose digne d'admiration, qu'en l'espace d'un peu plus de cent lieues, on y en conte plus de soixante tous lieux propres pour aborder, & prendre terre. Ce qui vient de ce qu'il y a en ces riuages plusieurs grands bras de mer. Le plus beau port ou arriuent tous les estrangers, & ou se fait cette si renommée foire dont nous auons parlé, est celuy de la Prouinde Cacciam. On y entre par deux embouchures de mer. L'une s'appelle Pulluciam-bello, & l'autre Turon. Les embouchures sont distantes trois ou quatre lieues, l'une de l'autre, par lesquelles apres que la Mer ainsi diuisée en deux bras, s'est estendue sept ou huit lieues dans la terre, faisant comme deux fleues tousiours separez, elle se reioint enfin, & iette dans vn grand fleue, ou se rendent

pareillement tous les vaisseaux qui y entrent des deux costez.

Le Roy de la Cochinchine permit autres fois aux Iaponois, & Chinois, de se choisir la vn lieu & place commode pour s'y bastir vne ville, pour plus grande ayllance de la foire dont nous auons parlé. Ceste ville s'appelle Faifo, laquelle est si grande qu'on peut bien dire qu'il y en a deux, l'vne des Chinois, l'autre des Iaponois. Chascun ayant pris leur quartier à part, & leurs Gouverneurs separez, & viuants à leur mode : les Chinois selon les lois & coustumes particulieres de la Chine : & les Iaponois selon les leurs.

Et d'autant que comme nous auons dit, le Roy de la Cochinchine n'en refuse point l'entrée à pas vne nation, la laissant libre & ouverte à toute sorte d'estrangers, les Hollâdois y estoient venus, aussi bien que les autres avec leurs nauires chargez de force marchandises. C'est pourquoy les Portugais de Macao prirent dessein de depescher vn Ambassadeur vers le Roy, qui au nom de tous le supplia, que les Hollandois comme leurs ennemis iurez fussent exclus de la Cochinchine. A quoy fut employé vn braue Capitaine nommé Ferdinand de Costa, qui en vint heureusement à bout, quoy que non sans

beaucoup de difficulté. Car il fit tant que le Roy defendit par Edit aux Hollandois, de s'approcher de terres de son obeyssance, sur peine de la vie. Mais comme ceux de Macao apprehenderent, que cet Edit fut mal gardé, ils s'avisèrent d'envoyer vne nouvelle ambassade à la Cochinchine, afin d'en obtenir la confirmation, & chargerent leurs deputez de faire entendre au Roy, qu'il y alloit de son interest, & que si il n'y pouruoit, il y auoit à craindre, que les Hollandois avec le temps comme fort accorts, & rusez, qu'ils sôt, ne s'essayassent d'entrahir vne partie du Royaume de la Cochinchine, ainsi qu'ils auoyent desia fait en quelque autre endroit des Indes. Mais quelques personnes bien entendues du mesme pays, leur donnerent auis de ne parler de la sorte au Roy, d'autant que ce seroit le vray moyen de faire, que les Hollandois eussent la permission de venir trafiquer dans le pays, & d'y importer toute la Hollande. La maxime des Cochinchinois estât de ne tésmoigner iamais d'auoir la moindre apprehension d'aucune nation qui soit au monde. Tout au contraire du Roy de la Chine, qui craignant tout, ferme la porte aux estrangers, & ne leur permet le trafic en son Royaume. Et que pourtant il falloit que l'Ambassadeur se seruit d'autres rai-

sons, pour obtenir ce qu'il demandoit.

Le Roy de la Cochinchine a tousiours temoigné d'aimer extraordinairement les Portugais, qui viennent pour trafiquer dans son Royaume. Et par plusieurs fois leur a offert, trois ou quatre lieues de pays, dans l'endroit le plus fertile, & abondant qui soit aux environs du port de Turon à ce qu'ils y bastissent vne ville, avec tout ce qui leur feroit besoin, de mesme qu'ont fait les Chinois & Iaponois. Et s'il m'estoit permis de dire mon sentiment sur cela au Roy Catholique, ie luy dirois qu'il feroit tres-bien de commander aux Portugais de vouloir accepter l'offre pleine de courtoisie, qui leur est faite, & d'y bastir au plus tost vne bonne ville, laquelle leur feroit vn lieu de seureté, & de refuge, & seruiroit de prompt deffense pour tous les nauires qui passent à la Chine. Ioint qu'on y pourroit entretenir vne flotte toute preste contre les Hollandois, qui vont à la Chine & au Iappon, lesquels bon gré, mal gré qu'ils en ayent sont obligez de passer par le milieu du canal, qui est dans la coste de ce Royaume, és Prouinces de Renram, & des Puiucambis, & les escueils des Pulufis.

Voila le peu qu'il m'a semblé bon de raconter, avec toute verité, de l'Estat temporel de la

Cochinchine, selon la cognoissance, que i'en
y peu prendre, durant le temps de quelques
années que i'y ay demeuré, comme on le cou-
gnoistra mieux, en la seconde partie de ceste
Relation.





SECONDE PARTIE
DE L'ESTAT
 SPIRITUEL DE LA
 COCHINCHINE.

CHAPITRE. I.

*DE L'ENTREE DES PERES DE
 la Compagnie de I E S V S en ce Royau-
 me , & des deux Eglises qu'ils
 bastirent , l'une à Turon, &
 l'autre à Cacciam*



AVANT que les Peres de la
 Compagnie de I E S V S fussent
 allez dans la Cochinchine, la
 coustume des Portugais estoit,
 quand ils y alloient pour trafi-
 quer, d'y mener avec eux de Macao, & de
 Macao quelque Chapelain pour leur dire la
 Messe, & leur administrer les Sacrements pour
 tout le temps qu'ils y negotioient, qui estoit

G

d'ordinaire de trois ou quatre mois de suite : comme en cas pareil , les Castillans y en amenoient de Maniglia. Mais comme ces bons Prestres n'auoient autre obligation que de seruir les Portugais, ils se soucioient fort peu de traualler au bien, & auancement spirituel des peuples de ce pays la, & ne se mettoient gueres en peine d'apprendre leur langue, n'apportants pas beaucoup de diligence, pour leur communiquer la lumiere du Sainct Euan-gile. Ce n'est pas neantmoins, qu'il ne s'en soit trouué quelqu'un de ceux la, qui a bien eue le front, que de publier par l'Espagne, dans vn liure intitulé le voyage du monde, qu'il auoit catechisé, & baptisé l'Infante de la Cochinchine avec plusieurs Dames de la Cour. Estant cependant tres asseuré, que iamaïs n'y l'Infante, ny autre personne de ceste maison Royale, ne tesmoigna iusques à present la moindre enuie de se Chrestienner. Et combien que depuis nostre arriuée en ce pays, année aucune ne se soit passée, sans que nous ayons esté faire la reuerence au Roy, & traité avec tous les Seigneurs de sa Cour, cependant l'Infante n'a iamaïs monstre par aucun signe ny qu'elle fut Chrestienne, ny mesme qu'elle sceut chose quelconque de ce qui concerne le Christia-

nisme. D'ou il est aisé de iuger, combien ce discours est farcy de mensonges, & rempli de fables, semblables à celle, qu'il va encore racontant en ce mesme lieu, de ceste mesme Infante, qu'elle demandoit à se marier à ce Chappelain, & vne infinité de pareilles bourdes. Seulement sçauons nous, que quelques Peres Religieux de l'ordre de Saint François de Maniglia, & vn autre de l'ordre de Saint Augustin party de Macao vinrent à la Cochinchine, poussez veritablement du desir de la conuerſion de ces pauures ames. Mais n'y ayant rencontré le succez qu'ils y esperoient, a raison d'un nombre de grandes & diuerses difficultez, qui se iettoient à la trauerſe, ils furent contraints de retourner sur leurs pas sans rien faire, & reprendre le chemin de leurs pays. La diuine prouidence en ayant ainsi disposé, pour reseruer la culture de ce champ, aux trauaux & labeurs des enfans de Saint Ignace. Ce qui s'est effectué en la maniere qui suit.

Quelques marchands Portugais firent venir l'enuie aux Superieurs de la Compagnie de I E S V S à Macao, du grand truit qui se pourroit faire à l'honneur, & plus grande gloire de Dieu, en la Cochinchine si quelques ouuriers de cette mesme Compagnie

G ij

courageux, infatigables, & ardents au zele de l'auancement des ames y estoient enuoyez. Et en particulier vn Capitaine homme zelé entreprit à dessein d'induire le Pere Prouincial, par les instances qu'il luy en feroit de ne vouloir abandonner sans secours, vn Royaume si capable d'estre instruit & enseigné des choses de Dieu. Le Pere Prouincial trouua ceste demande si conforme à l'esprit de nostre vocation, que sans luy faire plus long temps attendre sa resolution, il luy accorda ce qu'il demandoit, & destina pour ceste entreprise, le Pere François Buzome qui auoit leu la Theologie à Macao. Il estoit natif de Gennes, nourry pourtant au Royaume de Naples, ou il fut receu en la Compagnie, & de la enuoyé aux Indes avec le Pere Jacques Carauaglio Portugais, qui deuoit essayer de passer au Japon par la Cochinchine ainsi qu'il fit. Ce fut celuy qui au milieu d'un estang d'eau froide au cœur de l'hyuer exposé à la mercy des neiges, & des vents, rendit l'ame dans ceste eau gelee, mourant par la rigueur du froid, pour l'amour de nostre Sauueur : Comme le declare amplement le narré de son martyre. Le Pere Carauaglio estant donc party, le Pere Buzome qui resta seul dans la Cochinchine, avec vn de nos freres

Coadiuteurs, se mit incontinent, tout ardent, & embrasé qu'il estoit du desir de sauuer les ames, à procurer leur conuersion, par toutes les voyes possibles, pour ce faire, il commence sa mission dans Turon, sans sçauoir encore la langue, & mesme sans auoir personne qui luy seruit de truchement, ne trouuant ame viuante, qui sceut dauantage de la langue Portugaise, que ce qu'il luy en falloit pour vendre, & acheter, & encore à toute peine. Sinon que avec cela quelques vns auoient en outre appris quelques mots, & manieres de parler, dõt les interpretes des Chapelains d vn nauire, qui y vint deuant que la Compagnie y fut entrée, se souloient ayder pour demander aux Cochinchinois s'ils vouloient estre Chrestiens, & en auoient desia fait quelques vns de ceste sorte. Mais qu'on pouuoit bien plustost appeller Chrestiens de nom que de profession, & qui encore ne sçauoient pas mesme ce que signifioit le nom de Chrestien. Et ce a raison de la façon de parler, avec laquelle les interpretes souloient demander a ces infideles, s'ils auoient enuie de se faire Chrestiens. Pource que les mots dont ils se seruoient, ne vouloient dire aurre chose, sinon que ne vous plaist il pas de deuenir Portugais. Dequoy le Pere François Buzome

s'apperceut par vn rencontre que ie m'en vay dire. Il se iouoit vne comedie en la place publique, en laquelle le Pere vit que pour entr'acte, ou entremets, ils faisoient venir vn certain personnage, en habit de Portugais avec vn vêtre, qu'on luy auoit fait à dessein, & par artifice si gros, qu'au dedans s'y cachoit vn petit enfant. Celuy cy, deuant tout le monde, faisoit sortir ce petit enfant de sa grosse bedene, & luy demandoit s'il ne vouloit pas entrer dans le gros ventre du Portugais par ces paroles. *Con gnou muon bau tlom laom Hoalaom chiam*. C'est à dire mon petit fils voulez vous entrer, ou non dans le ventre du Portugais, & le garçon respondoit qu'ouy, & celuy la l'y mettoit & l'en retiroit de nouveau, luy faisant la mesme demande à diuerses reprises, & repetant souuent ces paroles de risée pour donner du plaisir aux Spectateurs.

Le Pere s'aperceuant, que les mots que disoit si souuent ce basteleur *Mon bau, tlom, laom Hoalaom chiam*, estoient les mesmes que ceux dont vsoient les interpretes, pour conuier ces infideles, à se faire Chrestiens, pour lors il vit bien la tromperie, & abus qui s'estoit glissé iusques alors dans la Cochinchine, & auoit pris pié, dans l'esprit de ce peuple, qui croioit, que se faire Chrestien, n'estoit autre

chose, que laisser d'estre Cochinchinois pour
devenir Portugais. Ce que ce farceur repre-
sentoit par gaullerie en ceste Comedie, ou cet en-
fant deuoit entrer dans le ventre de celuy, qui
faisoit le personnage du Portugais. Aussi le Pere
mit il bon ordre, autant qu'il luy fut possible,
qu'un si damnable erreur s'ostast de l'esprit de
ces peuples. Instruisant ceux qui seroit desja
baptisez de l'obligation qu'ils auoient, & dō-
nant à entendre à ceux, qui se presentoient à
luy de nouveau pour se faire Chrestiens, en
quoy consistoit le S. Baptesme, ce que c'estoit
d'estre Chrestien, en procurant sur tout, que
les interpretes en fussent bien informez, à ce
que par apres il le seruissent fidelement. en
l'instruction des autres, leur faisant changer
de termes, & prendre ceux-cy en la place
Muon bau dau Chrixtian chiam, c'est à dire
voulez-vous accepter la loy des Chrestiens,
ou non. Et fit si bien, par le soin extraordi-
naire qu'il y apporta, & par son ardante cha-
rité, qu'en peu de iours, ils commença de
iour de ses trauaux, & fatigues, tant à refor-
mer ceux qui n'estoient Chrestiens que de
nom, qu'en conuertissant encore plusieurs
autres à la foy. Ce ne fut pas seulement à Tu-
ron, ou estoit sa demeure ordinaire, mais enco-
re en plusieurs autres endroits qu'il laissa vne

tres-bonne odeur de son enflammée charité, & zele des ames infatigable, prenant tant de peine à instruire les vns, conuertir les autres, & à les disposer au S. Baptisme, avec vne ferueur si vehemente, & tel concours de ces peuples, qu'en fort peu de temps ces nouueaux Chrestiens bastirent vne grande Eglise, & fort capable à Turon, dans laquelle se celebroit publiquement le tres-saint sacrifice de la Messe, & la doctrine Chrestienne s'y preschoit, & enseignoit avec vn indicible contentement, par le moyen des interpretes qui estoient desia tres bien instruits, & tous demeuroient affectionnez au de la de tout ce qui se peut dire au Pere François Buzome, lequel outre qu'il estoit homme de grand, & profond sçauoir, & d'une eminente vertu se gaigna tellement l'affection de ces peuples gentils par sa grande douceur & courtoisie qu'ils couroient tous à luy, & se plaisoient vniquement en sa compagnie. Comme on le verra encore plus particulièrement en ce qu'il fit à Cacciam qui est la ville ou demeure le Roy, à six ou sept lieux à costé de Turon allant par eau sur la riuere.

Le P. Buzome remua si bien les cœurs en ceste Cour, qu'il n'y tarda gueres, sans qu'on luy eust destiné vne place, pour bastir vne Eglise laquelle fut esleuée en tres grande dili-

gence, tous y contribuant du leur, tant à la despense qu'en y trauaillant eux mesmes, selō leurs moyens, & pouuoir. On luy assigna encore vn bon logis, & fort capable, pour y fonder la residence des Peres, qui avec le temps y deuoient venir demeurer pour instruire ce peuple ez mysteres de nostre sainte foy. Tout cela se fit principalement par l'assistance d'une tres-noble Dame qui se conuertit, & eut le nom de leanne sur les saints fonds du Baptême. Ceste-cy n'entreprist pas seulement la fondatioa de l'Eglise, & maison susdite, mais dresseoit de plus en sa maison plusieurs autels & oratoires, remerciant incessamment l'vnique, & vray Dieu du Ciel, & de la terre, de la grace qu'il luy auoit faite, de luy auoir ouuert les yeux, pour luy communiquer la lumiere de la sainte foy. Dieu opera toutes ces merueilles en moins d'un an, par l'entremise de son seruiteur le P. François Buzome. Le bruit en estant venu iusques à Macao, il sembla bon au P. Prouincial d'y enuoyer l'an suiuant, vn autre Pere plus ieune, d'âge avec vn frere Iapponois, à ce qu'apprenants langue, ils peussent par apres prescher, sans qu'il leur fut besoin d'interprete. Et celuy qui y fut enuoyé, fut le Pere François de Pina Portugais, qui auoit esté escolier de

Theologie, sous le P. François Buzome. Or ia-
goit qu'en ceste seconde année. Dieu ne leur
fit pas la grace de remporter de si grands
fruits pour la conuersion des ames, qu'ils
auoient fait l'année precedente, ils furent tou-
tesfois plus grands quant aux trauaux, qui
leur vinrent d'une cruelle, & furieuse per-
secution, suscitée par le semeur d'yuroye, qui
depitant de rage qu'il auoit, de voir si heu-
reusement germer, & pousser avec tant de
sucez ceste diuine semence, fit tout son ef-
fort pour la suffoquer en ces commencemens
comme se verra au suiuant Chapitre.

CHAPITRE II.

DE LA PERSECUTION QV'EN DV-
ra ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine, en ses
commencemens, & comme i'y fus enuoyé de
mes Superieurs, pour aider ceux qui y
estient desia.

LA persecution commença contre les Pe-
res, par vn accident ridicule d'abord, & de
nulle consequence: mais qui par apres leur
fût occasion de beaucoup de larmes. Il y eût

ceste anné par tout le Royaume vne disette, & sterilité tres grande, d'autant que vint à manquer le desbord d'eau, & inondation, qui auoit coustume de venir en Automne, que nous auons dit en la premiere partie, estre si necessaire pour semer le ris, vnique entretien, & nourriture de ce pais. Ce qui fut cause que les Prestres de ces Gentils appelez Onsaïs, s'assemblerent en vn malheureux Conciliabule, pour rechercher, & resoudre entr'eux, qu'elle pourroit estre la cause d'un si grand courroux de leurs Idoles, contre tout le Royaume, qu'il ne se peut flechir à la veuë detant d'hommes morts par tout de male faim, & ne se point toucher de compassion dans les extremitez d'une si deplorable misere. Les auis pris, il fut arresté du commun sentiment de tous, que n'estant arriuée nouueauté aucune dans le Royaume, qui allast plus directement contre l'honneur de leurs Idoles, que l'entrée, qu'on auoit donné à certains estrangers en ce Royaume, avec permission, de pouuoir publier vne loy du tout contraire au culte de leurs idoles, que pour cela iustement irritez, ils s'en vengeoient asseurement, en soustrayant les pluyes, & deniant l'inondation si souhaitée à ceste terre. Ce point ainsi conclu, & resolu par entre eux,

avec tout plein d'ignorance, ils allerent sur l'heure, tous grommelants, trouuer le Roy, & luy font instance, qu'il aye à chasser de tout son Royaume, les predicateurs de ceste nouvelle doctrine, & que c'estoit la, l'vnique moyen d'appaiser le iuste courroux, & indignation des Dieux. Le Roy comme sage, & auisé qu'il est, se prist à rire, à ceste proposition, n'ignorant pas, que c'estoit vne pure imagination, & chimere qu'auoient forgé ces Prestres, dont il fit d'autant moins de conte, que grande estoit l'estime qu'il auoit de nos Peres, & l'affectiō singuliere qu'il portoit aux Portugais. Mais peu leur seruit ceste bonne responce du Roy, non plus que sa bonne volonté, pour se garantir de la rage de ces supposts du diable, qui firent si bien par leurs menées, & discours qu'ils esmeurent le peuple à demander au Roy, à toute instance, que les Predicateurs de l'Euangile fussent bannis du Royaume. Si que le Roy ne s'y pouuant opposer, sans grand danger de souleuement, fit venir à soy les Peres, & leur dit avec tout plein de sentiment, qu'il cognoissoit bien la folie de ce peuple, & l'ignorance de ses Prestres: mais que ce seroit faire contre la prudence, que de vouloir s'opposer au torrent impetueux de ceste populace, ainsi mutinée,

& resoluë en vn affaire qui la toufchoit de si pres, où il s'agissoit d'apporter quelque remede au mal commun de la famine qui les tenoit à la gorge, & que pourtant pour destourner l'orage, ils souffrirent de s'absenter pour quelque temps de son Royaume, & d'en vouloir sortir au plustost. Les Peres pleuroient à grosses larmes à ce discours, tant il leur faisoit mal de laisser ainsi à l'abandon ce tendre, & ieune plant de la Chrestienté. Mais comme obligez de se conformer tousiours en tout, & par tout, au bon plaisir de Dieu, ils se disposerent à s'embarquer promptement. Vray est, que quand ils furent entrez dans leurs vaisseaux, pour obeyr au commandement du Roy, iamais il ne leur fut possible de desmarrer du port, parce que desia certains vents contraires souffloient, qui durent d'ordinaire trois ou quatre mois, les Portugais les nomment vents generaux. Ce que voyants les Cochinchinois, ils ne voulurent leur permettre r'entrer dans la ville, mais les contraignirent de s'arrester, dans vne plaine hors de tout secours humain, exposez aux continuelles ardeurs du Soleil, qui sont tres cuisantes en ces contrées. Ce ne leur fut pas cependant vn petit rafraichissement parmy ces chaleurs si vehementes, de voir la constance de quelques

nouveaux Chrestiens, qui furent bien si courageux, que de ne point pour tout laisser leurs Maistres les suiuant par tout, sans les abandonner, leurs tenants cōpaignie, & les aidants du mieux qu'ils pouuoient se rendants de leur plein gré, & franche volonté compagnons de leur souffrances. Mais le P. François Buzome eust icy vn nouveau champ pour faire preuve de son courage, & de sa vertu, pource que dans les melaises & miseres d'une vie si incommode, il luy vint vne apostume en la poitrine, qui s'estant ouuerte rendit quantité de pus, & de corruption, & qu'il garda long temps, suppurant de ceste sorte, ce qui l'incommodoit extremement.

Cependant le diable n'en demeura pas la, il ne se contente pas d'auoir reduit les Predicateurs de l'Euangile, dans les disgraces & incommoditez que nous venons de dire, il passe outre & donnant plus auant, fait de nouveaux efforts pour oster tout credit à leur doctrine, & descrier tout à fait la Religion Chrestienne, se seruant à ceste fin d'un de ces Onfais, lequel d'autant qu'il menoit vne vie d'Anachorete, s'estoit acquis à ceste occasion vne grande opinion de sainteté. Cestuy-cy estant vn iour sorty de son hermitage se donna bien ceste vanité deuant tout le

peuple, que de se promettre de pouuoir obtenir par ses prieres, que les Idoles leurs enuoyeroient incontinent de la pluye, & sans plus tarder, fuiuy d'une grande multitude de peuple, il va tout au haut d'une montaigne, & commença la d'inuoker les diables, les conjurant par certains mots qu'il disoit, & frappant trois fois du pié la terre, & la dessus voilà soudain le Ciel qui se noircit, & verse une grande ondee de pluye, laquelle bien que petite, veu le tres-grand besoin qu'on en auoit: fut ce neantmoins asses forte pour accroistre le credit de ce suppost d'enfer, & faire auoir à mespris nostre Sainte Foy, chascun disant qu'il n'auoit point encore veu que ces Prestres estrangers, en eussent autant fait par leurs prieres enuers le grand Dieu, dont ils se disoient seruiteurs. Ce rencontre apporta encore plus de fascherie, & de regret aux Peres que n'auoient fait toutes les mesaises, & necessitez qu'ils auoient souffert iusques alors. Mais la diuine prouidence ne manqua point de les reconforter bien à point dans ceste detresse. Ce fut par l'entremise de Madame Ieanne, qui leur predict par un esprit de prophetie, qu'ils ne deuoient s'affliger dauantage de ce qui estoit arriué. Pour ce que dans fort peu de temps Dieu feroit

voir à tout ce peuple l'hypocrisie, & feinte
saincteté de cet Onsay, & de ses idoles, luy
faisant perdre tout le credit, qu'il se seroit ac-
quis iusques la. Ce qui se verifia de point en
point, comme elle l'auoit preueu. Car le bruit
de la saincteté de cet homme icy, s'estant es-
pars par tout, vint mesme iusques aux oreil-
les du Roy, qui aussi tost le fit venir à soy, &
luy bailla vn departement dans son Palais, la il
s'amouracha d'une Concubine du Roy qu'il
luy fut aisé de faire condescendre à ses desirs.
Mais la chose fut sceue, & encore que en la
Cochinchine ce peché soit estimé pour tres
horrible, & que par les lois du pays, celuy la
soit punissable de mort qui s'oublie de la for-
te que de cognoistre vne femme qui auroit
esté au Roy. On ne pouuoit pourtant proce-
der contre celuy cy, qui estoit personne, te-
nuë entre eux pour sacrée, si ce n'est en la fa-
çon que commandent les mesmes lois. Le
Roy doncques prononça contre luy qu'il
eust à s'absenter, mais qu'il n'allast ny du co-
sté de l'Orient, ny du costé d'Occident, ny
vers le Septentrion, ny vers le midy, ny en
aucun endroit que ce fust de son Royaume,
publié qu'on eût cet arrest il fut executé. De
maniere que l'On'ay ne se monstra plus à sa
grande confusion, & iamais ne fut plus veu ny
dedans ny dehors le Royaume.

Mais

Mais le diable ainsi honteusement escorné vomit son venin, & deschargea sa rage, contre les seruiteurs de Dieu. Soufflant aux oreilles de ce peuple de mettre le feu à l'Eglise de Turon, ce qui fut fait au grand creueccœur des Peres, qui regardoient du lieu ou ils estoient, ce piteux spectacle, sans aucun moyen d'y remedier.

Cependant la disgrace des Peres se scait de tous costez aux enuiron, & les Peres de Macao, en receurent l'aduis au grand regret de tous ceux du College, qui touchez de compassion des miseres de leurs freres, se resolurent d'y pouruoir au mieux qu'ils pourroient se seruants de l'occasion d'un vaisseau Portugais, tout prest à faire voile en la Cochinchine. Et les superieurs iugerēt, que le tout reussiroit avec plus de succez, si deux Peres s'y en alloient dont l'un prendroit le tiltre de Chappelain, pour s'en retourner par apres dans le mesme vaisseau, de peur de donner occasion aux Cochinchinois de se fâcher, & de les aigrir dauantage contre nous, & l'autre qui estoit pour y demeurer, s'y en iroit en habit desguisé, & sans se faire cognoistre. Le P. Pierre Marquez Portugais fut choisi pour le Chappelain, & le bon-heur voulût pour moy, que ie luy fusse donné pour compaignon, la

H

saincte obeyssance en ayant ainsi disposé. Et quoy que ie fusse destiné de nostre R. P. General pour le voyage de la Chine, i'embrassay cependant bien volontiers, & de toute l'estendue de mon cœur, l'occasion qui se presentoit, de me dedier à nostre bon Dieu, pour la Cochinchine, & pour le soulagemēt de nos bons Peres si affligez. Ioint qu'à raison de la persecution esmue dans la Chine, ie m'en voyois tout à fait forclos. Je partis donc de Macao en habit de seruiteur, & quelque temps apres arriuay en la Cochinchine, le propre iour de ma naissance en ce monde, & peu s'en fallut qu'il ne fut aussi celuy de mon entrée dans le ciel. Mais il pleust à la diuine prouidence d'en ordōner autrement, ou parce que mes pechez me rendoient indigne de ceste si grande faueur, ou par quelque secret iugement, qui n'est cogneu qu'à Dieu seul.

Comme nostre vaisseau approcha du riuage, ou estoient venus plusieurs gens du pays, il y eust par malheur, ie ne sçay quel different entre deux Portugais, dont l'un ayant esté blessé à mort par son compaignon, l'autre apres son coup, se jetta dans la mer, pour s'eschapper des mains des amis du blessé, qui le poursuioient pour le tuer. Il nagea quelque temps, mais en fin n'en pouuant plus & crai-

gnant d'aller à fonds, il s'approchoit de nostre nauire pour se sauuer, taschant en s'y agraffant de grimper dedans. Mais il s'efforçoit en vain en estant empesché par ses parties aduerses, qui estoient tout au haut avec halbardes, coutelas, & espées, en desseinde le mettre à mort. Comme ie vis ce pauvre homme si en peine, ie fis mon possible pour l'aider, & tout en habit de seruiteur que i'estois, ie me iettay au milieu d'eux, & appellant cestuy cy à moy, & repoussant les autres ie les pacifiay tous. Les Cochinchinois, qui estoient dans le nauire, s'aperceuant qu'a la vue d'un seruiteur, les Portugais s'estoient addouciz, songerent soudain à malice, & scachants par leur propre experience, que quand les Portugais sont vne fois en cholere, ils ne se rapaisent pas si tost, si ce n'est que quelques Religieux s'y employent, se dirent entre eux asseurement que celuy la n'est pas vn seruiteur, encore qu'il le veule faire croire par son habit. Ce n'est non plus vn simple marchand comme les autres. C'est infailliblement vn de ces Religieux qui contre l'ordre du Roy veulent venir en cachette en ce pays, Cest pourquoy il nous le faut deferer & deceler au Roy à fin qu'il soit chastié come il merite. Les voila donc au tour de moy, & encore bien que

H ij

que ie n'entendisse pas les discours qu'ils tenoient par entre eux, li m'aperceu- ie fort bien qu'ils me soubçonnoient. Et quoy que ie sceusse feindre pour n'estre point descouvert si ne peu- ie li bien faire, qu'ils n'en donnassent auis à la Cour. Quand ie vis cela, tenant ma mort pour toute assurée, ie me resolu à vouloir mourir, cogneu de tous, pour ce que i'estois. A cet effet ie pris ma soustaine, à la façon de la Compagnie, & me reuestis d'un surplis avec vne estole au col, & en cet habit ie commençay à prescher publiquement la Foy de I E S V S- C H R I S T, par le moyen des interpretes, & apres auoir dressé vn autel en la place ie celebray la sainte Messe, & communia y les Portugais quis'y trouuerent, me tenant prest à tout ce que Dieu voudroit faire de moy, lequel n'eût pas pour agreable de me faire tant de grace que de resprendre mon sang pour son amour. Et cependant comme on traittoit de mon affaire, il vint à pleuvoir en si grande abondance nuit & iour, sans iamais cesser, que chascun se mit à labourer la terre, & semer du ris. Ayants donc remarqué par bon rencontre, qu'à mon arriuée ils auoient obtenu ce qu'ils souhaittoient depuis si long temps, prenants cela à bon auguré, & recognoissants que ce defaut d'eau ne venoit

point du costé des Peres. Ils se repentirent du mal qu'il nous auoient fait , & ne nous trauerferent iamais plus , nous laissant aller en toute liberté par tout le Royaume.

Les choses s'estant ainii calmées , ie pris resolution d'aller chercher le P. Buzome, & ses compagnons, la part où ils seroient. Mais tandis que ie faisois mes diligences , pour en apprendre des nouvelles , le bruit court par la ville de mon arriuée , aussi tost leanne ceste noble Dame s'en vint pour me trouuer , de la laquelle ie sçeu que le P. François de Pina avec son compaignon Iaponois auoient esté conduits secretement par quelques Chrestiens Iaponois , dans la ville de Faifo chascun tenant pour tout asseuré que desia les Peres seroient sortis du Royaume.

Le P. Marquez qui sçauoit fort bien la langue Iaponoise ayant ouy ceci voulut que nous nous en allassions à Faifo , ou nous rencontrâmes le Pere François de Pina , lequel veritablement se tenoit caché , mais estoit caressé avec tout plein de courtoisie de ces bons Iaponois Chrestiens , ausquels il administroit les saints Sacrements en cachette.

La ioye & le contentement que nous reçûmes luy & nous, en ceste entreueüe fut à dire le vray incroyable : car outre ce lien

commun de charité, qui vnit tous les Religieux par ensemble, nous auions encore esté compaignons, & amis bien particuliers dans le College de Macao. La courtoisie, & bienueillance encore des Iaponois, fut extraordinaire, lesquels nous traitterent magnifiquement durant quinze iours avec des témoignages d'amitié & contentements non communs.

La mesme i'appris aussi comme le P. Buzome par vne particuliere prouidence estoit encore en vie dans ce Royaume, sa diuine Majesté le voulant conseruer pour le bien de ceste mission. Parce que tandis qu'il estoit dans ceste plaine accablé de ces miseres, & tourmenté de cet apoitume dans l'estomach arriua par bon rencontre à Turon, le Gouverneur des Pulucambis, lequel ayant veu ce pauvre homme en si piteux estat qu'on l'eust pris pour vn cadaure viuant, touché de compassion, voulust sçauoir qui il estoit, & par quelle disgrace il estoit deuenu si miserable. On luy raconte le tout comme il s'estoit passé, & que sur ce qu'on luy auoit attribué & à ces compaignons le manquement de pluye, le Roy auroit ordonné qu'il fût chassé du Royaume, & tout le reste de leur mesadventure.

Le Gouverneur bien esmerueillé de tout cela se prist à rire, de ce quel'on chargeoit vn pauvre Religieux estrange, d'une chose qui n'estoit aucunement en sa puissance, & ne pouuoit dependre de luy. Partant il commanda qu'on le tirast de la, & l'ayant fait mettre dans l'une de ses galeres, il le conduisit avec soy en sa Prouince, le logea dans sa maison mesme, & le fit traiter par les p'us fameux, & experimentez Medecins, du pays, le faisant seruir par ses propres enfãs durant vne année que continua sa maladie. Chascun restant tout estonné qu'un Gentil porté seulement d'une pieté & compassion naturelle, eust usé de tant de courtoisie enuers vne personne incogneuë & estrangere.

Nous nous trouuâmes donc quatre Prestres de la compagnie en la Cochinchine, le P. Buzome aux Pulucambis à quatre vingt lieues du port de Turon, le Pere Pierre Marquez à Faifo, où il demeura pour superieur, & pour aider les Iaponois, ayant le Pere François Pina pour compaignon, & moy qui m'en retournay à Turon, pour y seruir les Portugais, leur disant la Messe, leur preschant, & les confessant, aprenant par mesme moyen la langue Cochinchinoise. Je taschois encore par l'entremise des interpretes de conuertir tousiours

quelques vns de ces Gentils , & de les baptiser: Mais sur tout d'encourager , & confirmer dauantage, ceux qui estoient desia baptisez. Il m'arriua dans ces commencements vne chose digne d'estre sçeuë. Je fus appellé pour baptiser vn petit enfât, qui s'en alloit mourir ie le baptisay, & vn peu apres il expira. Je me trouuois en peine du lieu , ou ie l'enterrerois : ce qui me donna occasion de penser à establir vn cimetiere qui seruiroit de la en auant , pour inhumer tous les Chrestiens , qui se mourroient. A ceste fin ie donnay ordre, qu'on prit vn mas de nauire, qui estoit la à l'escart , & qu'on en dressast vne belle Croix , laquelle estant faite , i'inuitay tous les Portugais, & matelots, à ce qu'ils nous aidassent à la porter au lieu que i'auois choisi , & moy-mesme avec vn surplis, & vne estolle, ie les soulageay comme ie pouuois. Ainsi qu'on estoit à creuser la fosse pour arborer la Croix , voila sortir du voisinage vne grosse troupe de gens armez, qui avec leurs arquebuses, faisoient mine de me vouloir tuer, ce que voyant ie leurs fis demander par nostre truchement, ce qu'ils pretendoient en ce lieu , & i'appris qu'ils ne vouloient pas permettre que i'y plantasse ceste croix , d'autant qu'ils craignoient que les malins esprits ne les vinssent molester dans

leurs maisons, ie repliquay qu'ils esprou-
ueroient tout le contraire, pource qu'une
des vertus de la croix estoit de donner la chas-
se aux diables, dõt ils demeurèrent tellement
satisfaits, que soudain ils mirent tous les ar-
mes bas, & accoururent à nous, pour nous ai-
der, & ainsi au grand contentement de tous,
l'estendart glorieux de la Croix fut arboré, &
le cimetiere beny pour la sepulture. Le Gou-
verneur des Pulucambis arriue en ces entre-
faites, & amene avec soy le P. François Bu-
zome. Ainsi nous nous trouuâmes tous en-
semble à Faifo, avec grande ioye, & extreme
allegresse quatre Peres que nous estions de la
Compagnie, & deux freres, l'un Portugais, &
l'autre Iaponois. Et apres quelques courts,
mais charitables accueils que nous nous en-
trerendimes, ce fut de deliberer aussitost sur
ce que nous auions à faire, pour le meilleur,
& le plus à propos, à fin d'auancer le bien
spirituel de ceste mission, & fut trouué bon,
par auis commun que le P. Pierre Marquez
demeurerait à Faifo avec le frere Iaponois,
d'autant qu'il estoit bon Predicateur. Les au-
tres trois avec le frere Portugais, suiuroient
le Gouverneur des Pulucambis, qui en fai-
soit grande instance, ce qui fût ainsi fait, com-
me il se dira tantost.

CHAPITRE III.

LE GOUVERNEUR DES PULUCAMBIS
*introduit les Peres de la Compagnie de IESVS en
sa Prouince, & leur bastist vne maison,
& vne Eglise.*

Nous partîmes de Faifo le P. François Buzome, le P. François de Pina, & moy, pour les Pulucambis en compagnie du Gouverneur de ceste Prouince, qui durant tout ce voyage la nous traita avec tant de courtoisie, & tant de tesmoignages de bien-veillance, qu'il ne se peut dire, il nous mit tousiours en mesme logis que luy, & se gouvernoit avec nous de telle sorte, que n'y voyants aucunes considerations humaines qui luy peussent obliger, il estoit clair, & manifeste, que ces caresses estoient, comme autant d'effets de la prouidence diuine.

Il nous donna vne galere à part qui ne deuoit seruir pour autre que pour nous, & pour nos interpretes, ne voulant pas permettre, qu'on y mit mesme nos hardes, qui estoient portées dans vne autre barque destinée expres pour cela. Nous marchâmes douze

grandes iournées portez ainsi commodement, prenans port matin & soir. Et d'autant que tous les ports estoient situez proche des meilleures villes, & citez de la Prouince de Quamguia, en laquelle, il auoit la mesme authorité que dans celle des Pulucambis, tous luy venoient au deuant pour luy faire la reuerence, & presenter leur obeyffance, & pour le recognoistre par de tres-riches presents, ou nous auions tousiours nostre part, tous les premiers, par l'ordre du Gouverneur qui le vouloit ainsi : Chascun s'esmerueillant de nous voir tellement honorez, ce qui seruoit beaucoup à nous mettre dans l'estime de ces gens la, & leur faire prendre vne grande opinion de nous, ce que pretendoit iustement le Gouverneur. A quoy aidoit tout à fait le cas tres grand qu'il faisoit de nostre intercession, toute fois & quantes que l'occasion s'ofroit de chastier quelque crime. Car nous n'auions pas plustost ouuert la bouche pour obtenir les graces, & pardons que nous demandions, qu'aussi tost il nous les accordoit. En quoy nous aquîmes le renom, de n'estre pas moins puissants aupres du Gouverneur, que charitables, & pleins de compassion enuers tous, ce qui nous faisoit cherir, & rechercher de tout le monde.

Il voulut outre cela que durant tout ce voyage on se gouuernast de telle sorte enuers nous que si nous eussions esté bien grands Seigneurs comandant que partout on fit desieux & resiouissances publiques, faisant tantost escarmoucher les galeres, tantost les faisant voguer l'une à l'enuy de l'autre, mettant mesme des prix pour celles, qui remporteroient l'honneur, de la course. Il ne laissa iamais passer vn seul iour, qn'il ne nous vint visiter luy mesme en personne en nos galeres, tesmoignant de prédre vn singulier plaisir de s'entretenir avec nous, principalement, quand nous luy parliõs du salut eternel, & de nostre sainte foy. Nous arriuâmes de ceste façon en la Prouince des Pulucambis, d'où il nous restoit encore à faire quelques iournées de chemin deuant que d'arriuier au Palais du Gouverneur, qu'il voulut, que nous fissions par terre, pour y auoir plus de plaissir & de contentement. Il commanda qu'à cet effet on tint sept Elephâts tous prests, voulant pour plus grand hõneur, que chascun eût le sien tout seul, nous faisant de plus accompagner de cent hommes, partie de pié, partie à cheual. Or comme ce voyage se faisoit par pure recreation, nous y employâmes huit iours, receus & traitez par tout ou nous passions à la Royale : Mais particulièrement

en la maison d'une sienne sœur, ou on nous reçeut magnifiquement dans un banquet tres-splendide, non seulement pour la multitude & varié tres-grande des services: mais encore davantage pour les diuers assaisonnemens, & assortissemens des viandes, les ayant fait toutes apprester à la façon de nostre Europe, encore que ny le Gouverneur, ny aucun de la maison ne fût pour en manger.

Nous voila enfin arriuez au Palais, ou apres toutes ces resjouissances & bonnes cheres du voyage, nous fûmes receus avec des accueils, honneurs & traitemens, qui ne se rendoient ordinairement, qu'aux Princes & aux Rois. Nous tenant table ouverte, & court planiere huit iours durant, & nous faisant seoir en son trosne Royal. Luy mesme, sa femme, & ses enfans nous tenants, compagnie, & mangeants, en public avec nous, avec un tel estonnement de toute sa Cour, que tous protestoient communement, qu'asseurement on n'auoit iamais veu rendre tels honneurs qu'aux personnes des Rois. Ce qui donna occasion à quelques vns de dire, & cecy courût par tout le Royaume, que nous estions enfans de Rois, venus en ces pays, pour des affaires de tres-grande importance. Ce qu'ayant esté sçeu du Gouverneur, il y prist un extreme plaisir, &

dit en vne assemblée publique des principaux Seigneurs de sa Cour, qu'il estoit tout vray, que les Peres estoient enfans de Rois, mais qu'ils estoient Anges du Ciel venus en ces quartiers, non pour necessité aucune, ou besoin quelconque qu'ils en eussent, rien ne leur manquant en leur pays, ou ils abondoient de tout, mais simplement espoingonnez du zele de sauuer les ames.

Et que pourtant ils entendissent bien volontiers les Peres, qu'ils embrassassent la loy qui leur seroit par eux monstrée, qu'ils aprissent la doctrine qu'ils leur enseigneroient & receussent la foy, qu'ils prescheoiēt. Pource adioustoit il, que i'ay discouru, & traitté fort souuēt, avec ces grands hommes, & i'ay recogneu clairement, qu'il n'y a point de vraye loy que la leur, & qu'il n'y a point d'autre chemin, que celui qu'il nous montrent au doigt, qui conduise au salut eternal. C'est pourquoy prenez bien garde à ce que vous faites, car il vous faudra payer en l'autre vie dans l'Enfer, par des supplices qui ne prendront iamais fin, vostre negligence & infidelité, si vous ne vous portez promptement à embrasser ceste veritable doctrine, que moy vostre chef & Gouverneur ie vous viens apporter par l'entremise de ces Peres. Ainsi parloit ce braue Seigneur qui en-

core tout gentil estoit deuenü Predicateur du S. Euangile, ce que chascun, qui l'escoutoit admiroit d'autant plus, qu'on le tenoit par tout pour homme de grand entendement.

Les huit premiers iours s'estants passez, nous fimes cognoistre que nous demeurerions bien plus volontiers dans la ville, pour estre plus à commodité de prescher le Sainct Euangile, ce que nous ne pouuions pas faire avec tant de facilité, faisants nostre demeure dans le palais, pour ce qu'il estoit à vne lieue & demye de la ville, dans la campagne à la mode du pays. Le Gouverneur nous eust bien volontiers retenu avec luy, veu la grande affection qu'il nous portoit, & la peine qu'il auoit à nous quitter : toutefois preferant le bien public à son contentement particulier, il condescendit à nostre desir, & commanda incontinent qu'on nous choisit vn lieu bien commode, pour nostre demeure, dans la ville appelée Nouëcman. Il adiousta de plus, qu'ayants veu son palais, qui comprend plus de cent maison, nous en choissions vne qui fut la plus auenante pour faire nostre Eglise & que nous luy fissions scauoir, & qu'incontinent il pouruoyroit à ce qui seroit de besoin. Nous le remerciâmes bien humblement de toutes les faueurs qu'il nous auoit

faites durant le voyage, & de celles qu'il nous alloit continuant à toute heure, & apres auoir pris congé nous montâmes à l'heure sur des Elephants, & allâmes avec bonne compagnie à Nouëcman, ville qui a bien deux lieues de long, & vne & demie de large. Nous fûmes encore la receus avec toute sorte d'honneur, le Gouverneur l'ayant ainli ordonné. Mais ne pouuant pas supporter plus long temps nostre absence, dez le iour suiuant, il nous vint visiter en personne, & s'enquerir luy mesme, si la maison, qu'on nous auoit donnée, estoit commode. Il nous dit de plus, qu'il voyoit bien que nous autres, pour estre estrangers, ne pouuions pas auoir grand argent, ny estre pourueus, de ce qui nous faisoit besoin, & qu'ainli il se chargeoit de nous fournir de tout ce qui seroit necessaire. Et pour lors fit commandement que chasque mois on nous donnast bonne somme d'argent, & que de plus tous les iours on nous apportast de la chair, du poisson, & du ris, non seulement pour nous, mais encore pour nos interpretes, & pour nos domestiques. Et non content de cela, il ne se passoit iour qu'il ne nous enuoyast tant de presents, qu'ils pouuoient suffire, sans le reste, pour nous nourrir splendidement. Pour nous honorer dauantage, & don-

ner.

ner plus de credit aupres de tous, il voulut donner vn iour l'audiance dans la court de nostre maison, en la façon que nous auons dit se pratiquer en la Cochinchine. La se vuiderent les causes de plusieurs criminels, chascun y estant traitté selon la qualité de son crime & forfait. Et entre autres, il y en eust deux, qui furent condamnez à passer par les armes, & deuoient estre tirez à coups de fleches. Mais pendant qu'on les lioit, nous nous interposames pour auoir leur grace, qu'il leur accorda aussitost, & commanda qu'on les desliaist sur l'heure: Protestant hautement que pour rien du monde, il n'eust accordé ceste faueur. Mais à ces saincts personages, disoit-il, qui enseignent le vray chemin du salut des ames, ie ne leur dois rien refuser. Le n'attens que l'heure poursuiuit-il, que desgagé de quelques affaires, qui me pressent à present, ie puisse moy-mesme, estant baptisé, receuoir ceste sainte loy, dont ils font profession & vous tous deuez faire le mesme, si vous me voulez faire plaisir.

Puis retourné, qu'il fut à nous, il nous pressoit de prendre nostre resolution pour le lieu, que nous trouuerions propre pour vne Eglise, à celle fin de pouuoir donner ordre à ce qui seroit de besoin pour la mettre bien

toft suspié, & en estat d'y pouuoir feruir Dieu. Nous luy fimes voir vn endroit, qui sembloit estre tres-propre, & commode à ce dessein. Et luy mesme l'approuuant, il part de ce pas, pour s'en aller en son palais hors la ville. A peine trois iours s'estoient-ils escoulez qu'on nous vint dire que desia nostre Eglise nous venoit. A ceste nouuelle, ravis d'aise, & de contentement, nous sortîmes hors de la maison, pleins de desir de voir ceste nouveauté, & comment se pouuoit faire qu'une Eglise vint à nous. Car bien que nous sçeussions qu'elle deuoit estre de planches de bois, selon le deuis qui en auoit esté fait, si sçauions nous aussi d'ailleurs qu'il falloit que l'edifice fut fort grand, & haut, ayant à estre posé sur de hautes, & grosses colomnes. Incontinent nous descourîmes dans la campagne vne armée de plus de mille hommes, qui venoient chargez des pieces de nostre Eglise. Chascune des colomnes estoit portée par trente hommes des plus forts, & plus disposés, les autres portoient les poutres, d'autres les panneaux, qu'on y deuoit cenhasser, ceux cy les chapiteaux, ceux là les bases, qui vne chose, qui l'autre, & tous en belle ordonnance, s'en viennent dans nostre maison, chargez de chascun sa piece. Nostre cour se trouua remplie de tous ces gens

la, que nous receuions avec la ioye que ie laisse à penser. Vne chose seule nous pou-
uoit mettre en peine, qui estoit de ne pou-
uoir trouuer dans la maison, dequoy donner
pour le moins vn peu de collation, à ce
grand nombre de personnes, qui bien qu'ils
fussent bien payez du Gouverneur, si nous
faisoit-il mal cependant, & sembloit peu ho-
neste de les laisser aler, sans leur presenter quel-
que rafraichissement. mais nous fûmes bien tost
deliurez de ce soin, quand nous vîmes que
chascun s'estant assis sur sa charge, qu'on leur
auoit bien recommandé de garder, & de s'en
tenir pres, tira de sa besace tout son petit mes-
nage, son pot, de la chair, du ris, & du poisson,
& se mit à faire du feu, & cuisiner eux mes-
mes tout doucement, sans bruit, & sans rien
demander. Quand ils eurent mangé leur petit
fait, vint vn maistre entrepreneur, qui pre-
nant son cordeau, & mesurant le lieu com-
passa tous ses espaces, & entre-deux des co-
lomes, puis appellant à soy, ceux qui les
auoient apportées, il les leur fit dresser chas-
cune en sa place. Et cela fait, il les alloit tous
appellant les vns apres les autres, pour auoir
le reste des pieces, à ce que chascun dressast,
celle qu'il apportoit, & s'en retournast sur
l'heure. Ainsi allants tous d'ordre sans con-

fusion, & trauaillants comme il falloit, toute ceste grande masse fût dressée à nostre grand contentement, en vn seul iour. Mais soit que cela vint de la trop grande precipitation, qu'on auoit apporté à la besogne, ou de peu de soin de l'appareilleur, il se trouua qu'elle n'estoit si droite, qu'elle deuoit, & qu'elle panchoit vn peu d'vn costé. Ce qu'ayant esté rapporté au Gouverneur, il fit venir à soy l'Architecte, & luy commanda, sur peine d'auoir les iarrets coupez, d'y remedier au plus tost, & de rappeler autant d'ouuriers qu'il en faudroit pour ce faire. L'Architecte luy obeit, & la defaisant, avec autāt, ou plus d'habilité, la remit en estat, & rendit en fort peu de de temps accomplie de tous points. Nous autres remercians sa diuine bonté, de ce que tandis que les Chrestiens se portent si laschement à ce qui est de son saint seruice, il prend plaisir de toucher le cœur de ces gentils, & les inspirer de bastir des Eglises, avec tant de ferueur à l'honneur de sa diuine Maiesté.

Et à ce qu'on cognoisse beaucoup mieux cōbien ce braue Gouverneur prenoit nos affaires à cœur, & s'y portoit de grande affection, ie le feray voir dans vn fait particulier, avec lequel i'acheueray ce chapitre. Il y a certains vents meridionaux, & ardents, qui ont cou-

stume de s'éleuer & souffler continuellement, durant le mois de Iuin, Iuillet, & Aoust, qui rendent vne si extraordinaire chaleur, qu'ils grillent, desseichent, & rostissent tout à fait les maisons, qui sont toutes de bois, si bien que la moindre petite blvette de feu y venant à tomber, ou par in aduertence, ou autrement, le feu s'y prend aussi tost, comme a des allumettes, aussi voit on arriuer de grands incendies par tout le Royaume, durant ces trois mois. Car depuis qu'une fois le feu s'est pris à vne maison, les flammes vont gagnant en moins de rien, par toutes les autres qui luy sont en droite ligne, du costé que tire le vent, & les reduit miserablement en cendres. Pour nous garantir doncques de ce danger, d'autant que nostre maison est au beau milieu de la ville, & encore principalement, à fin qu'on sceut en quelle estime nous estions auprès du Gouverneur, il ordonna par Edict public, que toutes les maisons, qui estoient en mesme ligne que la nostre, du costé de ces vents brullants, eussent à oster leurs toits durant ces deux mois là : Et les maisons qui furent descouuertes, estoient en si grand nombre, qu'elles occupoient du moins l'espace de deux mille d'Italie. Et cela il le commanda, en intention, que si le feu s'attachoit à quel-

qu'une de ces maisons, il fut plus facile d'y obuiuer, auant qu'il passast iusques à nous. Ce que tous executerent bien volontiers, pour le grand honneur, & respect qu'ils luy portoient.

CHAPITRE IIII.

DE LA MORT, DV GOVVER- neur de la Prouince des Pulucambis

NOs affaires s'alloient acheminants d'un bon pié en cette ville, & auoient de très-bons succez. Il estoit mes-huy temps, que ce grand Dieu, selon le train ordinaire de sa diuine prouidence, mit la main dans les travaux qui sont le contrepois, avec lequel il tient ordinairement ses seruiteurs en balance. Ainsi voyons nous qu'il va leur meslant la prosperité, & aduersité, en telle proportion l'une avec l'autre, qu'ils n'ayent occasion, demeurants accablez sous le fais de celle cy de perdre courage, & ramper par terre, ou bien que par trop esleuez de celle la, ils s'en fassent accroire, & viennent à s'enfler d'orgueil. Et tout ainsi comme l'Eglise primiti-

ue, au temps des Saints Apostres, fut fondée sur ces deux colonnes, de la douceur des bons succez, & de l'amertume des disgraces. Aussi à il pleu à nostre bon Dieu, que ceste nouvelle Eglise de la Cochinchine, sous la conduite de ces ouuriers Apostoliques, y fut pareillement affermie. Ceste Mission eût de tres-heureux succez en ses commencements, comme nous auons veu au second Chapitre de ceste seconde partie. Mais vn peu apres s'esleua ceste cruelle tempeste de persecution, qu'amena le manquement d'eau, & sterilité dans laquelle peu s'en fallut qu'elle ne perit entierement. A present tout paroissoit calme, & riant sous la faueur & protection du Gouverneur des Pulucambis: Et ceste nouvelle vigne toute en fleurs, nous promettoit desia des fruits tres sauoureux. Quand il pleust à Dieu qui dispose de tout, pour sa plus grande gloire, que la mort du Gouverneur suruint la dessus, laquelle comme vn rude vent de Bize, pensa tout perdre, & raffler tout d'vn coup tant de belles esperances. Voicy comme l'accident arriua. Ce Seigneur alloit vn iour à la chasse sur vn Elephant avec tout plein de plaisir, auquel il se laissa tellement emporter, que sans y prendre garde il courut tout vn iour dans vne grande pleine

tué à plomb d'un cuisant Soleil. La chaleur luy donna tellement dans la teste, que des le soir il fut saisi d'une fièvre chaude. En ayants eu l'avis nous alâmes incontinent au palais pour le visiter, mais bien davantage pour le baptiser si nous le voyons en danger. Nous demeurâmes deux iours avec luy, le priant instamment de se refoudre à recevoir le S. Baptême, comme par plusieurs fois il nous avoit tesmoigné de le vouloir faire, à quoy il respondit tousiours qu'il dispoisoit ses affaires à cela, sans rien refoudre. Au troisieme iour il perd iugement, & entra en frenesie. Dieu l'ayant ainsi permis par ses iugements secrets, & nous pouuons croire, que la diuine Majesté luy a donné le vain honneur, & gloire mondaine, dont il se monstra tousiours extrêmement desireux, pour recompense de tant de bonnes œuvres qu'il faisoit. Il continua dans ses resueries durant trois iours, iusques à ce que vaincu de la force du mal il expira sans Baptême.

Chascun peut facilement iuger de la douleur sensible que nous apporta cet accident, nous voyants dans un Royaume estranger abandonnez & priuez de tout secours humain. Mais ce qui nous perçoit le cœur plus viuement, c'estoit de voir mourir de-

uant nous sans baptesme vn homme qui d'ailleurs y sembloit estre bien dispose, & par l'assistance duquel nous nous prometions, sur des esperances fort bien fondées, que non seulement ceste prouince la, mais presque tout le Royaume seroit pour receuoir nostre sainte foy. Apres la mort de ce Gouverneur, que nous assistâmes iusques au dernier soupir, suiuirent tout plein de choses concernant leurs ceremonies, & superstitions, lesquelles si ie voulois toutes raconter par le menu, ce seroit pour n'en trouuer iamais la fin. l'en rapporteray deux ou trois, desquelles il sera aisé de coniecturer des autres, qu'ont coustume de pratiquer ces gentils, en pareils accidens.

En premier lieu comme il estoit en l'agonie, il y eust vn grand nombre de gens armez, qui ne faisoient autre chose, que tirer des coups d'estocades, & s'escrimer en l'air avec leurs cimenterres, lancer des iauelots, & descharger des arquebuzes par les sales du Palais. Mais il y en auoit deux sur tous les autres, qui demeuroët tousiours aux costez du moribond, dont le principal exercice estoit de battre continuellement l'air voisin de la bouche de l'agonizant à grands coups de cimenterres. Et comme on leur eût demandé, à quoy bon

tout ce qu'ils faisoient les vns , & les autres: ils nous respondirent, que c'estoit pour donner l'espouuante aux malins esprits, à ce qu'ils ne fissent aucun tort à l'ame de leur gouverneur, cōme elle sortiroit du corps. Ces superstitions nous donnoient bien, à la verité, suiet de compatir à l'ignorance de ces pauvres infideles: mais non pas d'y apprehender aucun mal pour nous, comme il arriua depuis, quand le Gouverneur fut mort. Car à ceste heure là nous nous vîmes sur le point d'estre encore vne autre fois challez de ceste Prouince des Pulucambis, comme de tout le Royaume, avec perte de tout ce que nous auions fait pour ceste Chrestienté, si pis ne nous arriuoit.

La Coustume est, que quelque grand personnage venant à mourir, les Onsais, ou Prestres du pays s'assemblent, pour discourir, & rechercher entr'eux, non pas la cause Physique, & naturelle: mais bien la superstitieuse, & imaginaire d'une telle mort. Et apres qu'ils se sont resolus sur cela, & qu'ils ont trouue' par coniectures communes qu'elle elle peut estre, aussi tost on commande, qu'on mette au feu la chose, à laquelle ils ont iugé, que se deuoit attribuer, moralement parlant, la cause de ceste mort, soit maison, meubles, homme, animal, ou autre telle chose.

Comme donc tous ces On fais, ou Prestres, se fussent assemblez en vne grande sale, ils commencerent à discourir la dessus. Nous qui estions presents, nous reffouuenants de la persecution, qui s'estoit souleuee contre nous, pour le deffaut des pluyes. Et ne voyant pour l'heure, en ceste Prouince la, aucune nouveauté plus grande que les bons accueils, & honorables receptions, que nous auoit fait le Gouverneur, nous ayant donné vne maison, basty vne Eglise dans la ville, avec plusieurs autres grandes preuues de son affection à nostre sainte foy. Nous tenions pour infaillible que nous montrants tous au doigt, ils feroient pour reietter sur nous la cause de la mort de ce Seigneur: Et en suite commander que nous fussions la bruslez tous vifs, comme aussi nostre maison, nostre Eglise, & tous nos meubles avec nous. Nous demeurions cependant retirés dans vn coing de la sale, nous recommandants à Dieu, & nous disposants à receuoir de sa tres-sainte main, tout ce qu'il permettroit qu'on fit de nous. Quand voicy qu'un de ces On fais, qui estoit le plus ancien d'âge, & le doyen par office, se leue tout droit, & dit à haute voix, qu'à son auis, la mort du Gouverneur ne venoit d'autre part, que d'une certaine poutre, tombée le iour

d'aparauant au palais neuf, & qu'il se tenoit d'autant plus arresté à ceste pensée, qu'il s'aperceuoit, que tout le mal, de ce grand personnage auoit esté à la teste, avec vn euident delire, signe tres-manifeste, disoit il, du grand coup qu'il auoit receu de ceste poutre, iustement sur la teste. Il entendoit le tout par allegorie, & avec vne superstitieuse interpretation, laquelle cependant reuint tellement, & sembla si à propos aux autres Onfais, qu'il en demeurèrent la, & suivirent cet auis. Surquoy sans autre forme de procès, se leuants de leur place, ils allerent mettre le feu à ce palais qui fut tout reduit en cendres. Et nous autres remerciâmes sa diuine Majesté, de ce qu'elle nous auoit tirez, & fait eschaper d'un si manifeste, & euident danger.

Quand cela fut acheué certains autres Onfais, qui font profession de nigromantie vinrent au Palais, pour accomplir vne autre superstition, selon la coustume du Pais. Les parents du defunt, tiennent à grand faueur, qu'il se rencontre quelque vn d'eux en telle occasion qui soit saisi du malin esprit, & qui puisse discourir, & dire des nouuelles de l'estat de l'ame du trespasé. Or à cet effet on appella les Onfais nigromantiens, auxquels plusieurs demanderent à grande instance, & à l'enui l'un

de l'autre, ceste faueur diabolique, l'ordinaire estant, qu'on l'enuie bien fort à celuy qui l'obtient. Ces nigromanciens firent leurs cernes, employerent force coniurations de signes, & de paroles, à ce que le diable entraist dans le corps de quelques vns des parents du Gouverneur, qui estoient la en posture de suppliants, mais rien ne se fit. A la fin se presenta vne sœur du Gouverneur, qu'il auoit cheri, par dessus toutes les autres, pendant qu'il estoit en vie, laquelle demanda ardemment ceste faueur. Et incontinent on luy vit donner des signes euidents d'une possédée. Car ne pouuant auparauant, à raison de son âge decrepit, mettre vn pié deuant l'autre, sans baston, elle fut venue, au grand estonnement des assistants, sauter aussi gaillardement, & avec autant de disposition, comme si c'eust esté vne ieune fille, & ayant ietté son baston, elle demeura esleuée en l'air, tout le temps qu'elle eût le diable au corps, parlant par elle avec beaucoup de rage, & de fureur, accompagnant le tout de plusieurs laides grimaces, elle dit de grandes absurditez touchant le lieu, & l'estat de l'ame de son frere, & mettant fin à ces discours impertinents, le diable l'ayant quittée, elle tomba par terre, demeurant l'espace de huit iours, tellement rom-

puë, que de pure foiblesse, & debilité, elle ne se pouuoit mouuoir. Et ce temps pendant il y auoit presse entre ses parents, & amis à la visiter, & à se coniouyr avec elle, de ce qu'elle seule, entre tous les parents du defunct, auoit esté choisie, & fauorisée d'un priuilege, qui selon leur sentiment estoit si honorable, & si glorieux pour le mort.

Enfin on commença de traiter des funerailles, & derniers deuoirs, qu'il falloit rendre à ce Seigneur. Et pource que, comme en l'Eglise Catholique, ceste coustume est gardée, d'honorer par vne solemnelle canonization la memoire des personages, qui se sont rendus illustres, & remarquables par la sainteté de leur vie.

Parcillement comme le diable est par tout luy mesme, & tousiours singe des choses de Dieu, pour mieux entretenir ces pauures Cochinchinois en leurs erreurs, il a introduit parmy eux vne espee de canonisation: Car la coustume est, qu'on y solemnise la mort de ceux, qui au iugement de tous auront vescu en gens de bien, sans faire tort à personne, & qui auront esté curieux d'acquérir les vertus morales. A cet effet ils leurs dedient pour ainsi dire des festes, qu'ils celebrent avec des appareils, & magnificences tres grandes, pour im-

mortaliser le nom de leurs morts, & en conserver la memoire à l'éternité, par l'honneur, & le culte qui leur est rendu.

De là est, que le Gouverneur des Pulu-cambis, ayant vescu, dans la reputation publique, non seulement, en sa Prouince, mais par tout le Royaume, à raison de tant de belles parties naturelles, dont il estoit doué, comme estant homme d'un excellent iugement, d'une incomparable, prudence qui auoit la iustice, & l'integrité dans le gouvernement, en singuliere recommandation, avec un naturel bien faisant, & porté d'inclination enuers les necessiteux. Il fut conclu par ordonnance publique, qu'il ne luy falloit aucune pompe funebre, qui sentist sa douleur, & sa tristesse comme aux autres : Mais des resiouissances, & solemnitez de festes publiques, pour donner à entendre, qu'il estoit digne d'un honneur saint, & sacré, & qu'il le falloit placer au rang de leurs autres Dieux. Ceste ordonnance ainsi faite, tous tascherēt de bannir bien loing d'eux toute sorte de tristesse, & d'essuyer toutes leurs larmes, reprenants un visage gay, & gracieux, tesmoignants tout plein de ioye, & de contentement. C'est pourquoy tous les parens du Gouverneur defunct, firent des banquets tres somptueux à tout le peuple, ou

on ne faisoit autre chose que manger, & boire depuis le matin iusques au soir. Ce n'estoient que chants, que danses, que sons d'instruments de mulique, que fanfares de trompettes, & tambours.

Ces huit iours expirez le corps fut porté dans vne chaise d'argent, sous vn dais en la ville d'où il estoit natif, appelée Chifu, distante de trois iournées avec vne suite tres-grande de gens de toute sorte, & avec des tesmoignages d'une ioye & liesse incōparable. Le Palais ou il estoit mort, demeura tout à fait inhabité, à ce qu'avec le temps, il se minast de soy mesme, & que les vestiges, & le resouuenir s'en estants perdus, on entendit, que la memoire de la mort du Gouverneur se deuoit pareillement perdre, & enseuelir dans vn perpetuel oubly, tandis qu'il viuroit dans les esprits, & dans les bouches de tous, avec vn loz, & honneur perpetuel.

Arrivez qu'ils furent à Chifu, en vne grande plaine, separée de toute habitation, tous se mirent en deuoir de dresser vne autre Palais, autant & plus somptueux, & magnifique, qu'estoit celuy ou le Gouverneur estoit mort. Et pour faire plus de parade des richesses du defunct, ils firent bastir autant de galeres, qu'il en souloit entretenir, lesquelles ils faisoient marcher

Marcher sur terre, par certains ressorts, & roues artificielles. Ils firent faire pareillement des Elephants, & chevaux de bois, & tout le reste de l'equipage, qu'il souloit mener avec soy, tandis qu'il estoit en vie, sans y pleindre la despenſe en façon du monde. Au milieu du Palais, ils eleuerent vn temple fort magnifique, avec vn tres-bel autel, sur lequel fut placee ceste chasſe, reueſtue, & couuerte ſi artiſtement, & chargée de tant de beaux hieroglyphes, emblemes, & peintures, qu'elle donnoit vn grand reſpect, & excitoit à ces pauvres idolatres vne ſuperſtitieuſe deuotion. A meſme temps ſe firent durant trois iours continuels, diuers ſacrifices, & ceremonies, par le miniſtere de cinq à ſix cens Onſaïs tous veſtus de blanc, qui employoient tout leur temps à chanter, ſacrifier, & luy offrir du vin, des bœufs, & des buſſes en tres-grande quantité, ſans oublier diuers banquets publics, qui ſe faiſoient, durant ces trois iours, à plus de deux mille perſonnes, des plus qualiſiées, ayants chaſcun ſa table ſelon la couſtume du pays, ſerui de plus de deux cents plats. Apres ces trois iours, ils mirent le feu à toute ceste machine, bruſlants, & le palais, & le temple avec tout ſon appareil, n'en reſeruant rien que la chasſe, & le corps du deſunct, qui fut par apres

K

enseveli, & transporté secretement, & cachément iusques à douze fois, de sepulture en sepulture. A celle fin que le peuple demeurant tousiours incertain, & douteux du lieu, ou il auroit esté laissé la veneration enuers ce nouuel Idole, en fût d'autant plus grande, & qu'il l'adorast en tous les lieux, ou il pourroit estimer que ces ossements se retrouueroient.

Là prist fin ceste premiere ceremonie laquelle se renouuellast depuis apres quelques mois, sçauoir est selon leur façon de conter les temps, à la septiesme Lune, avec toutes les mesmes superstitions, preparatifs & appareils que nous venons de dire. Et depuis encore quelques mois s'estans passez elle fût solennisee pour la troisieme fois, ce qu'ils continuerent de faire dé la sorte, à diuerses reprises durant trois ans. Le Roy ayant commandé que les trois ans du reuenu, qui se paye au Gouverneur de ceste Prouince, fût employé pour fournir aux frais, & à la despence qu'il y falloit faire. Aussi durant ce temps la, ne nomma il aucun Gouverneur, dans la persuasion, & creance, qu'ils ont tous, que l'ame du trespassé de la placée au nombre des Dieux, pouuoit conduire d'elle mesme ce Gouvernement pendant ces trois ans. En attendant

son propre fils fût déclaré vice-Gouverneur
& Lieutenant de la Prouince.

Nous nous trouuâmes presents à ceste solennité, trois Peres que nous estions de la compagnie en ceste Prouince la, & combien que nous n'assistassions point à leurs superstitieuses ceremonies, si ne peûmes nous pas pourtant nous exempter, de nous trouuer à quelques banquets, de peur d'estre blasmez d'ingratitude, & d'estre estimez peu courtois. Et comme vne fois nous nous disposions pour y aller, auis nous vint, que nous serions interrogé du lieu ou se trouuoit l'ame du Gouverneur, & que nous prissions bien garde de ne pas dire, qu'elle estoit dans les peines d'enfer, que ce seroit assez pour nous faire mettre en pieces & desmembrer tous vifs. Et de fait on ne tarda gueres, qu'on ne nous eût seruis de ceste question, à laquelle nous respondîmes, que sans Baptême il n'y auoit personne de sauué: Mais que telle, & si grande estoit la bonté de Dieu, qu'il suffisoit d'en auoir vn desir efficace, quand on ne le pouuoit auoir autrement. Et que si le Gouverneur l'auoit eu en ceste derniere heure, comme il estoit bien probable, attendu l'affection qu'il portoit à nostre Sainte Foy, ainsi que nous l'auons dit cy dessus, & que sans la violence de son mal,

il y auoit bien de l'apparence qu'il l'eust peu demander, on pouuoit croire qu'il estoit sauué, ou si non qu'il estoit damné.

Ils ne se monstrent pas du tout mescontens de ceste responce, nouvelle pour eux, & non attendue: ains pour la plus grand part, ils en furent satis-faits, ce qu'ils tesmoignerent par l'offre qu'ils nous firent de quelques buffles entiers, bien apprestez, & rostis, du nombre de ceux qu'ils auoient immolez, à leur nouuel Idole, ie veux dire le Gouverneur decedé. Mais sur le refus que nous leur en fîmes, leurs disants, que nostre loy nous defendoit de manger de ces viandes immondes, & souillées par leurs sacrifices. A l'heure mesme, au lieu de ces buffles tuez, & sacrifiez, ils commanderent de nous en donner de tous viuants. Et outre cela les parens du Gouverneur nous enuoyerent des Elephants, pour nous en retourner aux Pulucambis, avec les mesmes honneurs que nous souliions recevoir du Gouverneur.

C'est icy ou se terminerent, & aboutirent tout à les faveurs, & courtoisies, qu'on nous rendit en sa consideration. Et pourtant de retour que nous fîmes en nostre maison, nous demeurâmes comme pauvres orphelins, & abandonnez de tous. Personne ne s'engeoit

desia plus en nous. Desia l'argent qui nous auoit esté assigné, pour nostre entretien ne se donnoit plus. Et n'ayants plus que vingt escus de reste, nous fûmes bien tost reduits, à telle misere, & necessité, que si quelqu'un de nous fût tombé malade, nous n'eussions pas mesme osé appeller le Chirurgien pour nous ouurir la veine, ne nous voyants rien dequoy le payer. Et iacoit que nous nous trouuassions parmy vn peuple, grandement porté à secourir les necessiteux, particulièrement pour le viure, comme iay desia montré. Il n'estoit pas cependant à propos pour nous de demander chose aucune, de peur de perdre tout l'auantage, que nous auions desia gagné, pour la conuersion des ames. Car ils eussent dit que nostre venuë en ces quartiers la, n'eust pas esté pour annoncer la loy de I E S V S - C H R I S T: mais pour mandier du secours à nos necessitez, sous la faueur du Gouverneur. Personne ne venoit desia plus en nostre maison, nostre credit nous ayant manqué tout d'un coup. Et tout ce que nous auions desia auancé dans la langue Cochinchinoise, ne nous seruoit de rien, ceux du pays ne tenants aucun conte de trois pauvres hommes, qui restoient seuls au beau milieu de l'Idolatrie. Dauantage ils mesprisoient la

doctrine que nous leurs preschions , comme vne chose nouuelle par nous controuée, pour renuerfer celle qu'ils professoient, & deltruire leurs sectes anciennes.

Trois ans se passerent de la sorte, pendant lesquels nous ne ressentions pas si viuement le defaut de toutes sortes de commoditez, pour l'entretien de nostre corps, qui eust à souffrir des extremitez, que Dieu scait, comme ils nous estoit fascheux de nous voir entierement dècheus des belles esperances, que nous auions prises, de pouuoir auâcer de beaucoup le nom, & la gloire de Dieu, parmy ces infidelles, & mescreants, n'ayants peu durant ces trois ans, en conuertir que, fort peu, & encore avec des peines & des trauaux indicibles.

Voyants donc le train que prenoient nos affaires, nous entrâmes en quelque defiance, iugeants, que le temps destine' par sa diuine bonté, pour retirer ces peuples de leurs tenebres, ne seroit pas encore arriué, soit que nos pechez y apportassent quelque obstacle, soit pour quelques autres considerations à nous incognues. Mais lors que nostre fragilité nous faisoit auoir moins de confiance en Dieu, voila que tout à propos pour nous donner de la confusion, sa diuine Majesté, fit esclatter sur nous les merucilles de sa toute

puissante misericorde, à fin de nous appren-
que ceste œuvre heroique, & ceste noble en-
treprise de la conuersion des ames, depend
entierement de luy, & que nous soyons obli-
gez d'auouer, que sans luy nous n'auons au-
cune force pour y auancer tant soit peu, la
pratique nous manifestant que *Neque qui plan-
tat est aliquid, neque qui rigat: sed qui incrementum
dat Deus*, peu sert aux hommes de planter &
d'arrouser vn verger pour Dieu, s'il ne luy
plaist de le faire croistre, & profiter, comme il
se verra par le chapitre suiuant.

CHAPITRE V.

COMME DIEU OUVRIST LA PORTE
à la Chrestienté en la Prouince des Pulucambis,
par le moyen des personnes les plus illustres
de ce pays.

Nous voyant reduits à ce point, dans la
Prouince des Pulucambis, qu'il y auoit
peu d'esperance de nous y pouuoir entre-
tenir, & d'y auancer beaucoup pour le salut,
& conuersion des ames. Nostre dessein fût
d'en sortir, & de nous departir en diuers en-
droits. Le P. François de Pina, s'en alla de-

meurer à Faifo ville du Japon, comme nous auons dit, en intention, tant de s'y employer au seruice de ces Chrestiens, qu'il auoit desia gouuernez, comme Pasteur, que pour y estre entretenu de leurs aumosnes. Et comme il scauoit fort bien la langue Cochinchinoise, & la parloit fort naturellement, il ne desista iamais d'y annoncer nostre sainte foy. Le P. François Buzome partit aussi pour aller deuers Turon, prenant avec soy nostre meilleur truchement pour essayer, s'il ne pourroit point auoir quelques aumosnes des Portugais, desquelles nous nous peussions entretenir pour le moins tous deux dans nostre maison de Nouëcman, en attendant qu'il nous vint quelque secours de Macao.

I'estois donc demeuré avec les Pulucambis autât seul, & sans compaignon, cōme affligé, & desconforté de me voir sans aucune esperance du salut de ces pauures ames, & conuersion de ces gentils. Quand voici qu'un iour, estant en nostre maison, comme i'y pensois le moins, ie vois à nostre porte vn bon nobre d'Elephants, avec plusieurs Dames, & vne grande suite de Gentils-hommes, apres lesquels venoit vne grande Dame richemēt vestue, & plus chargée que couuerte de ioyaux, & pierreries à la mode du pays. Ie demuray tout esmerueillé

à la nouveauté de ce rencontre, & tout estonné de la majesté de ceste Dame, & surpris que j'estois, ne sçauois que penser de ceste visite si extraordinaire. Enfin estant sorti pour la recevoir, j'appris que c'estoit la femme de l'Ambassadeur, que le Roy de la Cochinchine enuoyoit au Roy de Cambogia : Son mari estoit natif de Nouëcman, ou nous demeurions, & le premier homme de la ville apres le Gouverneur, lequel pour lors estoit en Cour à Sinuua traittant des affaires de son Ambassade. Or apres les honneurs, & compliments rendus à la façon du pays, ceste Dame n'ayant point de temps à perdre en des choses, qui ne faisoient au sujet de sa venuë. Venons ce dit elle, à ce qui m'ameine icy. Mon Pere, j'ay sçeu vostre arriuée en nostre pays, & Prouince, & apres l'occasion, qui vous fait entreprendre vn si long voyage. Je vois que vous tenez vne forme de vie, toute sainte, & sans reproche, ie sçay que vous preschez, & enseignez le vray Dieu. Et pource que ie m'apperçois fort bien, que tout ce que vous dites, est fort conforme à la raison, ie me persuade aussi que vostre loy, est la seule vraye loy, & qu'il n'y en a point d'autre : que vostre Dieu, est le seul, qui doit estre adoré, & qu'il n'y a point d'autre chemin qui conduise à la vie eternelle que

celuy que vous nous monstrez. C'est pourquoy ie ne viens point icy pour autre consideration, que pour demander de tout mon cœur, que vous me veüilliez lauer de vos saintes eaux, & me mettre au nombre des Chrestiens. Voila le seul motif de ma venue vers vous voila ce qui me reste pour le parfait accõplissement de mes desirs. A cela ie luy dis premierement que ie loüois vne si bonne, & si sainte resolution, l'exhortant de rendre à Dieu les remerciements, & actions de graces qui luy estoient deuës pour vn si grand, & si signalé benefice, que de l'auoir appellée à la cognoissance de nostre sainte foy, d'autant qu'il n'y auoit chose aucune en ce monde, qui fût plus considerable, & de plus grande importance, que le salut de nostre ame. Je m'excusay par apres, de ce que ie ne pouuois luy accorder si promptement vne requeste si sainte, & si iuste, que celle, qu'elle m'auoit propose, pource qu'encore bien que i'eusse quelque cognoissance de la langue Cochinchinoise, ie n'en sçauois pas cependant assez pour la pouuoir instruire comme il falloit des hauts, & souuerains mysteres de nostre Religion Chrestienne, & qu'ainsi, ie conseilloy à son excellence, de vouloir patienter iusques au retour du P. Buzome, qui reuiendrait en

bref de Turon , & rameneroit avec soy le meilleur interprete , que nous eussions, au moyen duquel, elle seroit tres-bien instruite de tout ce qu'il falloit sçauoir, & qui luy donneroit toute la satisfaction que meritoient ses bons, & saints desirs. Le grand feu , & ardent desir, repliqua elle, qui m'embrase le cœur ne peut pas souffrir vn si long delay, veu principalement, que i'attends d'heure à autre l'Ambassadeur mon mary, qui vient de la Cour, & qu'il faut, qu'à son arriuée ie m'embarque promptement pour aller avec luy au Royaume de Cambogia. Vous sçavez les dangers qu'il y a sur mer , & qu'à toute heure on y court fortune de se perdre. Ainsi il se pourra faire , que quelque tempeste s'esleuant sur mer, ie demeure enseuelie dans les eaux , perdue pour vne eternité. Ioint , me disoit elle, qu'il suffit pour me faire entendre les choses de Dieu, que vous m'en parliez , comme vous faites des autres , veu que i'entens assez bien tout ce que vous me dites. Je me sentis obligé apres tant de demonstrations, & tesmoignages qu'elle me donnoit de son enflammé desir , & saintes resolutions , de commencer à l'instruire au mieux, qu'il me seroit possible, & de luy donner quelque cognoissance des principaux mysteres de nostre sainte foy. Il pleust

à Dieu de nous enuoyer bien tost apres le P. Buzome, qui demeura bien consolé de ce bon & heureux rencontre, ne cessant d'en rendre des actions de graces à sa diuine bonté. L'Am-
bassadrice en fut encore plus ioyeuse, voyant en sa compagnie, le truchement qu'elle atten-
doit, avec tant de passion. Car par son moyen, & de la tres-grande assiduité, diligence, & at-
tention qu'elle apportoit à ouyr le Catechisme, deux heures le matin, & deux heures l'a-
pres-dinée, elle aprit dans quinze iours plus que suffisamment la doctrine de nostre sainte loy. Ce qui luy toucha le plus le cœur de toutes les choses qu'on luy apprist, fût la co-
gnoissance, qu'on luy donna du mystere de l'Incarnation, d'un IESVS CHRIST, vray fils de Dieu, fait homme pour l'amour de l'homme. D'où vient que pour imiter en quelque façon, ceste grande humilité du fils de Dieu, elle venoit en nostre maison esloignée de la sienne, d'une bonne demie lieue, non seulement sans tout cet attirail d'Elephants, & autre suite, qu'elle traînoit ordinairement apres soy : mais nuds piez à trauers la fange, & les caillous. Obligeant encore par son exemple ses dames, & ses courtisans, à imiter sa grande deuotion.

Quand dans les discours spirituels, & en

expliquant le catechisme , on fut venu à parler de l'Enfer, expliquer ses tourments, représenter au vif la durée de l'éternité, & la diuersité des peines, qu'on y souffroit , l'horrible compaignie des demons, l'obscurité de ces tenebreux cachots, & cauernes inhabitables, & finalement le tourment du feu. Elle, & ses dames demeurèrent, tellement esperduës , que n'ayant pensé toute la nuict à autre chose, qu'à ce qu'elles auoient ouy de ces tourments éternels, le lendemain pleines d'effroy elles reuinrent, disant qu'elles vouloient toutes se rendre Chrestiennes , pour euader ces prisons , & supplices qui ne deuoient iamais prendre de fin. Mais comme nous leur eûmes respondu, que cela ne se pouuoit, estants comme elles estoient compaignes , & concubines de l'Ambassadeur, suiuant la coustume du pays, que nous auons declaré en la premiere partie de ce narré. L'Ambassadrice dit aussi tost, ie n'ay donc pas cet empeschement. Il est vray, luy dîmes nous , n'y ayant que vostre Excellence, qui soit vraiment femme de Monsieur l'Ambassadeur , vostre mary , c'est pourquoy rien ne vous empesche pour le present d'estre baptisée. A ceste nouuelle leuant les mains vers le Ciel elle donna de si grands signes de ioye, & de resiouyssance qu'on eust dit qu'elle

estoit hors de son bon sens, quoy que iamais elle n'eust esté plus à soy, qu'à ceste heure là, qu'elle tesmoignoît par excez le grand plaisir & contentement, que luy apportoît la nouuelle d'une chose, qui est la seule, qui deuroit dōner de la ioye aux hommes. Au cōtraire ces dames plongées dans le desplaisir, de se voir hors du chemin de leur salut, crioient tout haut, que l'Ambassadeur ne les auroit plus pour Concubines, puisque cela les empeschoit d'estre Baptisées, & menoit tout droit à leur grand dommage à la damnation eternelle, leur maistresse les fortifia grandement en leur bon propos, prenant sur soy la charge de les tirer de leurs pechez, & promettant de leur trouver à chascune vn mary. Ainsi ces empeschements, & destourbiers estants ostez par la promesse de l'Ambassadrice, & la resolution ou estoient les autres de ne plus retomber dans leur peché, vii iour qui fut pour moy le plus beau que ie vis iamais de ma vie. Elles viennent toutes, avec vne fort belle grace, & vne rare modestie, admirablement bien vestuës de leurs plus beaux habits, & parées de leurs plus riches atours, & pierreries, accompagnées d'une longue suite de braue, & leste noblesse, & entrerent dans nostre Eglise de Nouëcman, ou Madame l'Ambassadrice, qui comme

la premiere, & Maistresse de toutes les autres prist le nom d'Vrsule, fut Baptisée avec vingt cinq autres à la grande gloire de Dieu, & de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, qui avec ce peu de Dames, ouurit la porte au Christianisme en nostre mission de la Cochinchine.

Le Baptisme estant fait, nous allâmes en procession iusques au palais de l'Ambassadrice Vrsule, qui y auoit vn fort bel oratoire, ou se faisoient auparauant ses superstitieuses deuotions à vn Idole. Y estants entrez toute la premiere chose que nous fîmes, fut de ietter de l'eau beniste par toute la chambre, & apres ceste noble Dame, avec ses litiuantes, prist l'Idole, qui estoit la niché, & le iettant par terre d'vn courage extra-ordinaire, elles vous le mirent en piecs, & le foulerent aux piez, nous mîmes en sa place vne belle image du Sauueur du monde, que ces nouuelles & deuotes Chrestiennes adorèrent avec tout plein de sentiments de deuotion, humblement prosternées, s'auoiant toutes pour ses tres-fideles, & deuotes seruantes. Apres ces deuoirs rendus avec toute sorte de reuerence, & soumission, elles se mirent au col des Agnus Dei, des Croix, medailles, & reliquaires, dont elles faisoient plus de cas, que de toutes leur chaines d'or, cordons de perles,

& enseignes de diamants. Apres ceste victoire remportée sur les demons, ayants dit les litanies, & autres raisons dans cet Oratoire, ainsi repurgé, & sanctifié, nous retournâmes à nostre maison le P. Buzome, & moy avec les consolations, & actions de grâces à nostre bon Dieu, que chascun se peut aisement imaginer. Ceste Dame, & tous les siens ne manquerent pas du depuis, de venir tous les iours en nostre Eglise entendre la messe, ouïr le Catechisme, & assister à tous les autres exercices de deuotion, ou elle tesmoigna tousiours tout plein de zele, de ferueur, & de pieté Chrestienne.

Bien tost apres l'Ambassadeur son mary arrive de la Cour, en dessein de partir incessamment pour son ambassade vers le Roy de Cambogia. Et comme c'est la coustume de ce pays, que le chef de la famille, ou maistre de la maison, venant de loing, sa femme, ses enfans, & autres de ses domestiques, aillent au deuant de luy, pour le moins vne demie lieue dans le chemin. Vrsule manqua à ce deuoïr, se tenant pour lors retirée à ses deuotions dans son oratoire. Son mari bien estonné, ne sçachant que penser de ceste nouveauté, se craignant qu'elle ne fut peut estre malade, demanda comme sa femme se portoit, & comme on luy eust respondu, que sa santé estoit

estoit fort bonne, il en demeura encore plus esmerueillé que deuant, mais bien dauantage, quand arriué qu'il fut à la porte de son Palais, il ne la vit point se presenter, pour luy rendre les honneurs, & deuons accoustumez dans leurs compliments. Il se pensa donc qu'il y auroit quelque chose, & que sa femme pouroit bien estre en cholere contre luy. Surquoy il s'en va en fin à sa chambre, & à son Oratoire, ou il trouua Vrsule, & les autres dames, parées de medailles, & Agnus Dei, tenants des Chappelets en main, avec plusieurs autres marques de la religion qu'elles auoient embrassée, & toutes en oraison deuant l'image de nostre Sauueur. Qui fut bien estonné de voir tout cela, ce fut l'Ambassadeur, auquel sa femme dit, prenant la parole, qu'il ne s'esmerueillast pas, si elle auoit manqué à luy rendre les deuoirs, & honneurs ordinaires à son arriuée, d'autant qu'il la trouuoit en vn bien plus haut degré d'honneur, qu'auparauant, qu'elle & toutes ses suiuanes estoient deuenues filles du vray Dieu, & Sauueur du monde, dont en mesme temps elle luy en monstra l'image à son Oratoire, luy disant que c'estoit celuy qu'il deuoit luy, mesme adorer, s'il desiroit s'esgaler à elle en dignité. L'Ambassadeur esmeu des paroles

L

de sa femme, & tout ensemble de la beauté de l'image, prosterné qu'il se fut par terre, l'adora les larmes aux yeux. Puis se relevant, il se tourna deuers sa femme, & vers ses dames, & leur dit. Est il bien possible que vous soyez Chrestiennes vous autres? Quoy me voudriez vous bien laisser? Ne sçavez vous pas, que selon la loy, que preschent les Peres, il n'est pas permis d'auoir plusieurs femmes, & qu'il faudra necessairement, ou que vous vous trouuiez vne autre retraite, ou bien que vous laissant ceans dedans, ie me pouruoye d'une autre maison. A cela Vrsule respondit, ny il ne sera pas besoin que vous sortiez d'icy, ny a nous autres de vous laisser, pource qu'il y a moyen de tout accorder, & de contenter tout le monde. Esquiuant pour lors, par vne prudence tout à fait cœleste, de luy descouurir la defense, qui est en la Religion Chrestienne d'auoir plusieurs femmes ensemble, y ayant bien à craindre qu'elle n'eust tout gasté, luy declarant trop-tost vne chose si rude & difficile. A ces parolles l'Ambassadeur prist courage, & s'imaginant sur l'heure, que possible il ne luy faudroit pas abandonner ses femmes, ainsi saintement trompé, il leur dit qu'aussi vouloit il estre Chrestien, & suiure la bonne resolution qu'elle, & ses dames auoient prise.

Le lendemain de fort bonne heure, il s'en vint en nostre maison, & nous dit, que puis que nous auions fait sa femme Chrestienne, il auoit aussi enuie d'embrasser la mesme loy, si nous iugions que la chose fut faisable. Tres-faisable luy respondimes nous, comblez de ioye, & de contentement, à vne si agreable requeste, & que quand il se seroit resolu, nous luy donnerions vne suffisante cognoissance, de ce qui seroit necessaire pour son baptesme. Il se contenta de cela, & pour autant que diuers affaires, qui le tenoient occupé sur iour, à raison de son ambassade, nous empeschoient de traiter avec luy si commodement, nous prismes resolution, à la priere qu'il nous en fit, de l'aller trouuer de nuict en sa maison, où nous cōmençâmes à le catechiser, & ce que nous continuâmes l'espace d'une vingtaine de nuicts, y employants quatre ou cinq heures à chasque fois, l'informant des mysteres de nostre foy, depuis la creation du monde, iusques à l'Incarnation du fils de Dieu, & Redemption du genre humain, de la gloire du Paradis, & des peines d'Enfer. Au demeurant ce n'estoit pas peu, qu'un homme de sa qualité, & tellement occupé retranchast, tant d'heures de son sommeil, pour ouyr parler des choses de Dieu, & de son salut, y appliquant tout à fait son es-

prit, & nous proposant plusieurs doutes, & questions subtiles, qui faisoient assez cognoistre la bonté, & grande capacité de son esprit.

En tous nos discours nostre principal but estoit d'imprimer bien auant dans l'esprit de ce seigneur la verité de nostre sainte loy, & de luy faire voir la conformité, qu'elle a avec la raison naturelle. A ce qu'estant rendu capable d'apprehender l'importance de son salut, & la gravité des peines d'Enfer, & restant bien affectonné, & affermi en la certitude de nostre sainte Religion, il trouuaft par apres moins de difficulté dans le point, qui le trauailloit le plus, de la polygamie, ou multitude de femmes, que tout à dessein nous taisions iusques à l'extremité. Enfin ayants gagné ce que nous pretendions le plus, & que nous posions comme pour fondement de la conuersion de ce grand, & noble personnage, nous passâmes à l'explication des commandements de Dieu, ou nous luy fîmes entendre, qu'entre les Chrestiens, il n'estoit nullement permis d'auoir plusieurs femmes.

A ceste proposition si peu attendue, l'Ambassadeur demeura froid comme marbre, & sa premiere ferueur s'esteignit tout à coup, comme qui ietteroit beaucoup d'eau sur vn fort peu de feu. De façon que nous conge-

diant pour lors, il nous dit que cest affaire n'estoit pas de petite importance, & qu'il meritoit bien, qu'on prist du temps, pour y penser meurement. Ceste responce nous donna bien auant dans le cœur, & n'en sçauions que penser, si bien que retirez que nous fûmes en nostre maison, nous employâmes le reste de ceste nuit la, en oraisons, penitences, & choses semblables, suppliants sa diuine Majesté de la plus grande ferueur, & avec les plus chauds desirs, qu'il nous fut possible de vouloir benir & donner bonne issue à l'œuvre que sa diuine bonté auoit encommencé. Le matin du iour suiuant vint à nous vn Onzai, des plus capables de la ville, que l'Ambassadeur nous enuoyoit, pour examiner les raisons, que nous auions de defendre la pluralité des femmes. Or entre autres raisons que celuy cy mettoit en auant, pour le party contraire il pressoit fort, & faisoit grande instance sur celle cy, comme la plus forte à son auis, à sçauoir qu'il ne voyoit pas, comme la multitude des femmes leur pouuoit estre denier, la propagation du genre humain, & la naissance des enfans estant chose si parfaite, & si conforme à la nature: Et que sur tout cas aduenant qu'un mary eût rencontré vne femme sterile, ainsi comme l'Ambassadeur, qu'il y auoit peu d'ap-

parence, de luy en refuser vne autre, de laquelle il peut auoir lignée. Il nous fut aisé de luy respondre en bonne Theologie, ou on ne manque pas de bonnes solutions à ceste difficulté: mais voyants qu'ils ne s'en tenoient pas si satis-faits pour n'estre accoustumez aux intriques d'une escole. Nous le payâmes en dernière lieu d'une certaine raison, que nous tirions de la Sainte Esriture, dont nous auions desia donné quelque connoissance à l'Ambassadeur, laquelle il pleut à Dieu luy imprimer si auant dans son esprit, qu'il en demeura tout à fait conuaincu, par l'assistance du Saint Esprit, qui fut de luy ramentauior, que nostre Dieu estant si iuste, & la loy qu'il auoit donnée si conforme à la raison naturelle, comme luy mesme l'auoit cognéu & confessé, il deuoit sans aucun doute obeir aussi en cela, à ce mesme Dieu. Et ce d'autant plus que sa diuine majesté, en la creation de l'homme, donna d. lors à entendre que cela estoit tres conuenable, lors que la propagation du genre humain estoit plus necessaire, veu qu'il ne donna à Adam qu'une seule femme, luy en ayant peu donner aussi aisement plusieurs, à ce que les hommes se multipliasent plus promptement. Ceste raison contentoit tout à fait l'esprit de l'Ambas-

sadeur, si ne laissoit il pas avec tout cela, d'auoir bien de la peine à se resoudre, à l'observance de ce commandement, qui l'importunoit fort. N'y auroit il point, adioustà il, quelque remede à cela, soit par dispense du souverain Pontife, soit en quelque autre maniere: car il n'y aura rien que tres-volontiers ie ne face, pour tres-malaisé qu'il puisse estre. A quoy nous luy respondîmes qu'en vain se trauailleroit l'esprit, celuy la qui voudroit chercher quelque expedient à cet affaire. Et pourtant s'il auoit enuie de se sauuer, qu'il luy seroit entierement necessaire de congédier toutes ces concubines, & demeurer avec sa femme legitime. Alors ce bon seigneur leuant les yeux, & les mains vers le Ciel, & comme se faisant force, & violence à soy mesme par vne genereuse resolution, il se prist à dire cōtraint par la verité cogneuë. Puis doncques que la pluralité des femmes, ne peut subsister avec mon salut, qu'elles s'en allant toutes, à la bonne heure: Car ce seroit vne grande folie à moy, de vouloir faire perte, d'une eternité de gloire dans le Ciel, à l'appetit de quelques mal-heureux plaisirs, & contentements passagers. Parquoy se tournant deuers ses concubines, qui estoient la presentes avec Vrsule sa vraye femme, il les congédia toutes.

Maiss'apperceuant, qu'elles se prenoient à rire du eonge qu'il leur donnoit, comme d'une chose qu'il ne pourroit iamaïs garder, pour monſtrer qu'il parloit tout a bon & du meilleur de ſon cœur, il commanda a ſa femme de les payer toutes ſur l'heure, & que dez le ſoir meſme il ne s'en trouuaſt pas vne dans la maiſon. Puis ſ'adreſſant à nous, me voila tout preſt, nous dit il, mes Peres, à faire ce que vous me commanderez. Apres que nous eûmes vne ſi houhaitée reſolution, nous nous en re tournâmes bien ioyeux au logis, pour en rendre les actions de grâces, qui eſtoient deües à Dieu.

Mais voila incontinent le diable, qui ſe met à faire des ſiennes, pour arreſter ce bon deſſein ſe ſervant de la tendreſſe feminine d'Viſule, qui n'a pas le couraſe, ny la reſolution de chaffer d'aupres de ſoy, celles qu'elle a eſleuées avec tant de ſoin, dez leur plus tendre ieuneſſe, qu'elle a touſiours auſſi cherement affectionnées, que ſes propres filles. Ainſi le mary, & la femme ſont en different, l'un preſſe qu'elles ſortent, & au pluſtoſt, l'autre fait inſtance, pour les retenir avec ſoy. Surquoy l'Ambaſſadeur tout faſché, s'en vient à nous, pour ſe mettre dans ſon bon droit, & faire en forte, que puis qu'il ne tenoit plus à luy, que

ces femmes ne sortissent de sa maison, que l'empeschement estant oste', le Baptisme luy fût donné. Nous estions pour mettre la dernière main, à ce bonne œuvre, voyants que son discours estoit fort raisonnable, & principalement nous faisant entendre, qu'elles ne demeureroient plus dans sa maison, comme concubines, mais comme suiuanes de sa femme. Quand le bon Seigneur, apres s'estre arresté quelque temps, comme tout pensif, nous dit à la fin, qu'il nous vouloit proposer vn doute. Estant vray, nous dit-il, mes bons Peres, comme ie le crois, ce que vous m'avez enseigné, que Dieu va sondant iusques au plus profond du cœur des hommes, & qu'il ne peut estre trompé: Encore que mon delir ne soit autre que de laisser, & d'enuoyer de ma maison ces femmes, ce pendant ie vois fort bien, qu'elles y demeurant, ie suis en danger, & à raison de ma mauuaise habitude contractée de longuemain, & de la fragilité de ma nature, de tomber de nouveau dans le peché. Et ainsi il ne me semble pas, que i'alle en cet affaire, avec toute la sincerité qu'il faudroit. Nous autres voyant bien en ce discours sage, & Chrestien de l'Ambassadeur, l'occasion prochaine de pecher qu'il preuoyoit nous nous mettions en peine de songer, &

trouuer quelque bon expedient, pour leuer vne si puissante barriere : mais ne s'en offrant point à l'heure qui fut de saison, luy mesme, à qui l'affaire touchoit de plus pres, nous en proposa vn que nous prîmes comme le meilleur de tous. Mes Peres, nous dit-il, le meilleur, & plus assurez moyen, que ie voye en cecy, est, que vous autres, comme nos Maistres, vous persuadiez efficacement à celles de ces concubines, qui sont Chrestiennes, car quant aux payennes, ie feray que ma femme les chassera sans mercy, que si d'auenture il m'arriuoit par ma fragilité, d'estre surpris de quelque tentation, elles me resistent fortement, ou plustost, qu'elles couchent dans nostre Oratoire. Car cela estant, l'honneur, & le respect que ie porte à l'image de nostre Sauueur, m'obligera à aimer mieux, qu'on me mette en pieces, que de me laisser aller à aucune lâcheté, en presence de ce grand Seigneur. Et elles viuront en assurance, iusques à ce que l'occasion de les marier se presente, & ie feray publier, que ie ne les tiens pas dans ma maison en qualité de concubines, mais de dames d'honneur de ma femme Vrsule, & toute la ville scaura, que ie ne trans-gresse point la loy que Dieu me commande. Ce parle fut trouué si à propos que rien plus, & fut mis aussi

cost en execution. Vn iour apres nostre Ambassadeur bien accompagné, richement vestu, & en tres bonne conche, au son des tambours, fifres, & autres instruments avec tres grande alegresse, fut Baptisé en nostre Eglise, & avec luy autres vingt Gentils-hommes de marque, ses plus grands amis. Et eust le nom de nostre Pere Sainct Ignace. Puis ayant pris sa femme Vrsule par la main, ils renouellerent leur ancien contract de Mariage, en forme de Sacrement, comme le demande l'Eglise. On ne sçauoit bien exprimer la double iöye qu'apporta à chascun ce Baptême, & ces nouuelles nopces.

Ces Festes furent suiuiues du depart de l'Ambassadeur Ignace pour Cambogia, lequel commanda, qu'on esleuast dans son principal nauire vn bel estandart, ou seroit vne tres belle croix, & l'image du glorieux Pere S. Ignace son protecteur, y faisant de surplus adiouster plusieurs enseignes, guidons, & autres deuises, qui faisoient assez paroistre la religion qu'il professoit. Tous les Caualliers, & Dames Chrestiennes s'estants ainsi embarquez firent vn heureux voyage de Nouëcman à Cambogia. A la veüe de ceste flotte qu'on cogneust bien estre celle de l'Ambassadeur, ceux de Cambogia demurerent bien eston-

nez, voyants les estendarts, & enseignes Chrestiennes dans ce nauire, & se persuaderent aussi tost, que le Roy de la Cochinchine, au lieu de son Ambassadeur ordinaire, en auroit enuoyé quelque extraordinaire, Portugais de nation & Chrestien. Mais bien tost apres, ils se virent esclaircis de leur doute, quand au desambarkement ils s'apperceurent de l'Ambassadeur ordinaire, qui portoit à son col des croix, medailles, & autres deuotions avec ses chaines d'or, & autres pretieux ioyaux. A cet agreable spectacle, on ouyt d'vn costé des voix de ioye, & de loüanges, que rendoient à Dieu les Chrestiens tant Portugais que Iaponois, que leur trafic arrestent la ordinairement, se montrants infiniment consolez, de voir ce nouveau fruit de la Cochinchine: de l'autre on n'entendoit qu'estonnements des Gentils, qui ne se pouuoient persuader, que l'Ambassadeur recogneu auparavant pour vn homme vain, superbe, & lascif, eût embrassé la loy Chrestienne, qui a la deshonesteté en si grande horreur. Mais bien tost apres, il leur fit bien voir ce que peut la grace du saint Elprit dans xne ame, pour fortifier la foiblesse humaine. Car si bien l'Ambassadeur tenoit dans le Palais de Camnogia autant de concubines, que sa femme auoit de suivantes, il comman-

da sur le champ, qu'on les licentiaſt toutes, ſans que meſme il les daignaſt regarder. C'eſt pourquoy il gaigna incontinent par tout ce Royaume la reputatlon de tres grande vertu, & ſaincteté. Cet exemple au reſte en vn homme tellement eſtimé, & en telle opinion d'homme capable, & fort entendu dans les affaires, fit que pluſieurs des plus doctes, & lettrez de la Prouince des Pulucambis receurent le S. Baptelme.

CHAPITRE VI.

COMME DIEU OUVRIſT VNE
*ſeconde porte au Chriſtianisme, par le moyen
des perſonnes doctes, de ceſte gentilité.*

DE ceſte fontaine inépuisable de miſericorde, & enflammé deſir, qu'à noſtre grand Dieu, du ſalut des ames de tous les hommes, naiſſent diuers moyens proportionnez aux eſtats differents des perſonnes, qui ſont tout autant de chemins, par leſquels, il adreſſe, & conduit les hommes à la fin pour laquelle, il les a creéz. C'eſt pourquoy nous voyons qu'il appella ſon peuple immédiatement par ſoy meſme, & ſ'accommodant aux

inclinations des personnes , il imuita les Mag-
ges , par l'entremise des estoilles vn Denis
Areopagite Astronome , fût conuertit, au
moyen d'vne prodigieuse Eclipse. Vn Augu-
stin, luy faisant voir clair dans les veritez de
nostre seincte foy , & remarquer les confu-
sions, & horreurs des faussetez du Paganisme.
Et enfin, il fait venir à foy le peuple ignorant,
& grossier par les prodiges & miracles.

Ainsi est-il arriué en ceste nouuelle Eglise
de la Cochinchine : Car apres que sa diuine
Majesté, en eust appellé des plus qualifiez par
elle mesme, comme nous auons veu, il appella
consequemment entre les doctes du pays des
habiles & sçauants Philosophes, & Mathemati-
ciens à l'occasion de quelques Eclipses, com-
me il se dira en ce chap. Puis des Onfais, ou
Prestres fort obstinez en leurs erreurs , qu'il
retira de leur fausse opinion, en leur donnant
la cognoissance de la vraye foy , comme il se
verra au chapitre suiuant. Et finalement en vn
autre nous monstrerons, comme par le moyen
de diuers effects miraculeux , il a ouuert la
porte de la Chrestienté, à la commune popu-
lace de ces païs.

Or pour mieux entendre ce que nous auons
à dire sur ce qu'il a pleu à Dieu de conuaincre
par les Eclipses , les plus doctes, & sçauants

Cochinchinois, tenus parmy eux, pour excellents Mathematiciens. Il faut tout premierement sçauoir certaines coustumes, qui ont cours en ce Royaume, touchant la science d'Astrologie, & particulièrement des Eclipses, pour autant qu'ils prisent tant ceste cognoissance, qu'ils ont dans leurs Vniuersitez de grandes, & amples sales, où ils l'enseignent publiquement, & qu'on assigne de bons gages, & reuenus particuliers aux Astrologues, qui sont constituez sur des terres, dont ils tireront vne espeece de tribut. Le Roy à ses Astrologues, le Prince son fils a aussi les siens, lesquels employent tout leur soin, & industrie à auertir punctuellement du temps des Eclipses. Mais d'autant qu'ils n'ont pas le Calendrier reformé, & autres particularitez, qui concernent le mouuement du Soleil, & de la Lune, comme nous les auons, il leur arriue souuent de faire de grosses fautes au calcul des Lunes, & Eclipses, esquelles pour l'ordinaire, ils se mescontent de deux, ou trois heures, & par fois aussi, quoy que plus rarement, d'un iour tout entier, combien que d'ordinaire ils preuoyent veritablement, ce qui touche le principal de l'Eclipse. Au reste toutesfois, & quantes qu'ils la predisent au vray, & iustement, ils reçoient du Roy, pour re-

compense vne terre, comme au contraire, s'ils se trompent en leur calcul, ils sont priuez de celles qu'ils auoient autre fois gaignées. Le suiet pour lequel on fait tant de cas du pronostic des eclipses en ces pays, sont plusieurs superstitions qu'on garde en ces temps-là autour du Soleil, & de la Lune, auxquelles ils se preparent avec beaucoup de solennité, & d'appareil. Aussi auerti qu'est le Roy vn mois auparauant du iour, & de l'heure de l'Eclipse, il enuoye par toutes les Prouinces de son Estat, l'une apres l'autre pour auiser, que tant les lettrez, comme le reste du peuple, ayent à se disposer pour ce ste iournée, laquelle estant venue, tous les Seigneurs de la Prouince, les Gouverneurs particuliers, les Capitaines, & Caualliers, & le peuple par ses propres Officiers, s'assemblent tous en chasque ville, & terre particuliere. Mais la principale assemblée se fait à la Cour, ou sont lors tous les premiers du Royaume, lesquels sortent tous dehors avec leurs armes, & estendars. Le Roy tout le premier, vestu en dueil puis toute sa Cour, & regardant le Soleil & la Lune, qu'ils voyent s'eclipser, ils luy font vne, deux, & plusieurs fois la reuerence, & l'adorent, disants à ces planetes quelques paroles de compassion sur la peine, & le travail qu'ils endurent. Parce que

ce que ils estiment que l'Eclipse n'est autre chose, sinon que le Soleil, & la Lune sont engloutis par le dragon, & au lieu que nous disons, la Lune est à moitié ou tout à fait Eclipsee, eux parlent ainsi, *Da an nua, Da an bet*, qui vaut autant à dire comme le dragon en a desia mangé la moitié, il l'a desia deuorée toute entiere.

Or iajoit que ceste façon de parler soit extrauagante. si fait elle voir cependant le fondement des Eclipses qu'ils tiennent prouenir du mesme principe que nous, qui n'est autre, que l'interfection de la ligne Eccliptique, vraye voye, & chemin du Soleil, avec celle que fait la Lune en sa course, qui sont les deux points, que nous appellons la teste, & la queue du dragon, comme sçauent les Astronomes, d'où il est aisé de conclurre, que la mesme doctrine, que nous auons touchant les Eclipses, est aussi parmi eux, avec les mesmes termes, & mesmes noms, du dragon, ils ont aussi les mots d'Aries, Taurus, Gemini, & les autres pour signifier les signes du Zodiaque. Mais par laps de temps, le vulgaire ignorant, est allé controuuer des fables, qui passent pour choses vrayes, assurant, que quand le Soleil, ou la Lune sont Eclipsez, ils sont deuorez du dragon, estant vray cependant qu'ils

M

sont en ce temps-là, à la teste ou à la queue du dragon astronomique.

Mais pour reuenir à la grande compassion, que prenent ces peuples, de ces planetes en leur trauail, ayants mis fin à leurs adorations, on n'entend qu'arquebusades, mousquetades, coups de canon, qu'on lasche & descharge premierement au palais du Roy, puis par toute la ville, toutes les cloches se sonnent, les trompettes iouent, on bat les tåbours, bref on n'oublie aucun instrument, non pas mesme iusques aux chauderons, & autres vtenfiles de la cuisine, qu'on ne remue en ce temps, avec vn merueilleux fracas, & tintamarre. Et cela se fait, disent ils, à ce qu'on empesche par ce bruit, & chariuari, que le dragon n'engloutisse tout à fait le Soleil, & la Lune, ou pour le contraindre à rendre gorge, & vomir ce qu'il en a desia deuoré.

Tout cela presupposé, ce que i'ay maintenant à dire de particulier, est touchant l'Eclipse de Lune, qui auint l'an 1620. le 9. Decembre, à vnze heures astronomiques, c'est à dire vne heure deuant la minuiet. Environ ce temps-là, ie me trouuay en la ville de Nouëcman de la Prouince des Pulucambis, ou se trouua vn Capitaine de la rue, ou quartier ou nous auions nostre maison, le fils duquel

s'estoit fait Chrestien, & encore que le Pere, comme lettré, & homme vain, méprisast fort nostre sainte foy, & nostre doctrine, si en souhaitions nous passionement la conuersion, dans l'esperance que nous auions, que s'il embrassoit la loy Chrestienne plusieurs du quartier, gens du commun, y feroient attirez par son exemple. Il vint vne fois pour nous visiter, quelques iours auparauant qu'arriua l'Eclipse de Lune, de laquelle il se trouua occasion de parler dans nos discours, luy, asseuroit que ceste Eclipsé ne deuoit point arriuer, & nous le contestoit asprement, bien que nous luy en fissions voir la verité par nostre calcul, & mesme la façon comme elle deuoit arriuer, toute tracée dans nos liures. Cependant il ne fut iamais possible de luy faire croire, tant il estoit aheurté, & se tenoit fort, sur ce que, si telle Eclipsé deuoit estre, le Roy en auroit donné l'auis, qui se donne en tels cas, selon la coustume par tout le Royaume, vn mois deuant, & qu'il n'y auoit plus que huit iours, iusques au temps qu'il disoit, & que partant rien n'en ayant esté mandé par le Royaume, c'estoit vn signe euidant, qu'elle ne deuoit pas estre. Et comme il persistoit tousiours opiniastrément, à maintenir le contraire, de ce que nous luy disions, il voulust faire

gajeure contre nous, à condition, que celuy qui perdrait, donneroit au vainqueur vn cabala, qui est vne sorte d'habit de soye. Nous nous y accordames bien volontiers, à tel si, toutefois que si nous perdions, nous estions contents de luy bailler la robbe, qu'il demandoit : mais aussi que venants à gagner, il fût obligé au lieu de la robbe, de venir durant huit iours ouyr la doctrine Chrestienne en nostre maison, & ce qui appartient à nostre sainte foy. I'en suis content, dit-il, & non seulement cela, mais encore à ce mesme temps que j'auray veu l'Eclipse, ie me feray Chrestien, d'autant disoit-il, que si en choses si cachées, & cœlestes, telles que sont les Eclipses, vostre science est si certaine, & assurée, & la nostre trompeuse. Infailliblement vostre loy, & la cognoissance que vous avez du vray Dieu, ne sera pas moins veritable, & la nostre entierement faulx. Le temps de l'Eclipse que nous auions predict estant venu, ce Capitaine vint sur le soir en nostre maison, ayant avec soy force escoliers, & personnes lettrées, pour estre tesmoins de ce qui arriueroit : mais parce que l'Eclipse ne deuoit arriuer qu'à vnze heures astronomiques, ie m'en allay iusques à ce temps-là dire mon office, tournant cependant vn horloge de sable, à vne heure pres

du temps qu'il faudroit. Ces gens venoient souuent à moy, m'appeller, & m'inuiter, comme par brauade, à voir l'Eclipse, pensants que ie me fusse retiré, non tant pour dire mon Breuiaire, que pour me cacher de honte que i'auois, de ce que veritablement elle ne deuoit point arriuer, ils ne laisserent pourtant de se bien estonner, de ce que ie leur respondois, avec tant d'assurance, que l'heure n'estoit pas encore venue, qu'ils eussent vn peu de patience, iusques à ce que mon horloge, qu'ils contemploient, comme vne chose venue de l'autre monde, se fût escoulé. Et alors sorti que ie fus dehors, ie leur fis voir, que desia le cercle de la Lune, n'estoit pas si parfait a ce commencement d'Eclipse, qu'il deuoit estre, & puis s'obscurcissant peu à peu, il s'esclarcirent de la verité que ie leurs auois predite. Le Capitaine, & les lettrez estonnez de la chose, commanderent aussi tost, qu'on courut par les maisons du quartier, & par toutes les ruës de la ville, donner les nouuelles de l'Eclipse, à ce que chascun accourût pour rendre par leur tintamarre les deuoirs, & seruices accoustumez pour le soulagement de la Lune patissante, publiants par tout, qu'il n'y auoit point d'autres hommes au monde, dont la doctrine fût plus asseurée, que celle des Peres, puis que

ils auoient predict si à point nommé l'Eclipse, que pas vn de leurs Astrologues n'auoit pas mesme aperceue. Et pourtant le Capitaine pour s'acquiter de sa promesse, se fit non seulement Chrestien, avec ceux de sa maison: mais encore plusieurs autres du quartier, & des plus doctes, & lettrez de la ville, & autres personnes de consideration.

Vn cas semblable arriua en mesme temps, bien qu'entre des personnes, & en vn lieu beaucoup plus considerable. Iagoit que les Mathematiciens du Roy, n'eussent point aperceu ceste Eclipse, ceux toutefois du Prince s'y estants employez avec plus d'estude, la recogneurent à Cacciam, mais avec vn erreur tres notable, ne s'estants pas mescontez de deux ou trois heures seulement, mais d'un iour entier, qu'ils publierent qu'on auroit la pleine Lune, & par consequent l'Eclipse, vn iour deuant qu'elle deust venir. Le P. François de Pina qui estoit pour lors en Cour, en aduertit vn Courtisan, lequel approche de plus pres le Prince qu'aucun autre, se trouuant par tout avec luy, comme luy seruant de Maistre des ceremonies appellé pour ceste charge Omgné, & luy dit, que l'Eclipse ne pouuoit estre au temps qu'auoient dit les Astrologues du Prince, ains la nuit suiuaute

comme l'auoit dit le Pere Christophle Borri, qu'il donnast cet auis au Prince son Maistre, & luy fit sçauoir l'erreur de ses Astrologues. L'Omgné neantmoins ne prenant pas asles de creance au dire du Pere, & n'y adioustant vne pleine foy, n'en voulust point parler. Enfin l'heure venue que les Astrologues auoient marquée, le Prince sort avec toute sa Cour pour contempler l'Eclipse à leur façon, & donner le secours à la Lune, qui auoit, comme ils pensoient, à s'eclipser. Mais le Prince trouuant par experience, qu'il estoit trompé s'indigna contre ses Mathematiciens, & commanda qu'on eust à leur retrancher vne ville du reuenu qu'ils auoient selon la coustume, dont nous parlions n'a gueres, quand ils ont manqué. La dessus l'Omgné prist occasion de dire au Prince que le Pere European luy auoit dit cela, deuant qu'il aduint, & qu'elle deuoit arriuer la nuit suivante. Le Prince monstra prendre grand plaisir, d'oïr que les Peres eussent asseuré, ce que ses Mathematiciens n'auoient peu deuiner.

Alors l'Omgné s'en vint au Pere, pour sçauoir asseurement le point de l'Eclipse, le Pere luy fit voir par horloges, & autres instrumens, qu'elle deuoit estre iustement à vnze heures de la nuit suivante. Cependant il ne se tenoit

point encore assuré, & dans son doute, il ne voulust point esueiller le Prince, qu'il n'eust veu clairement l'Eclipse se commencer: car pour lors ils'en court l'esueiller, & luy sortant hastiuement, avec quelques siens Courtisans, se met à faire les reuerences, & adorations accoustumées en tels rencontres. Il n'en voulut point pourtant publier l'euenement de peur d'oster tout a fait le credit à ses Mathematiciens, & a leurs liures, encore bien que tous prissent vne grande opinion de nostre doctrine, & particulièrement l'Omgné, qui depuis ce temps la vint vn mois durant, ouyr tous les iours le Catechisme, apprenant avec vn soin particulier, tout ce qui appartient à nostre sainte foy. Mais il ne fut pas baptisé, pour ne s'estre peu resoudre à franchir la difficulté, de s'abstenir de la pluralité des femmes, aussi bien que l'Ambassadeur Ignace. Il ne laisse pas pourtant d'aller publiant haut, & clair, avec vne grande ferueur, qu'il n'y a que la seule doctrine, que nous enseignons, qui soit vraye, & que toutes les autres estoient fausses, & disoit pour conclusion, qu'il ne deuoit mourir autre que Chrestien, desquelles paroles plusieurs furent portez à demander le Baptisme.

Après auoir parlé de l'Eclipse de Lune,

nous acheuerons par vne autre du Soleil, qui arriua le 22. de May, de l'année 1621. laquelle les Astrologues du Roy predirent deuoir estre, & durer deux heures. Mais pource que on s'estoit formé vne tres-bonne idee de nous autres en ceste matiere, ils vinrent pour plus grande assurance, sçauoir de nous ce qui en estoit. Le leur respondis pour lors, qu'il ny auoir rien plus vray, que de dire qu'il y auroit vne Eclipse, leur en faisant voir de plus la figure imprimée dans nos Ephemerides. Je ne leur dis point cependant pour lors, tout à dessein, qu'à raison de la parallaxe de la Lune avec le Soleil, elle ne se pourroit point voir en la Cochinchine, ils ne sçauoient que c'estoit que parallaxe, d'ou prouient le plus souvent leur tromperie, ne retrouvants pas punctuellement le temps, selon que disent leur liures, & calculs, afin que leur erreur estant publié, nostre doctrine fut plus prisée. C'est pourquoy ie leur demanday temps pour considerer le point precisement, leur disant en termes generaux qu'il estoit besoin de mesurer le Ciel avec la terre, pour pouuoir examiner si ceste Eclipse deuroit estre en leur Royaume, & de ceste sorte ie me desfis d'eux, differant la response, iusques à tant que le tēps fut venu de la publication de l'Eclipse. S'e-

stants à la fin contentez de voir que nostre liure s'accordast avec leur opinion, sans pénétrer plus auant, ils tindrent l'Eclipse pour asseuree, & en donnerent auis au Roy qui la fit publier selon la forme qu'on auoit coustume d'y tenir, & obseruer. Quand cest erreur des Astrologues se fut espandu par tout, ie fis sçauoir, que ceste Eclipse ne seroit veüe en aucun endroit de la Cochinchine, ce qu'estant venu aux oreilles du Prince, pour se mieux asseurer de ce qui en estoit, il m'en uoye ses Mathematiens pour me demander mon auis, & disputer sur ceste matiere laquelle dispute n'eust autre effet, que de les mettre en de plus grandes perplexitez, & incertitudes, & de tenir le Prince en suspens, sçauoir, si dans les terres de son obeissance, il donneroit aussi l'auis, qu'elle arriueroit comme auoit fait son Pere, ou bien s'il feroit le contraire. Ce qui le mettoit plus en peine, & surquoy il faisoit plus de force, estoit que non seulement leurs liures, mais encore les nostres, s'accordoient à dire qu'il y auroit vne Eclipse, & qu'ainsi il ne luy seroit gueres honorable, de ne l'auoir point fait, sçauoir à l'ordinaire. D'autre-part aussi, la grãde opinion qu'il auoit pris de nostre doctrine, en l'Eclipse passée de la Lune, l'empeschoit de rien resou-

dre. Si bien que pour se deliurer de ceste incertitude, il enuoye encore vne fois à moy, pour sçauoir ce que i'en disois asseurement, ma responce fût, qu'ayant fait tous mes calculs, & supputations tres soigneusement, ie trouuois, qu'infaliblement ceste Eclipse ne paroistroit en aucun endroit de son Royaume, & que par ainsi il fut hors de soucy de la faire publier, qu'au reste ie luy promettois avec toute verité, & a ses Mathematiciens en ceste occasion, la victoire sur son Pere, & sur ses Mathematiciens. Se fiant enfin sur ma parole, il ne tint conte de faire sçauoir ceste Eclipse dans son ressort, avec l'estonnement bien grand de toute la Cour, & des Astrologues Royaux, lesquels s'enquerants de ce peu de preuoyance du Prince, n'eurent autre responce, sinon que dans sa Cour, il y auoit de meilleurs Mathematiciens, qu'en celle du Roy son Pere. D'ou ils entendirent fort bien qu'asseurement il y auoit la quelqu'un de nos Peres, & qu'il auoit suiuy leur opinion, laissant celle du pays. Mais comme il n'estoit plus tant de contremander ce qui en auoit esté desia publié de leur part, on se disposa par tout, ainsi que porte la coustume, au iour donné pour l'Eclipse, lequel estant venu, & l'heure qu'ils disoient, l'experience

publia leur erreur, à tout le monde, qui se trouua deceu.

Ce iour fut beau, clair, & net, sans qu'il parust la moindre nuée dans le Ciel. Et iagoit que ce fut au mois de May, ou le Soleil en ces pais bat à plomb dessus la teste, & enuiron les trois heures d'apres midy, qu'elle deuoit arriuer à leur conte, auquel temps tout le monde deuoit brusler de chaud. Le Roy neantmoins ne laissa pas de sortir de son Palais, avec ses courtisans, supportant fort long temps ceste fatigue, en attendant l'heure: mais se voyant depuis mocqué, esmeu qu'il estoit tant à cause du chaud du iour qu'il auoit souffert, qu'indigné de l'ignorance qu'il voyoit en ses Mathematiciens, il les tança bien verement, & reprît tres-aigrement. Ils apporterent pour leur excuse, que l'Eclipse deuoit tres asseurement arriuer, mais qu'en leur supputation ils s'estoient trompez d'un iour touchant la conionction de la Lune, & qu'il n'y auoit doute aucun, qu'elle ne deust comparoistre le lendemain à mesme heure. Le Roy les creut, & le iour d'apres à la mesme heure, il ne gaigna autre chose, que bien du chaud, comme le iour d'auparauant, au grand mespris, & confusion de ses Mathematiciens, qui n'en demeurerent pas la sans punition. Car il

ne commanda pas seulement qu'on les priuast de toutes les terres, sur lesquelles leur reuenu estoit assigné, mais outre plus pour les baffouer dauantage il ordonna, qu'ils eussent à se tenir vn iour entier à deux genoux au beau mitan de la cour de son Palais Royal, teste nuë exposez au hale, & ardeur du Soleil, comme aussi aux moqueries, & risées de tous les Courtisans, qui les alloient gabants. Nostre Prince se voyant auoir le dessus, & que la victoire luy demeureroit, escriuit vne belle lettre à son Pere, tout en riant, en laquelle il luy mandoit que n'estant que son fils, il n'auoit pas laissé de mieux rencontrer que luy, pour le fait de l'Eclipse, & qu'il auoit de bien plus habiles gens que luy en sa Cour.

Il ne se peut dire combien ce rencontre releua nostre credit, & autorité aupres des personnes doctes, & lettrées. Si bien que ces Mathematiciens, tant du Roy que du Prince nous vinrent trouuer, & demander à grande instance, que nous les voulussions receuoir pour nos Escoliers, & nos Peres gaignerent par tout si vniuersellement, vne telle reputation qu'ils preferoient, non seulement nostre Astronomie à la leur, mais aussi la loy que nous leurs allions publiants argumentants

CHAPITRE VIII.

COMME DIEU OUVRIIT VNE
*troisieme porte au Christianisme par le moyen
des Prestres, & Onsaïs de ceste Gentilité.*

DIEU voyant combien il estoit important pour la conuersion de ces pauvres Idolatres, que quelques vns de leurs Prestres ou Onsaïs se conuertissent, à cause de l'autorité qu'ils ont aupres de tout le peuple, sa diuine Majesté voulut encore ouurir ce chemin à la sainte foy. Vn Onsaï nommé Ly, qui demouroit presque tout contre nous, & auoit le soin, & l'intendance d'un temple d'Idoles, d'où vint que le voisinage luy donna plusieurs occasions de traiter avec nous, & de prendre beaucoup de cognoissance, de nos façons de faire, & manieres de viure. Et ce qu'il en recogneust luy donna tant de satisfaction, que passant plus auant, il voulût estre instruit de la loy du Dieu que nous adorions, dont nous luy rendîmes conte tout du long, luy particulierisant tous nos mysteres. Mais comme nous

vinmes à luy enseigner, que le fils de Dieu estoit resuscité, afin de faire aussi que tous les hommes resuscitassent, au dernier iour, l'Onsay Ly eust tant de cōtētement à ouyr cecy, qu'illuminé de Dieu, il fit instance, qu'on luy donna le Baptisme qu'il receut luy, & toute sa famille, la nuit de Noël, qu'il passa à deux genoux, en vne longue oraison, arrousée de ruisseaux de larmes, qui couloient de ses yeux, disant ces paroles *Tuiciam Biet*, c'est à dire, ie ne sçauois pas, comme s'il eust voulu dire: Pardonnez-moy Seigneur, si i'ay demeuré iusques à present, sans vous cognoistre, & s'arrestant pour vn peu de temps, comme en contemplation, il reprenoit de nouveau les mesmes paroles, qui rendoient vne douce, & agreable musique au petit enfant nouveau né. Il demeura si affectionné en nostre endroit depuis le Baptisme, qu'il prist resolution d'amener chez nous tout son mesnage, pour viure sous nostre Reigle, & direction. Mais comme nous luy eûmes fait entendre, que cela ne se pouuoit, veu qu'il auoit vne femme avec soy, il fit son dessein de loger au plus pres de nous qu'il pourroit, pour conduire, & regler ses actions, au son de nostre clochette, ainsi qu'il fist tres exactement, iusques là, que de dire les litanies des Saints à mesme temps

nous , à son oratoire , selon que nous le pratiquons en nostre Compagnie, ou nous auons coustume de les dire en commun chasque iour. Et ce qui est de plus gracieux , c'est que s'estant aperceu , qu'en vne certaine heure, nous souliions dire nostre chapellet en nous pourmenant , il se pourmenoit aussi a mesme heure , ce qui sembloit bien estrange à ceux du pays, qui trouuent fort ridicule de se pourmener de la sorte. Car ils ne feroient iamais vn seul pas , qu'en intention de faire quelque chose, ou de s'en aller a l'esbat , tenants pour action tout a fait oyseuse d'aller d'un bout de chambre, de sale, ou d'allée à l'autre, sans autre dessein, que de retourner d'un bout à autre, & reuenir sur ses pas, de maniere qu'on accouroit regarder ces pourmenades, avec beaucoup d'admiration, & à la veüe de ceste nouveauté , n'oyoit on que gens qui s'entredisoient , *Onsai dilay*, le Pere va, & reuiet, le Pere va, & reuiet. Mais cela n'empescha pas que nostre Onsai Ly, n'allast tousiours son mesme train, & qu'il ne retint inuolablement sa coustume , depuis sa deliberation prise, de se conformer en tout, & par tout à nous , en toutes ses actions. Il n'auoit qu'une femme, & iusques à trente ans qui estoit son âge, il auoit vescu avec tant de conformité

formité à la loy de nature, qu'ainsi qu'il disoit
il n'auoit iamais iusques à cet heure, delibere-
ment fait chose d'importance, qui contreuint
à ce qui luy sembloit estre de iustice, & rai-
son. Et que s'il auoit adoré les Idoles, ç'auoit
esté pource que par ignorance, il croioit que
ce fût contre la raison de ne le pas faire. De la
nous voyons combien est veritable, ce qu'en-
seignent les Theologiens, que Dieu ne man-
que iamais par sa prouidence, à vn infidele qui
vit moralement bien, & conformement à la
raison, & a la loy naturelle, & qu'il luy fera re-
cevoir le baptesme, ou par le moyen des hom-
mes, comme à celuy cy, ou bien par l'entre-
mise d'un Ange. Cet Onsaï Ly se consacra, &
dedia tellement au seruice de Dieu, qu'osté le
nécessaire pour l'entretien de sa famille, tout
son trauail, & de ceux de sa maisõ s'employoit
entierement au seruice de nostre Eglise, son
principal soin estant de la tenir bien nette, &
bien rangée, & d'en parer tres bien, & agencer
proprement l'Autel. Dieu demandoit quel-
que chose de plus de ce sien bien-aimé serui-
teur, & ne se contentoit pas de ceste deuotion
qu'il auoit, car il luy embrasa le cœur, d'un
zele si ardent, qu'il se mit à prescher publique-
ment la foy de IESVS CHRIST. Il prenoit pour
sujet plus ordinaire, de ses discours, le mytte-

N

re de la glorieuse Resurrection, par lequel il attira, & conuertit non seulement plusieurs du commun: mais aussi plusieurs autres Onsaïs. Car encore bien qu'il ne fut pas des plus doctes, son zele ce neantmoins si ardent, suppleoit au defect de doctrine, & il fit si bien, qu'entre les autres qui demanderent le baptesme, il y en eust vn des plus doctes, & renommez du Royaume, par l'authorité, & à l'aide duquel refutant les sectes paganesques, il ne se peut dire combien grand estoit le fruct qu'il en retira. Pource que cet homme prit a tasche de rembarre les objections des autres idolatres, qu'il conuainquoit aisement, comme n'ignorant pas les fondements, sur lesquels ils s'appuyoient, nous deschargeant d'autant, nous autres Peres, qui ne pouuions pas si aisement sapper par le pié les fondements de leurs sectes, pour n'en auoir pas tant de cognoissance que luy.

Et en verité nous auions besoin d'un tel homme pour nostre secours, d'autant qu'il y a vne telle varieté, & difference des Onsaïs en ce pays, qu'il semble que le diable a voulu faire entre les Gentils, comme vn pourtrait de la belle, & agreable diuersité des Religions, qui se voyent en l'Eglise Catholique. Ils vont

vestus diuersement, selon leur diuerses professions. Car quelques vns sont vestus de blanc, les autres de noir, d'autres de bleu, les autres d'une autre couleur. Ceux cy vivent en commun, ceux la comme Chappelains, Chanoines, & Prebendez: les autres font profession de paureté, & ne vivent que d'aumosnes: les autres vaquent aux œuures de misericorde, traittent les malades, ou avec medecines naturelles, ou par art magique, & ce gratuitement sans en retirer aucun profit, ny payement: les autres entreprennent des œuures pies, dont ils se chargent, comme feroit de construire des ponts, & autres choses semblables, qui vont au bien public, bastir des Eglises, cherchant à cet effet des autosnes en des pelerinages qu'ils font, iusques au Royaume mesme du Tunchim: les autres enseignants la doctrine de leur loy, & ceux la sont grandement riches, tenants escoles publiques pour enseigner tous ceux, qui les veulent ouyr, comme Lecteurs publics pour tout le Royaume. Il se trouue encore de ces Onfais, qui exercent l'art des Mareschaux, & qui par compassion naturelle, prennent soin de penser les Elephants, les Bœufs, & les Cheuaux, sans prendre aucune recompense de ceux a qui ces animaux appartiennent, se con-

tendants seulement de ce qu'on leur veut donner. Il y en a d'autres enfin, qui prennent charge des monasteres, & cloistres de femmes, qui vivent en commun, & ne donnent entrée à personne autre, qu'à cet Onfai, qui a soin d'elles, & qui sont toutes à luy.

Il y a de tres-beaux temples, avec de hautes tours, & clochers. Chasque terre, pour petite qu'elle soit, a son temple, ou on adore les Idoles, lesquels sont des statues fort grandes, pleines de richesses d'or, & d'argent enfermées, & conseruées, ne plus ne moins qu'un thresor sacré dans la poictrine, ou ventre de la statue, ou personne n'oseroit mettre la main, n'estoit qu'en vne extreme necessité, quelque larron fouillast dans le ventre de l'Idole, sans auoir esgard à la grandeur du sacrilege, qui se commet en tel cas, car cest l'opinion qu'on a d'une telle action parmy eux. Et qui est bien dauantage ils portent à leur col des chapelets, & rosaires, & font autant de processions, ez festes, & solemnitez dediees à leur faux dieux, que nous en voyons faire entre les plus deuots Chrestiens. Il y a de plus entre les Onfays, quelques vns qui respondent aux Abbez, Euesques, & Archeuesques iusques à porter des bastons dorez, & argentez, fort peu differents, de ceux, dont on se sert

parmy nous dans l'Eglise. Tellement que quelqu'un venant de nouveau en ces pays, pourroit quasi bien croire, que la anciennement il y a eu des Chrestiens, tant le diable s'est fait singe de nos actions.

A ceste occasion qui s'offre tant à propos, j'inséreray en cet endroit un chapitre des sectes de la Cochinchine, pour donner quelque cognoissance du moyen, qu'on pourra tenir, pour tirer ce peuple des tenebres, ou il est enueloppé, & l'esclairer de la belle lumiere de l'Euangile.

CHAPITRE VIII.

BRIEFVE DECLARATION DES *diuerses sectes de la Cochinchine.*

Toutes leurs sectes n'ont pour autre but, que le Dieu qu'elles adorent, ou la gloire, & félicité à laquelle ils aspirent, confessants tantost l'immortalité de l'ame, & tantost assureants, que tout prend fin, avec la mort du corps. C'est sur ces deux principes, que s'establissent tous les gentils Orientaux, dont les sectes ont puisé cōme à leur source dans les escrits d'un certain grand Philosophe, & excel-

lent Metaphysicien, nommé Xaca, natif du Royaume de Siam, bien plus ancien qu'Aristote, & qui ne luy cedit en rien, pour la capacité, & cognoissance des choses naturelles. Celuy-cy avec la subtilité de son esprit, se mit à considérer la nature, & fabrique de l'univers, contemplant les principes, & la fin de toutes choses : Mais principalement de la nature humaine, dame, & maistresse de ce grand Palais du monde. A ce suiet il s'en alla gagner la sime d'une montaigne escarpée, d'ou il se mit à considérer bien curieusement l'Estoile du iour, laquelle naissant des tenebres obscures de la nuit, se haussait tout bellement, & peu à peu sur l'horizon, pour puis apres sur le soir se replonger de nouveau dans les mesmes obscuritez. Il consideroit pareillement que le Soleil, apres nous avoir amené, & donné un beau iour, s'alloit cacher & enfoncer dans les ombres de la nuit. Ce que ruminant en son esprit, il vint à dire, que toutes choses venoient de rien, n'estoient rien, & retournoient à rien. Et sur ceste pensée, reuenu qu'il fut en son logis, il se met à composer plusieurs liures, & gros volumes sur ce suiet, intitulez du neant de toutes choses, dans lesquels il monstrois que les choses du monde, eu esgard au temps, & à la mesure de leur durée, ne sont

rien, pource que deuant qu'elles fussent disoit il; elles n'estoient rien, pour l'auenir, elles ne seront rien, quant au present, qui n'est qu'un instant, que ce mesme instant n'est rien.

Il prenoit pour second fondement la composition de toutes choses. Mettons, disoit il, pour exemple vne corde, laquelle comme elle n'est pas naturellement distinguée de ses parties, en tant que ce sont elles qui luy donnent l'estre, & dont elle est composée, aussi trouuera on, que la corde, en tant que corde, n'est rien, puisque en tant que corde, elle n'a rien de distingué d'auec les filets, dont elle est faite, & ces mesmes filets, ne sont rien distingué d'auec le chanure, dont ils sont faits, & le chanure n'a point d'autre estre, que celuy des elements, dont sa substance est composée, de sorte que reduisant ainsi toutes choses aux principes des elements, & ceux cy comme à vne certaine matiere premiere, qui n'est que pure puissance, & par cōsequent rien d'actuel, Il concludoit à la fin que toutes choses, tant les celestes, que celles qui sont sous le Ciel, n'estoient veritablement rien du tout.

Des choses morales il en discouroit en ceste maniere. La beatitude naturelle de l'homme, ne consiste point en vn amas positif de tous biens, qui à son auis estoit impossible, mais

plustost en vne negation, & esloignement de tous maux, d'où il inferoit, qu'elle n'estoit autre chose qu'une exemption de tout incommodité, & infirmité, & de n'auoir ny peine, ny tristesse, ny affliction, ou trouble quelconque, & que l'homme soit paruenue à vn tel estat, & à vn domaine si absolu de ses passions, qu'il ne sente affection aucune, ou repugnance, à l'honneur, ou au deshonneur, à la disette, ou à l'abondance, aux richesses, ou à la pauvreté, à la mort, ou à la vie, & que c'estoit la, la parfaite felicité, & vraye beatitude. De tout cela il concludoit, que toutes ces choses n'estant rien, elles prenoient leur origine, d'une cause non pas efficiente, mais materielle, & d'un principe, qui n'estoit aussi qu'un neant, mais vn neant eternal, vn neant immense, vn neant immuable, vn neant tout puissant, & finalement Dieu vn neant, & cause du neant.

Ce Philosophe auant que d'establir sa doctrine, & donner cours à ceste secte en ietta quelques commencements, & comme essais expliquant la fabrique du monde sous deux allegories l'une que le monde estoit né d'un œuf, lequel par apres se dilata tellement que de sa coque se fit le Ciel, de la glaire ou du blanc se forma l'air d'où partirent les eaux, & finalement du moyen ou iaune de l'œuf s'e-

estoit faite la terre, & toutes les choses terrestres. Il prit son autre allegorie, d'un certain homme de grandeur enorme, qu'ils nomment entre eux, *Banco*, que nous appellerions Microcosme, disant que de ce Geant prodigieux estoit forté le monde, comme nous levoyons, le Ciel s'estant fait du test de sa teste, le Soleil, & la Lune de ses deux yeux, sa chair s'estoit conuertie en terre, ses os en montaignes, ses cheveux en herbes, & en arbres, son ventre estoit deuenue une mer, adaptât ainsi par le menu toutes les parties, & operations de l'homme, aussi bien que la forme de son corps, à l'establissemēt, & attirail du monde. Il adiousta encore que les pous de ce Geant, s'estoient changez en autant d'hommes, qui se disperferent par tout le monde. Et apres qu'il eust bien specule ceste doctrine du neant, il assemble quelques disciples, au moyen desquels il la fema par tout l'Orient. Mais les Chinois qui recogneurent que ceste secte qui reduisoit tout au neant, estoit fort preiudiciable à l'estat, n'y voulurent point entendre, ny permettre qu'elle eust cours parmy eux, ne pouuants tolerer ceste opinion, qui ostoit les peines pour les meschans, & mettoit tout le bonheur des bons, en une simple, & pure negation des peines de ceste vie. Plusieurs autres

la refuserent aussi, à l'exemple des Chinois, qui se sont acquis vn grand credit, & estime parmi tous les peuples voisins. Ainsi Xaca mal content, de voir sa doctrine ainsi delaissee, & sans sectateurs changea d'opinion, & en se retractant, composa de nouveau plusieurs grands & amples volumes, dans lesquels il enseignoit, qu'il y auoit vn principe reel des choses, qu'il y a vn Seigneur du Ciel, vne gloire, vn enfer, vne immortalité pour les ames qui par vne metempsyose ou, transmigration passent successiuelement, en des corps ou plus nobles, ou plus mesprisables, conformément aux merites, ou demerites de chascun. Il ne s'oublia pas aussi d'assigner vne certaine sorte de gloire, & vn lieu de tourment pour les ames separees du corps, declarant le tout, sous la metaphore des choses corporelles, & de ce qu'il y a de desirable, & de redoutable en ce monde.

Cette autre doctrine icy ayant esté publiée par Xaca, fut receue des Chinois, & sur tout des Bonzes, lesquels d'ordinaire sont gens contemptibles, & bien moins estimez que ceux du Japon, qui estants toutes-fois grandement desireux de leur salut, receurent ceste doctrine, & la conseruerent en douze sortes de sectes differentes entre elles, quoy que la

plus suiuite, & mieux receüe, soit celle, qui tient l'opinion du neant des choses qu'ils nomment *Gensiu*. Ceux de ceste secte sont coutumiers de sortir tous ensemble, à certains iours à la campagne, pour ouïr le discours de quelque Bonze, sur le suiet de la beatitude, car ils ne prennent gueres iamaïs d'autre matiere à traiter, le dessein du discoureur n'estant que de persuader à ses auditeurs, que la beatitude de l'homme est le neant, & que celuy la est heureux, qui ne se touche de rien, d'auoir des enfans, ou de n'en point auoir, d'estre riche, ou pauvre: d'estre sain, ou malade: & choses semblables. Et ce Bonze discourt de cela, avec vne si grande force de raisons, & l'en-seigne avec vne si grande vehemence de parole, que tous ses auditeurs en sortent conuaincus, & persuadez de ne tenir conte aucun de toutes choses, veu qu'elles ne sont du tout rien, & comme tous hors d'eux mesmes, ils se mettent à faire paroistre à l'exterieur, le contentement qu'il en sentent au dedans, & le bon-heur où ils se croient en la maniere, que voy cy. C'est qu'ils crient par plusieurs fois à pleine teste, tant qu'ils peuuent, *Xin, Xin, Xin*, Neant, Neant, Neant, accompagnants leur clameur du son de certains petits bastons passez entrel'es doigt de l'vne des mains, qu'ils

vont frappant de l'autre, & avec ce bruit, & tintamarre tres-grand ils perdent esprit, & iugement, comme gens yures, & quand cela leur est arriué pour lors ils disent, qu'il ont faict vn acte de beatitude.

Or de ceste grande estime, & opinion qu'ont les Iaponois, & autres peuples Orientaux de ceste doctrine du neant de toutes choses, aduint que l'auteur estant prest de mourir, fit appeller a soy ses disciples, & leur dit le mesme, que par le passé, & qu'au point ou il se trouuoit pour l'heure, il les aduertissoit que pendant plusieurs années de son âge, dans les spéculations cōtinuelles qu'il yauoit apporté, il n'auoit rien trouué de plus vray, ny opinion mieux fondée, que la secte du neant, & qu'encore qu'il semblast qu'il eust changé d'auis à la seconde fois, & enseigné vne doctrine différente, ils deuoient pourtant sçauoir, qu'elle n'estoit point autrement contraire, ny vne retractatiō de l'autre, ains plustost vne preuve, & confirmation de la premiere. Que s'il n'y auoit pas discoursu si clairement, elle n'estoit pas cependant moins belle, à raison de ses metaphores, & paraboles, qui se peuuent toutes accommoder à l'opinion du neant, comme il leur seroit aisé de le remarquer en ses liures.

Mais il est desormais tēps de retourner à nos

Cochinchinois, qui ne reçoivent point tout à fait ceste sorte, & impertinente doctrine, qui nie la forme substantielle, & reduit toutes choses au neant. Ils confessent vniuersellement par tout le Royaume, l'immortalité de l'ame, & par consequent la recompense eternelle, des bons, & le chastiment perdurable des meschans, broüillants ceste verité de tout plein d'absurditez, & de faussetez. La premiere desquelles est qu'ils ne mettent aucune distinction entre les ames des meschans separees du corps, & les malins esprits, leur donnant indifferemment le nom de Maa, & estimants, que non seulement ceux-cy: mais encore celles la, s'occupent à nuire aux viuants. La seconde est qu'une des recompenses de l'ame qui a bien vescu, est le transport d'un corps, à un autre plus excellent, & noble, comme seroit du corps d'un du commun, dans le corps d'un Roy, ou grand Seigneur. La troisieme, que les ames des trespassez ont besoin de nourriture, & entretien corporel, d'où vient que quelquesfois dans l'année, ils ont coustume de faire des banquets magnifiques, & splendides, les enfants à leurs peres morts, les maris à leurs femmes les amis à ceux qu'ils cherissoient icy, attendants longuement, que le mort, qu'ils ont conuie

arriue, & s'assoye à table pour manger. Nous argumentâmes vn iour contre ceste erreur, premierement par vne raison, que les Philosophes appelleroient *à priori*, car nous leur disions, ne voyez vous pas que vous vous trompez bien lourdement dans vostre pensée, que les ames mangent, n'ayants comme esprits qu'elles sont, ny bouche, ny aucun des organes materiels necessaires pour pouoir manger. Puis discourants par les effets, & comme on parle dans l'escole, *à posteriori*, sans doute si elles mangeroient des viandes, que vous leur seruez, les plats ne demeureroient pas pleins, comme vous les voyez, deuant, & apres que le mort a mangé. Mais leur response fut de se rire de nos raisons, se disants les vns aux autres, ces Peres ne sçauent rien, & puis pour satisfaire, à nos deux arguments, ils repartirent, qu'il y auoit deux choses à considerer dans les viandes, l'une est la substance, & l'autre les accidents, de quantité, qualité, odeur, faueur, & autres semblables. Et que les ames des trespassez prenans pour elles la substance du manger, qui est immatérielle, & spirituelle, elles y auoient vn aliment bien proportionné à leur nature incorporelle, laissant dās les plats les seuls accidents, qui se perçoient des yeux & autres sens corporels, & qu'ainsi les morts

n'auoient pas besoin d'organes corporels pour manger, comme nous leur voulions faire accroire. D'où qui que ce soit comprendra aisément dans la fausseté de ceste response, la merueilleuse subtilité des Philosophes Cochinois, encore qu'en la realité, & substance de la chose, ils errent totalement.

Ils ont encore vn autre erreur, touchant les mesmes ames, adorants celles de ceux qui pendant qu'ils viuoient entre les hommes, furent tenus pour saints, & les mettant au rang des Idoles, dont leurs temples sont remplis, les rangeants d'ordinaire aux deux costez, comme tuyaux d'orgues, les plus petites les premieres, les moyennes consequemment, & puis les plus grandes, & toutes proportionnées au merite de ceux, qu'elles representent. Quant au maistre Autel, qui est la place la plus honorable de tout le temple, il demeure vuide tout à dessein, & on n'y void qu'une niche profonde, & obscure, pour faire entendre, que le Dieu qu'ils adorent, & de qui dependent tous les pagodes, qui ont esté homes comme nous, mortels, & visibles, est d'une essence inuisible, & en cela consiste, à leur iugement, le plus grand honneur qu'ils luy puissent rendre. Et comme à l'occasion de tant d'Idoles, qui passent entre eux pour des Dieux,

nous leur eussions voulu faire voir, qu'il n'y en pouuoit auoir si grand nombre, n'y ayant qu'un seul Dieu. Ils respondirent qu'ils estoient bien aussi de nostre auis: Mais que nous deuions supposer avec eux, que les idoles mises aux costez du tēple, n'estoient point les createurs du Ciel, & de la terre, mais hommes signalez en sainteté, à qui ils rendoient de l'honneur, comme nous faisons aux Saints Apostres, Martyrs, & Confesseurs, leur en deferant plus ou moins, selon les degrez de vertu, qu'ils recognoissent en eux, chose que nous pratiquions pareillement enuers nos Saints, en suite dequoy, & pour mieux auer leur dire, ils adioustoient que la partie du grand Autel, qui demeure obscure, & vuide, est le propre lieu du Createur vnique du Ciel, & de la terre, lequel estant inuisible, & tout à fait esloigné de nos sens, ne se pouuoit représenter par des images, & figures, materielles, ainsi que les Idoles, mais qu'il falloit sous ceste obscurité, & place vuide, luy rendre l'honneur, & le culté qui luy estoit deu, comme à vne nature incomprehensible. Et qu'ainsi toutes ces Idoles qui estoient au tour de luy estoient comme autant d'intercesseurs, qui impetrent beaucoup de graces, & de faueurs à ceux qui employent leur credit enuers Dieu,

Dieu: Mais au bout du conte, i'açoit que conformément à ce qui a esté dit, iusques icy, ils recognoissent vn seul Dieu, comme cause efficiente, & intelligente de tout l'vniuers. Cependant qui examinera bien leurs liures, il trouuera pour certain qu'ils n'adorent qu'un element predominant.

CHAPITRE IX.

COMME DIEU INTRODVISIT LE
*menu peuple au Christianisme, par la porte
des miracles.*

RESTE que nous voyons pour conclusion comme Dieu s'accommodant à la portée, & à l'esprit du menu peuple de ce Royaume de la Cochinchine, accoustumé à voir des fantosmes, visions, & figures, dans lesquelles les demons se faisoient voir fort souvent, a voulu operer quelques œuvres miraculeuses, à ce qu'ayant decredité les illusions, & prodiges diaboliques, il se fit recognoistre pour l'unique Seigneur, & ouurier de vrayes merueilles. Les diables se monstrent si ordinairement parmy ces Idolatres, qu'outre les oracles, qu'ils rendent par la bouche de plusieurs

Q

Idoles, desquels ces pauvres aueuglez Gentils font tres-grand cas. Ils vont encore si frequemment par la ville, en forme humaine, qu'ils ne sont point redoutez, mais on se trouue bien volontiers avec eux, & ces priuetez passent par fois si auant, qu'il se trouue parmy eux plusieurs incubes, & succubes. Et entre les plus qualifiez, & honnestes, les maris se tiennent pour bien fortunez, quand ils scauent que leurs femmes, car il est à remarquer pour dire cecy en passât qu'ils ne hantent d'ordinaire, que les personnes mariées, sont aimées de quelques vns de ces esprits malins, loüants tout haut la condition de celles qui meritent de traiter si priuement, avec vne nature d'un ordre si excellent, & releué comme sont les demons. Et arriua de mon temps, qu'une femme de qualité, mere de deux enfans Chrestiens, que les autres enuioient davantage, pour cet infame commerce, qu'elle auoit avec le diable, que pour sa beauté, & bonne grace, & que pour neant nous tachâmes d'induire a receuoir le S. baptême, mourut dans le par de deux œufs, dont elle se deliura, de l'œure du diable. Et d'autant qu'ils tenoient pour tout asseuré, que ce demon son incube, estoit le Dieu des fleuves, le corps de ceste femme morte, ne fût point enterre com-

me les autres en quelque grotte à la mode du pays, avec vne chappelle au dessus : mais fût porté en procession solennelle dans vn fleuve avec les deux œufs, qu'on ietta, & enseuelit au fond de l'eau, avec ce corps, en disant que celle la, s'en aille au seigneur des fleuves, qui de son viuant a merité de conuerser si priuement avec luy. Le menu peuple ne se tient pas honoré de ces ordures, & vilenies, ains estime pour aussi grande maladie, quand leurs femmes sont ainsi molestées du diable, comme seroit parmy nous, de les en voir possedees. C'est pourquoy ayants sceu que la loy des Peres estoit ennemye des diables, ils penserent, qu'ils auroient aussi quelque medecine contre ceste maladie, appellants medecines les choses benistes, ou sacramentales, comme seroyent l'eau beniste l'Agnus Dei, & autres semblables deuotions. Ils s'en vinrent donc à nostre maison nous prier de leur donner de ces remedes, & par la grace de nostre Seigneur toutes les personnes qui portoient sur elles, quelque petite piece d'Agnus Dei, ne receurent plus aucune incommodité du diable, avec ceste difference toutefois, que celles qui n'estoient pas Chrestiennes, voyoient venir le diable iusques à leur liect, mais ils n'auoyent pas le pouuoir de s'approcher d'elles, ny de

les toucher. Les Chrestiens les voyoient venir iusques à la porte de leur chambre, sans pou- uoir passer outre, ce qui fut cause que plu- sieurs vinrent pour receuoir le Baptême.

Et combien que ces demons incubes, qui se font voir en forme humaine, soient si cour- tois, & affables, qu'ils ne facent aucun tort aux corps, il s'en presente cependant d'autres aucunes fois en figures si horribles, & espou- uantables, qu'ils baillent beaucoup de frayeur. Et les Cochinchinois, qui les voyent si sou- uent le depeignent à la façon que font les Chrestiens, comme seroit avec des ergots de coq, vne longue queue, des aisles de chauue- fouris, avec vn visage farouche, des yeux estin- cellants, rouges, & enflammez, & lors qu'il se fait voir en ceste figure, on le craint horrible- ment, ne venant pour lors que pour faire du mal aux hommes, qu'il porte par fois sur le haut des toits des maisons, pour les culbuter, & precipiter en bas. Vn iour nous entendîmes vn grand bruit de personnes attrouppées en nostre quartier, qui crioient tant qu'ils pou- uoient *Maqui Maquo*, qui veut dire, voilà le dia- ble en figure horrible. Et pourtant quelques vns de ces pauvres idolatres vinrent à nous, tous courants, & effarez, nous disants que puis que nous auions des armes contre ces

malins esprits, que nous prissions la peine d'aller au secours de ces pauvres misérables, qui en estoient infestez, & travaillez. Nous allâmes deux Peres que nous estions, apres nous estre recommandez à Dieu, armez de croix, d'Agnus Dei, & de reliques, au lieu ou estoit le diable. Mais comme nous en approchions si pres qu'il ne restoit plus qu'à tourner vn petit coing de rue pour le rencontrer, en moins de rien il disparût, laissant trois de ses pas, & vestiges bien imprimez sur le pauc', lesquels ie vis, longs de plus de deux palmes, avec les marques des ongles, & ergots de coq. Quelques vns attribuerent ceste fuite du diable, à la vertu de la Sainte Croix, & reliques que nous portions avec nous.

Dieu à l'occasion des apparitions diaboliques, à attiré beaucoup de ces gentils à nostre sainte Foy, ne laissant pas, d'en enuoyer encore de bonnes, comme il se verra és rencontres suiuant, qui sont arriuez en ma presence, tandis que i'estois en ce Royaume là. Le premier est, que comme nous estions vn iour dans nostre maisõ, nous vîmes paroistre dãs vn champ, vne fort belle procession de grande quantité de personnes, qui venoient droit a nous, ou estants enfin venus, nous leur demandâmes ce qui les amenoit en ce lieu, & ce qu'ils nous

vouloient. Ils nous respondirent, qu'ils auoient veu en leurs pays vne tres-belle dame dans l'air, en vn throsne de nuées resplendissantes, qui leur auoit dit qu'ils allassent en telle ville, ou ils rencontreroient les Peres, desquels ils seroient informez du droit, & assuré chemin de la gloire, & auroient cognoissance du vray Seigneur du Ciel. Tellement qu'apres que nous eûmes rendu nos actions de graces, à la tres-saincte vierge, comme tenants de sa main liberale ce grand benefice, ils furent instruits, & catechisez pour receuoir le Baptisme, & renuoyez contents dans leurs maisons.

Le second fut que nous en retournants vne autre-fois au logis, le Pere Buzome, & moy nous vimes venir d'un autre endroit vne semblable multitude de gens, lesquels nous ayant faits de grandes reuerences, & resmoigné beaucoup de courtoisies, dirent au Pere François Buzome, qu'ils estoient venus, à ce qu'il leur enseignast ce que la nuit d' auparauant estant en leur pays, il leur auoit promis. Le Pere s'estonna à ce discours, estant bien assuré de n'auoir iamais esté en ce lieu là. Cependant com-
i'eu bien examiné le tout de pres, ie trouuay que nostre Seigneur par sa grande bonté, & misericorde auoit fait, que quelque Ange en forme du Pere, ou bien en songe, auoit donné

à ces personnes cognoissance de nostre sainte Foy.

Il se conuertit vn si grand nombre de personnes au bruit de ces merueilles , que l'Eglise, que nous auoit bastie le Gouverneur, estant demeurée trop petite, il fut besoin de l'agrandir, & augmenter. A quoy la femme du Gouverneur, ses enfans, & parents, avec plusieurs Chrestiens nous aiderent beaucoup.

CHAPITRE X.

DES EGLISES, ET CHRESTIENTE,
de Faïso, Turon, & Cacciam.

LE Pere François de Pina estant allé à Faïso, ville des Iaponois, comme nous auons dit cy-deuant , la il se ioignit au Pere Pierre Marquez , & tous deux ensemble firent vn grand profit en ceste ville la. Celuy cy comme sçauant en la langue Iaponoise , reforma dans peu de temps quelques vns des Chrestiens, qui estoient deuenus fort licentieux , & cocubinaires, & amena de nouueau à la foy, beaucoup d'Idolâtres. Celuy la aussi n'estant pas ignorant de la langue Cochinchinoise, en

appella encore plusieurs de ceste nation au Christianisme, & ayant conuaincu d'erreur quelques Bonfes, & Onfays, plusieurs autres se conuertirent à la foy à ceste occasion, tant des laponois, que des Cochinchinois, & marchaient tous d'un tel pié, qu'on pourroit dire avec verité, que ceste Eglise alloit du pair, & pour le nombre, & pour les bonnes mœurs, avec celles d'Europe, tant la pieté, & religion, la frequance des saints Sacrements, & autres bonnes œuvres, y estoient saintement pratiquées. Et quant à l'Eglise de Turon, dont il a esté parlé, au second chapitre de ce narré, que les Gentils auoient brulée durant la premiere persecution, il a pleu à Dieu qu'elle aye esté rebastie, par le moyen des Peres de la Compagnie, & qu'ils ayent plusieurs Chrétiens en ceste ville la.

Plusieurs se sont conuertis pareillement à la sainte Foy en celle de Caccian l'Omgné y contribuant beaucoup, lequel depuis qu'il eût veu, ainsi que nous auons dit au chapitre 6. de ceste seconde partie, ce que les Peres auoient asseuré de l'Eclipse, ne cessoit de publier partout, qu'il n'y auoit loy plus certaine, que celle qu'ils enseignoient. Voila en quel estat estoient les affaires en ces pays-la, quand i'en partis pour retourner en Europe l'année mil

fix cens vingt & deux.

Depuis, j'apprens par les lettres annuelles qu'en escriuent nos Peres mes compagnons, que le nombre des Chrestiens, s'accroist tous les iours, & qu'on en baptise quelques mille tous les ans, & en particulier à Caccian, ou la Chrestienté à poursuiui de fleurir plus que jamais. Seulement auions nous ouy de nouveau, que le Roy auoit defendu, qu'il ne se fit plus de Chrestiens, & mesme qu'il auoit menacé de chasser les Peres de tout son Royaume, & ce d'autant que les marchands Portugais, n'y venoient plus traffiquer avec leurs vaisseaux. Ce neantmoins nostre bon Dieu a permis que ceste persecution n'ayepas passé plus auant, & que le Roy se soit contenté, qu'un de nos Peres s'en allast à Macao, pour faire en sorte que les Portugais continuassent leur trafic, comme il appert qu'il s'est fait depuis, les choses s'estants pacifiées, & les Peres continuants dans leur fonctions, & exercices ordinaires, faisant des Chrestiens comme auparauant.

CONCLUSION.

IL n'est pas possible, que ceux la mesme qui sont moins portez à la descouverte des nouveaux pays, & qui n'ont affection que pour leur propre patrie, & pour leurs maisons particulieres, ne se sentent picquez par ce petit narre, de quelque desir de voir, non seulement la varieté, mais encore la verité de tant de belles choses, lesquelles bien qu'elles ne passent point la portée, & les bornes ordinaires des choses naturelles, peuuent bien toutes-fois appeller miracles de nature. Car telles sont celles que j'ay rapporté, comme les ayant veüs de mes yeux en la Cochinchine. Terre quant à son climat, & pour la varieté des saisons tres-aggreable en sa demeure. Terre en outre foisonante en ses larges, & riches campagnes, en toute sorte de viures, de ris, de fruits, doysseaux, & d'animaux, & dont la mer abonde en poissons de plusieurs especes & d'un goust tres-excellent. Terre, ou l'air est si benin, que ce peuple ne scait encore que c'est que de peste. Terre tres riche en or, en argent, en soye, en Calamba, & autres choses

de tres-grand prix, & valeur, qui s'y retrou-
uent. Terre, marchande au possible à raison
de ses ports, & de l'abord de toutes sortes de
nations. Terre enfin ou les peuples sont so-
ciables, affectueux, & liberaux à merueille, &
avec lesquels on peut traiter, & viure en tou-
te seureté, non seulement à cause de la va-
leur, & grandeur de courage des Cochinchi-
nois, recogneus pour tels dans tous les Royau-
mes voisins, & des munitions de guerre dont
ils sont bien pourueus, & de toutes sortes d'ar-
mes, qu'ils manient avec vne adresse, & dex-
terité n'ompareille : mais encore pour autant
que la nature mesme, semble en auoir pris la
defense, les ayant entourez d'un costé de la
mer, qu'elle leur a baillé pour fossé, & de l'au-
tre des Alpes, & Pyrenees inaccessibles des
Kemoïs. Telle est ceste partie de la terre
qu'on appelle Cochinchine, à qui rien autre
chose ne manque, pour estre vne partie du
ciel, sinon que Dieu y enuoye ses Anges,
ainsi S. Iean Chrysostome appelle-il les hom-
mes Apostoliques, & Predicateurs du S. E-
uangile. O que la foy s'estendrait aisement
& promptement en ce Royaume de la Co-
chinchine, ou les Peres de nostre Compagnie,
qui sont esendus par tout l'Orient, n'ont pas
à combattre les difficultez qu'ils esprouuent

en tous les autres Royaumes, par ce qu'il n'est pas besoin d'aller en ce pays en habit desguisé, & trauestis, ny de se cacher: Ces beaux naturels estants si faciles à receuoir bien volontiers toutes sortes d'estrangers en leur Royaume, & estants bien aises que chascun y viue en sa loy, il n'est pas non plus necessaire d'estudier à fond leur sciences, & hieroglyphes auant que de les prescher, en quoy les Peres de la Compagnie qui vont à la Chine, sont contraincts d'employer & consommer leurs premieres & meilleures années, car il suffit d'apprendre leur langue, laquelle est si aisee, comme nous auons dit, qu'en vn an on la peut parler avec facilité. Les personnes du pays sont encore accostables, elles ne s'enfuyent point à la veüe des estrangers, comme les autres peuples des Royaumes de l'Orient: ains ils les caressent, s'affectionnants aux personnes, prisants ce qu'ils apportent, louants, & estimants leur doctrine. D'abondant ils n'ont pas parmy eux ce si puissant obstacle à la premiere grace de l'Euangile, ie veux dire, cest abominable peche contre nature, qui regne avec plusieurs autres, presque par tout l'Orient, du nom duquel, & plus encore de la chose, les Cochinchinois ont vne horreur naturelle. En fin il ne sera mal aisé d'instruire les Cochinchinois

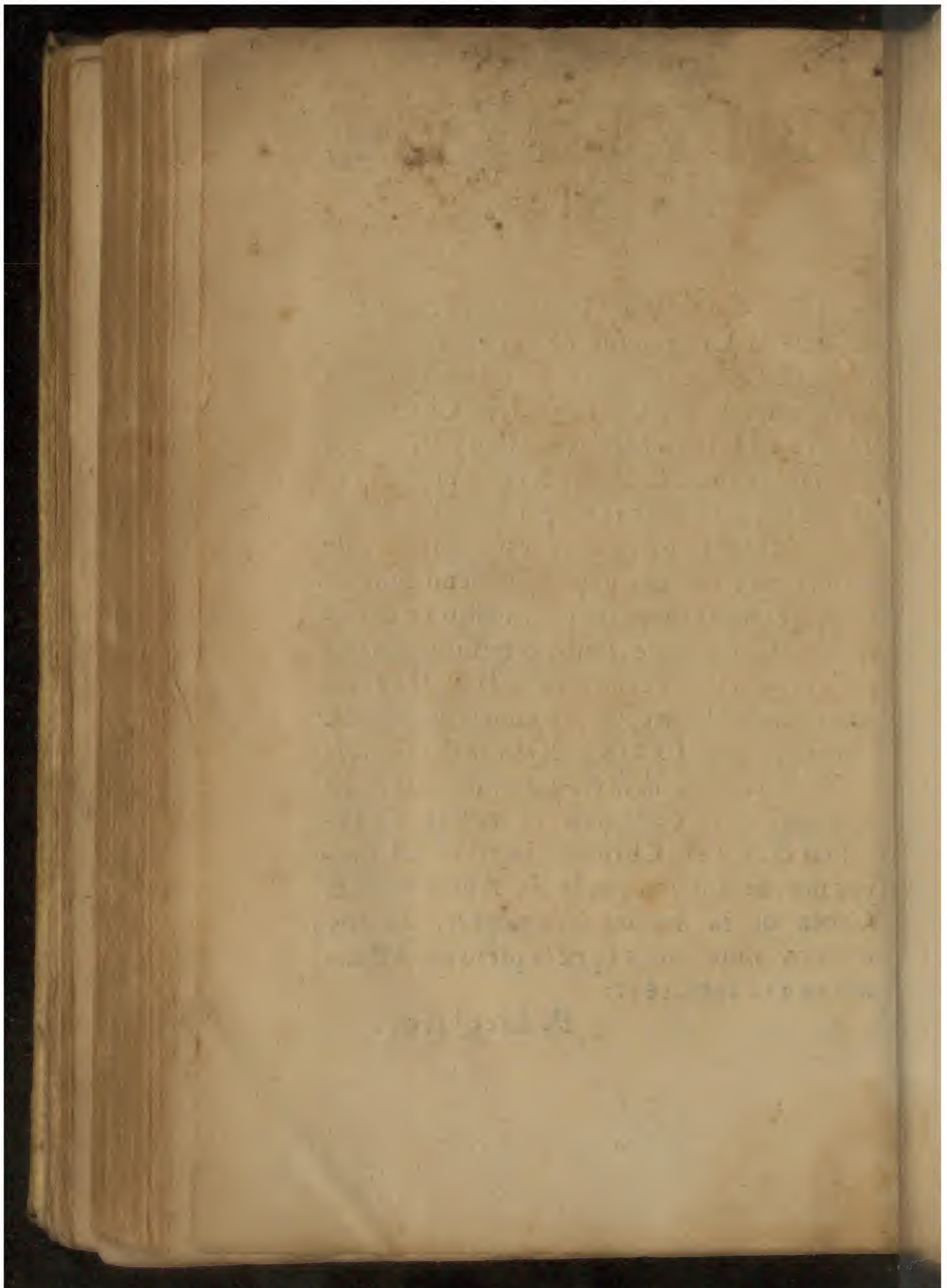
sur les principaux mysteres de nostre sainte foy, puisque comme il s'est veu desja, ils n'adorent quasi qu'un seul Dieu, prenans les idoles pour intercesseurs, enuers celuy qu'ils recognoissent pour vray Dieu. Ils auouent l'immortalité de l'ame. Ils croyent une eternité de peines pour les mal viuants, & une beatitude perpetuelle pour les bons, se seruans de temples, sacrifices, & processions. De maniere qu'en changeant seulement les objets, il n'y aura point de difficulté à introduire la cognoissance de la vraye religion, & culte diuin. Quant au mystere de l'Eucharistie, il se pourra prouuer facilement, de la separation qu'ils font des accidents, d'avec la substance ez viandes qu'ils seruent aux morts, dans les banquetts qu'ils leur preparent, comme nous auons dit en ceste seconde partie. Tout cela allumera encore dauantage les enflambez desirs, & le zele ardent des Enfans de la Compagnie de Iesus, lesquels quoy que reserrez dans les Colleges, & maisons que nous auons en Europe, estendent neantmoins leurs affections sur tout l'vniuers, & brulent d'enuie de se voir employez au loing, aux pays plus reculez, à la conqueste des ames. Car encore que quelques vns d'entre eux y soyent enuoyez de temps en temps, & s'y occupent courageusement

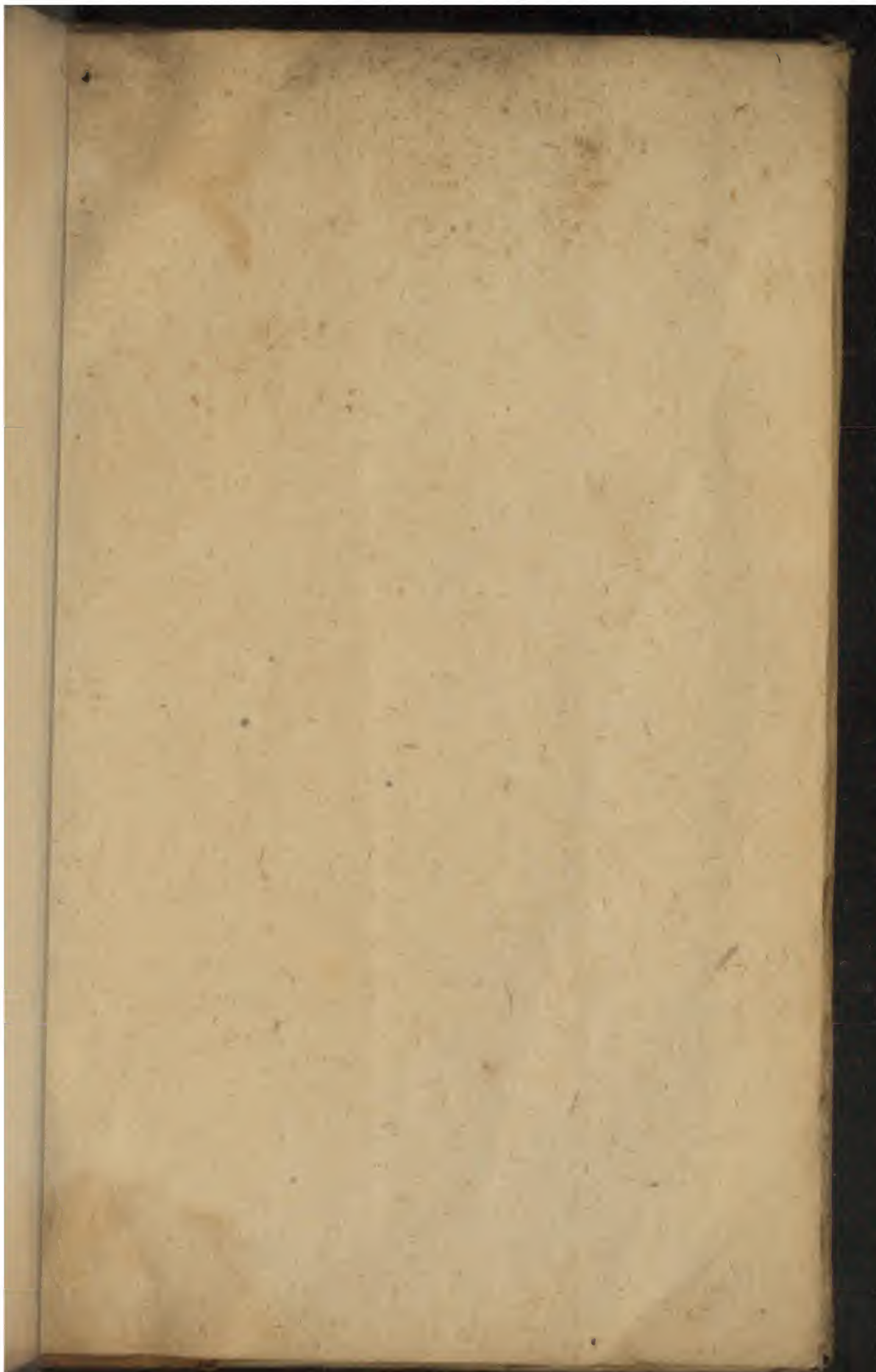
assistez du Saint Siege Apostolique, qui prend vn soin vrayement paternel de la mission du Iapon, & contribué largement à son entretien, ce que fait aussi de sa part, le Roy Catholique pour les Indes Orientales, & Occidentales. Toutes-fois il est impossible qu'ils fournissent suffisamment à tous les endroits, & pays, qui tous les iours se descouurent de nouveau. Cest pourquoy mon esperance est, que Dieu ayant à son seruice, quantité de grandes & nobles ames, qui n'ont rien plus à cœur que l'auancement de sa gloire, sa diuine prouidence en suscitera quelques vns, qui seront tres aises de secourir d'une pattie de leurs biens, bon nombre d'hommes Apostoliques, qui ne demandent qu'un simple & religieux entretien, pour aller porter le pain de la parolle de Dieu, à tant de pauvres affamez, non seulement dans la Cochinchine, mais encore dans le grand Tunchim, ou ils pourront fonder vne Eglise, & vne Chrestienté qui ne cederà en rien aux plus illustres, & celebres du monde,

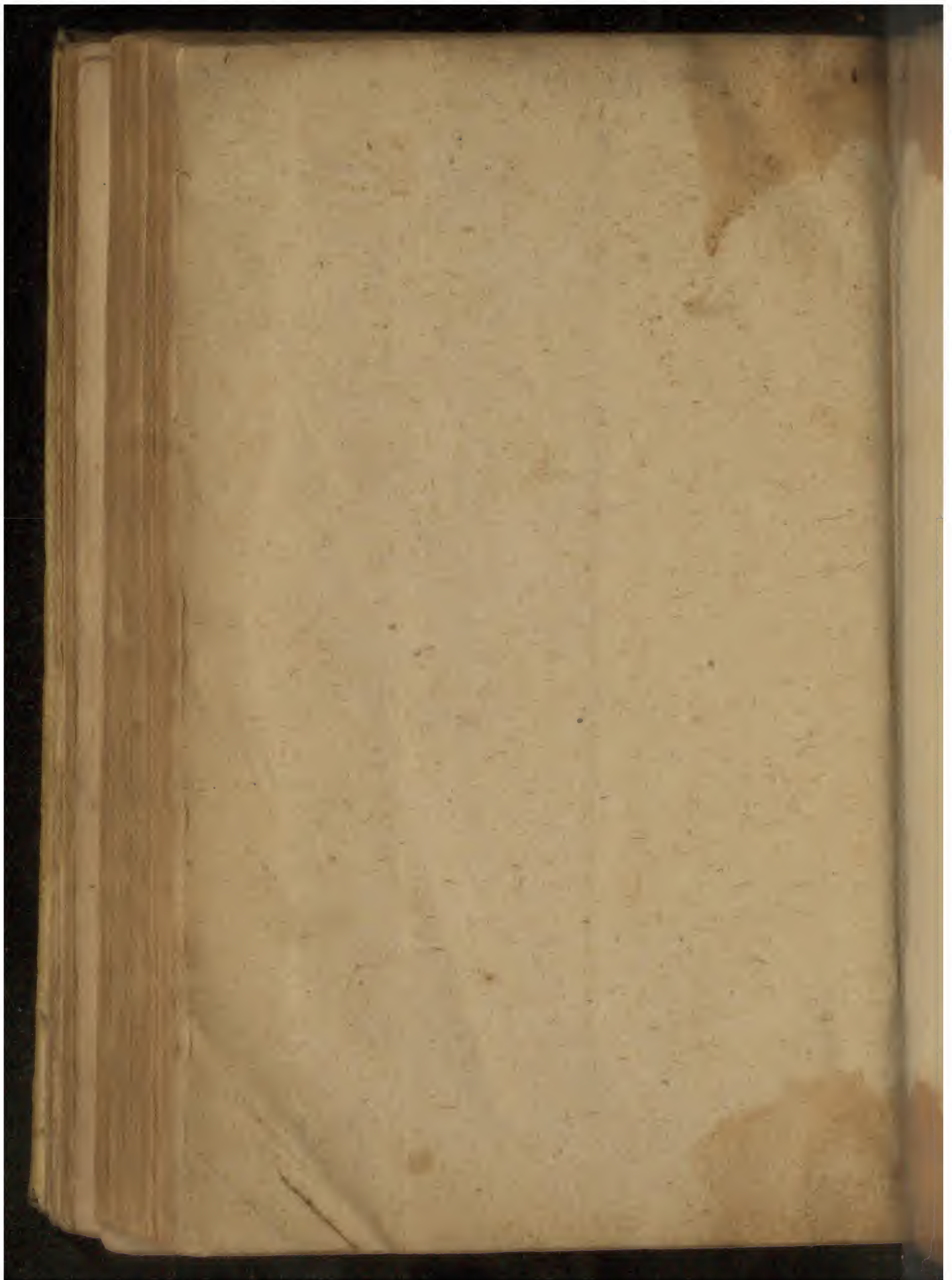
PRIVILEGE du Roy.

Nous Barthelemy Iacquinot, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys tres-Chrestiens, Henry III. le 10 May 1583. Henry IV. le 20. Decembre 1606. & Louys XIII. à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Imprimeurs, ou Libraires, de n'imprimer ou faire imprimer aucun liure de ceux qui sont composez par quelqu'un de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle. Permettons à LEAN HARDY, Marchand Libraire iuré à Rennes, de pouuoir imprimer pour six ans, *La Relation de la nouvelle mission des Peres de la Compagnie de IESVS, au Royaume de la Cochinchine.* Traduite de l'Italian du R. Pere Christofle Borri de la Compagnie de IESVS, par le P. Antoine de la Croix de la mesme Compagnie. En foy dequoy nous auons signé la presente, à Rennes ce 22. Iuin. 1631.

B. IACQUINOT.







C. Benayon.